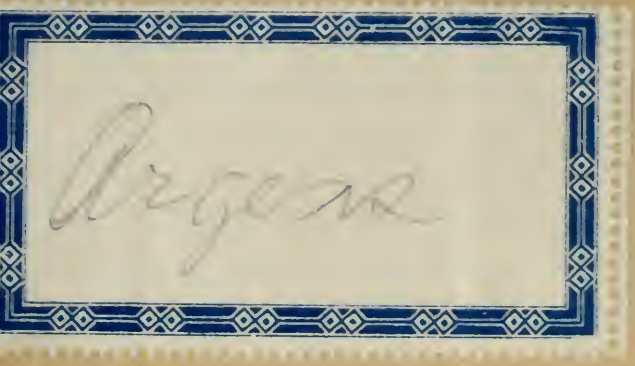

4417

SONGES PHILOSOPHIQUES,

PAR L'AUTEUR DES

LETTRES JUIVES.

Calumniari ſi quis autem voluerit,

. . . . . .

Fictis jocari nos meminerit fabulis.

PHÆDR. AUG. Lib. I. Fab. I.

A BERLIN,

SUIVANT LA COPIE ORIGINALE.

M. DCC. XLVI.

SONGES PHILOSOPHIQUES.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

Pluſieurs Auteurs ont donné leurs ſonges pour des vérités, & ont voulu faire paſſer leurs réveries pour des choſes très eſſentielles; quant à nous, nous donnons les nôtres au Public, uniquement comme des ſonges. Nous joüiſſons du bonheur d'avoir une ame abſolument différente de celles que Mr. Locke a prétendu n'être affectées d'aucune penſée pendant le ſommeil; nous avons au contraire très peu d'idées lorſque nous veillons. Notre reveil eſt une eſpèce de léthargie, notre ſommeil eſt une ſuite continuelle de notions toujours vi-

ves, toujours nouvelles, & toujours ſingulières. Lorſque nous veillons, nos connoiſſances ſont très bornées, & la plus grande faculté que nous ayons, c'eſt de nous reſſouvenir de ce qui nous affecte pendant la nuit; mais notre mémoire eſt ſi foible, que deux heures après notre reveil, nous oublions entiérement ce que nous avons penſé. Ce défaut de mémoire nous a fait prendre la réſolution d'écrire, en nous levant, toutes les choſes qui étoient encore préſentes à notre eſprit. Nous donnons aujourd'hui au Public les premiers eſſais de notre travail. Nous ne doutons pas qu'il ne nous en ſache très bon gré; & il y a trop de réveurs en Europe pour que le recueil de nos ſonges ne trouve pas un grand nombre de partiſans.

PREMIER SONGE PHILOSOPHIQUE.

A peine commençois-je à dormir, que je me figurai que j'étois dans un païs inconnu, ſitué dans les Terres Auſtra-

Auſtrales, qui n'étoit habité que par des Singes. Ces animaux vivoient d'une manière parfaitement reſſemblante à celle des hommes; & ce qui me parut encore plus ſurprenant, c'eſt qu'ils avoient l'uſage de la parole. Un d'eux m'aborda fort poliment, & me dit, *Je vois bien que vous êtes étranger, & je juge à votre figure que vous êtes un Singe du Continent. Si je puis vous être de quelque utilité, vous n'avez qu'à parler; j'aime à obliger tous les honnêtes gens, & ſur-tout les étrangers.* Je tâchai de répondre, le mieux qu'il me fut poſſible, à un compliment auſſi gracieux; mon Singe repliqua à ſon tour d'une manière encore plus engageante. Enfin je vins tout à coup à l'aimer, & il prit pour moi une véritable amitié. Nos deux cœurs ſe lierent étroitement par une ſympathie naturelle, & leur union fut bientôt cimentée par une eſtime réciproque, ſans laquelle il n'eſt point d'amitié durable.

Après avoir paſſé quelques jours avec mon nouvel ami, & m'être ſoigneuſement informé des mœurs & des coutumes de ſa nation, elles me

parurent très raiſonnables. Le païs de *Singimanie* étoit un Etat Républicain; la puiſſance y étoit partagée entre le peuple & le Sénat. Il y avoit un Gouverneur perpétuel, dont le pouvoir très étendu entretenoit un juſte équilibre entre l'autorité du Sénat & celle du peuple. Ce Gouverneur, lorſque le Sénat vouloit réduire le peuple dans l'eſclavage, prenoit la défenſe du peuple; quand le peuple prétendoit attenter au droit du Sénat, il ſoutenoit les Sénateurs & protégeoit leur dignité.

Le Gouverneur étoit élu par des Députés du Sénat & du peuple; ainſi étant également redevable aux uns & aux autres de ſa grandeur, rien ne l'obligeoit à pencher vers les uns, plûtôt que vers les autres. Il avoit toujours cinquante ans lorſqu'il étoit élu, il falloit qu'il eût eu juſqu'à cet âge des mœurs pures. Quiconque pendant ſa jeuneſſe avoit été débauché, adonné avec fureur au jeu, au vin, aux femmes, étoit pour jamais exclu de la ſuprême Magiſtrature Les *Singiens* étoient perſuadés que nous conſer-

ſervons juſqu'à la fin de notre vie les mêmes paſſions qui ont regné avec violence pluſieurs années dans notre cœur. Ils penſoient qu'à un certain âge les paſſions s'amortiſſent, mais qu'elles ne s'éteignent point, & que ſemblable à ces Volcans qui ne jettent des feux que par intervalles, mais qui peuvent embraſer toute une contrée; de même les paſſions dans le cœur d'un vieillard ſont des feux, qui, pour couver ſous la cendre, & pour paroître entiérement éteints, n'en ſont pas moins dangereux. Mon ami le Singien me diſoit que l'hiſtoire de ſon païs étoit remplie de faits qui prouvent la vérité de ces ſentimens. Il me racontoit les débauches du vieux Sénateur Sapagini, qui, malgré ſa dévotion, étoit mort dans les bras d'une Courtiſane. Il me parloit encore d'un Colonel Singien, qui, vingt ans après avoir quitté le ſervice & s'être fait dévot, juroit en ſortant de l'Egliſe, & s'enyvroit ſouvent.

Il falloit donc que le Gouverneur de Singimanie eût acquis, pendant ſa jeuneſſe par une conduite ſage & retenue,

le droit de gouverner le peuple dans un âge avancé. Lorſqu'il atteignoit l'âge de ſoixante-&-cinq ans, il étoit obligé de ſe démettre de ſon autorité. Les Singiens ſoutenoient qu'on doit diviſer la vie des Singes dans trois tems. Le premier eſt celui où il doit s'inſtruire, & ils étendoient cet âge juſqu'à cinquante ans. Le ſecond, où il peut gouverner ſes compatriotes, & ils vouloient que ce fût depuis cinquante juſqu'à ſoixante-&-cinq. Le troiſième, où il devoit joüir du repos, & gouter tranquillement l'avantage d'être débarraſſé du ſoin des affaires publiques, & même des domeſtiques.

Dès qu'un Singe avoit atteint le treizième luſtre, il étoit obligé de ſe démettre de toutes les charges qu'il pouvoit avoir. Il y avoit à ce ſujet une Loi, qu'on appelloit la *Loi favorable*, qui portoit que pour l'honneur de la vieilleſſe, & par le reſpect qu'on lui devoit, on lui avoit interdit la connoiſſance des grandes affaires, de peur que par des jugemens, produits par un génie affoibli par l'âge, & par les fa-

ti-

tigues, elle ne se prostituât & ne tombât dans le mépris, les jeunes gens n'étant que trop portés à condamner les fautes des vieillards.

Il y avoit une autre Loi, qu'on appelloit la *Loi fondamentale*, par laquelle il étoit ordonné aux enfans *d'avoir pour leurs peres un respect de fils, aux peres une amitié de pere.* Cette Loi, construite dans des termes si simples, paroissoit d'abord puérile; mais l'explication briève & courte qui l'accompagnoit, en montroit toute la sagesse. Par le respect du fils, on entendoit une obéissance sans bassesse, telle que doit être celle qui convient à un homme libre, & non point à un esclave. Les Singiens établissoient, comme un principe non seulement certain, mais même inconteſtable parmi des Singes qui pensent, que les jeunes magots n'avoient aucune obligation aux Singes de famille de leur avoir donné la naissance, mais de les avoir élevés avec tendresse. Ils disoient que la naissance étoit un pur effet du hazard, produit par le plaisir, & que l'éducation étoit une action pénible, faite par la raison

& par l'amitié. Quant à l'amour paternel, il ne conſiſtoit point dans les diſcours, mais dans les actions. Un pere, ſous le ſpécieux prétexte d'amaſſer du bien à ſes enfans, ne les laiſſoit point dans l'indigence pendant ſa vie. Il partageoit avec eux ſes revenus, & leur donnoit abondamment tout ce qui leur étoit néceſſaire; il ne leur refuſoit que le ſuperflu. Dès qu'une jeune Guenon étoit en âge de ſe marier, la tendreſſe paternelle ne ſervoit point d'excuſe à l'avarice; le pere païoit ſa dot, & la prétendue douleur de ſe ſéparer de ſa fille ne lui fourniſſoit point les moïens de lui refuſer un époux. Enfin l'amour des peres ſe meſuroit aux bienfaits dont ils combloient leurs enfans, & le reſpect des enfans à la tendre & vive reconnoiſſance qu'ils en avoient.

Les Loix des Singiens pour le mariage réuniſſoient une partie de celle des Chrétiens, & une partie de celles des Turcs. Ils diſoient que le mariage étant fait uniquement pour rendre le Singe heureux, en l'aſſociant à une Guenuche qui lui plût, & qui lui donnât des

des magots, dès que cette union produiſoit un effet entiérement contraire, que la Guenuche étoit ſtérile, ou qu'elle étoit d'un caractère incompatible avec celui du Singe ſon époux, on ne pouvoit trop tôt les ſéparer, puiſque les ſages Légiſlateurs n'avoient fait des Loix que pour rendre les Singes heureux, & non pas pour leur forger de nouveaux ſupplices, & les accabler de nouvelles chaînes, les maux, auxquels la nature les a ſoumis, n'étant déjà qu'en trop grand nombre. *Séparer* me diſoit quelquefois mon ami, *un Singe & une Guenuche qui ne s'aiment point, c'eſt rendre quatre perſonnes ſatisfaites. Le Singe épouſe une autre Guenuche qui lui convient; voilà un couple heureux. La Guenuche prend pour époux un Singe qui s'accorde avec elle, voilà encore deux perſonnes contentes. Ainſi par une ſage ſéparation non ſeulement on fait finir les peines de deux infortunés, mais on rend quatre citoiens contens. Qu'arrive-t-il de là? Que l'Etat en devient beaucoup plus peuplé; que l'union eſt dans les familles; qu'un Singe, qui craint de perdre ſa Guenuche, eſt toujours tendre, toujours empreſſé, enfin toujours amant,*

quoi-

quoique mari ; & qu'une Guenuche, qui à ſon tour veut conſerver ſon époux, eſt uniquement occupée du ſoin de lui plaire.

Les Singiens n'avoient point de Prêtres ; ils avoient cependant des Temples, dans leſquels on voioit pluſieurs tableaux. Ils diſoient que la peinture ſuppléoit chez les ignorans au défaut de ne ſavoir pas lire ; ils prétendoient que la principale utilité de cet art étoit de perpétuer le ſouvenir des actions ſaintes, & utiles à la ſociété.

Les Singiens diſoient que quiconque étoit vertueux, étoit Prêtre de la vérité, & par conſéquent de l'Etre ſuprême, qui lui-même eſt la *vérité*. Ils ne pouvoient comprendre, à ce que m'aſſûroit mon ami, que les Singes du Continent euſſent un Etat Eccléſiaſtique, comme un Etat Militaire & Politique. Mon ami ne revenoit point de ſon étonnement, lorſque je lui apprenois que nous faiſions des recrues de Prêtres comme de Soldats ; qu'il y avoit des maiſons deſtinées à les nourrir, dans leſquelles ils paſſoient les trois quarts de leur vie dans l'oiſiveté, inu-

inutiles à la ſociété, à charge à la République, & preſque toujours occupés des moïens de la troubler pour ſe rendre plus conſidérables. *Comment êtes-vous aſſez peu ſage*, me diſoit mon ami le Singe, *pour ne pas vous appercevoir que celui, qui a le plus de vertu, eſt le plus digne d'offrir les vœux du peuple à la Divinité? Faut-il une grande ſcience pour dire, „Dieu Puiſſant, Etre des E-„ tres, Auteur & Conſervateur de la Na-„ ture, daigne nous rendre bons, & donne-„ nous notre néceſſaire"? Nous ne faiſons jamais d'autre prière. Faut-il étudier des années conſécutives pour dire une choſe que le cœur & l'eſprit nous dictent?*

Les exhortations, que nous prononçons dans nos Temples pour nous exciter à la vertu, ſont des diſcours ſimples, & tels que ceux qu'un bon pere de famille doit tenir à ſes enfans. Le premier Singien, qui veut parler, parle & les autres l'écoutent; ils font plus, ils ſuivent ſes conſeils, parce qu'il n'y a que des Singes en état de parler ſagement, qui ôſent prendre la parole, & que la modeſtie & la retenue eſt le partage des vieux Singes.

Quant

Quant à notre Religion, & aux préceptes qu'elle enſeigne, tout eſt contenu dans un Ecrit de trois feuilles, & tout y eſt ſi clair, que jamais perſonne ne s'eſt aviſé de vouloir l'embrouiller par des explications. Nos Légiſlateurs ont parlé pour être entendus. Il n'y a dans leurs Loix ni paraboles, ni métaphores, ni ſens figurés, encore moins de myſtères; tout eſt clair, tout eſt ſimple, tout eſt naturel. Nous ferions bruler un Singe qui voudroit chercher à obſcurcir la vérité par des commentaires inutiles. Notre Loi nous dit que nous devons aimer les Singes nos concitoiens, & ne pas leur faire ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. C'en eſt aſſez; nous rempliſſons nos devoirs; nous ne diſcutons point les choſes, nous les faiſons. Je ne pouvois aſſez admirer le bon ſens des Singiens, lorſque je m'éveillai tout à coup, & je vis que la véritable ſageſſe n'étoit plus qu'un ſonge dans ce Monde.

SE-

* * * \

répondoit à la configuration extérieure; ce qui donnoit à ces hommes un caractère dur & ruſtre.

Un Souverain Orſimane, homme d'un génie ſupérieur, mais ſingulier, réſolut de changer les mœurs & les coutumes de ſes ſujets. Il leur ordonna de ſe raſer le poil le plus près de la chair qu'il leur ſeroit poſſible, eſperant que leur rendant la peau plus unie, ils détruiroient peu à peu tout ce qu'ils avoient de ſauvage; mais un nombre infini de perſonnes ne purent ſe réſoudre à ſacrifier leur poil. Le Prince penſa périr pluſieurs fois; cependant ſa fermeté l'emporta, & le poil fut raſé. Après cette première victoire ſur les préjugés de ſes ſujets, il en envoia les principaux dans les païs étrangers, afin que le changement d'air, & le ſecours d'habiles Médecins qu'ils y trouveroient, achevaſſent d'ôter de leur eſtomac tout ce qui pouvoit encore y reſter de l'ours. Cet expédient réuſſit parfaitement bien, & dans peu d'années les Courtiſans Ourſimanes n'eurent plus rien de ſemblable avec leurs autres compatriotes.

Le

Le grand Prince, qui avoit opéré ce miracle, étant mort, les Seigneurs Ourſimanes ont toujours continué à ſe garantir du retour du poil d'ours; mais il a recrû au peuple, & il y a apparence qu'il deviendra tous lés jours plus long, parce qu'on a laiſſé ſortir du païs, depuis environ deux ans, un grand nombre de barbiers, & de Chirurgiens étrangers que le Prince avoit eu ſoin d'attirer dans ſes Etats, pour qu'on pût trouver également dans le païs, & hors du païs des ſecours pour raſer le poil & pour l'empêcher de recroître.

Mon ami le Singe s'étant aviſé de condamner cette conduite, on le trouva ſi mauvais, qu'on réſolut de lui faire ſubir la peine à laquelle on condamne ceux qui deſapprouvent les ſottiſes que font les Grands. Ordinairement un muſicien joüe un air avec deux petits bâtons ſur la plante des pieds du criminel, & ce concert dure juſqu'à ce que la première peau ſoit enlevée. Quelquefois un Chirurgien applique avec un inſtrument, fait en forme de foüet, cinquante ou ſoixante

ventouſes ſur les épaules; on guérit enſuite le patient, en le conduiſant ſur les frontières de la Mer glaciale, & en lui appliquant un grand morceau de glace ſur ſes playes.

Mon ami le Singe, averti par un homme charitable du ſort qui le menaçoit, me pria de partir au-plûtôt; c'eſt ce que nous fîmes, & après quelques jours de marche, nous arrivâmes dans un païs, où le peuple nous parut beaucoup plus affable que ne l'étoit celui que nous avions quitté. Nous étions cependant dans un grand embarras, l'argent nous manquoit, & la précipitation avec laquelle nous nous étions ſauvés, ne nous avoit pas laiſſé le tems de prendre certaines meſures. Nous ne pouvions nous réſoudre à demander l'aumône; nous prîmes le parti de faire, pour vivre, le même métier que faiſoit un grand nombre de *Fuſiliens*, c'étoit ainſi qu'on appelloit les gens chez leſquels nous étions. Quant à moi, la foibleſſe de mon cerveau ne me permit pas d'embraſſer ce métier; il conſiſtoit principalement à faire adroitement & leſtement une piroüette

te ſur un talon, en tenant ſur l'épaule une longue ſarbacane à tirer des pois. Dès que mon compagnon de voïage ſe fut enrollé dans ſa nouvelle profeſſion, on lui ſerra étroitement les jambes avec deux morceaux de toile blanche, on lui raccourcit ſon habit de plus d'un tiers, on retrecit ſi fort ſes culottes, qu'il avoit peine à ſe baiſſer, & on commença à l'exercer. On le faiſoit piroüetter à droite, à gauche, & quand ſa piroüette étoit ou trop lente, ou trop précipitée, on lui pinçoit le derrière ſi fort, que la douleur l'obligeoit à faire une grimace qui faiſoit rire tous ſes camarades; ce qui leur attiroit des coups de canne, le ſérieux & le ſilence étant un des principaux points de l'exercice de la ſarbacane.

Les Fuſiliens, voiant que le Singien ne pourroit jamais apprendre ſon métier, lui donnerent ſon congé. Nous fûmes donc obligés, lui & moi, de continuer notre route. Nous marchâmes pluſieurs jours, enfin nous arrivâmes dans un païs, où les gens nous accablerent d'abord de careſſes & d'embraſſades. Nous crûmes que nous al-

lions être les mortels les plus fortunés; mais nous ne fûmes pas long-tems à nous appercevoir que nous devions peu compter ſur les avances qu'on nous avoit faites. Le Royaume, où nous étions, étoit celui des *Changijournes*. Ces peuples deſcendoient d'un amour inceſtueux du génie *Saillie* & de la Déeſſe *Legéreté*; à peine penſoient-ils un jour de ſuite de la même manière. Au reſte ils étoient polis, affables, ſpirituels; mais ces qualités ne ſervoient qu'à les faire plaindre davantage de leurs amis, qui voioient avec regret qu'ils ne fiſſent pas uſage de leurs connoiſſances pour prendre un caractère plus ſtable & plus ſolide. Quant à leurs ennemis, ils tiroient avantage de leur inconſtance pour les tourner en ridicule. Dans les premiers cinq jours que nous reſtâmes dans ce païs, nous fûmes obligés de nous faire habiller de ſix différentes manières. Un jour que nous croïions être fort à la mode, notre étonnement ne fut pas médiocre lorſque nous apperçûmes à cinq heures du ſoir que nos habits avoient vieilli, & que nous étions vêtus à l'antique. Nous fûmes ex-

expoſés, pendant le reſte de la journée, aux plaiſanteries de pluſieurs Changijournes ; car ils étoient en général railleurs, & quoiqu'ils fiſſent beaucoup de politeſſe aux étrangers, ils aimoient à leur donner un ridicule. Ils ſe regardoient comme au-deſſus des autres peuples, & ils ſe figuroient que l'eſprit étoit leur appanage, au préjudice des autres nations. L'humeur des Changijournes ennuia mon ami le Singe. *Ces gens*, me dit-il un jour, *ſont cent fois plus Singes que ceux d'une petite Iſle auprès de Singimanie, où nous exilons nos compatriotes dont la cervelle eſt un peu dérangée. Ils ſautent, ils gambadent, ils ſiflent, ils parlent ſans s'en appercevoir. Ils ſont aimables, il eſt vrai ; mais ils ſont dangereux : une folie enjoüée & gracieuſe eſt plus contagieuſe qu'une triſte & mélancholique. Fuyons, mon cher, éloignons-nous d'un païs où l'inconſtance regne également chez les Grands & chez les petits, où la folie a des grâces aſſez dangereuſes pour ébranler la ſageſſe, & où le cœur le plus ſévère court riſque d'être la dupe d'un eſprit ſéduiſant.*

Je conſentis à ce que ſouhaitoit mon

cher Singe ; je quittai les Changijournes & je paſſai chez les *Libertins*. Ce nom convenoit parfaitement au peuple chez lequel j'arrivai : il aimoit infiniment ſa liberté ; mais il pouſſoit juſqu'à l'extravagance l'amour qu'il avoit pour elle, & à force de vouloir être libre, il étoit l'eſclave de la crainte imaginaire de ne tomber dans la ſujettion. Enfin la liberté des Libertins pourroit être nommée auſſi ſouvent libertinage que liberté. Les Particuliers écrivoient ſans ménagement contre le Souverain, ils croioient conſerver pour leur Prince le reſpect qui lui étoit dû, dès qu'ils n'attaquoient perſonnellement que ſes Miniſtres. Quant à ceux-là, ils les traitoient ſouvent avec le plus cruel mépris, & ils aſſûroient qu'une pareille inſolence étoit fort eſſentielle à la conſervation de la liberté de la Nation. Il arrivoit de cette licence effrénée que les Libertins ſe déchiroient & ſe maſſacroient mutuellement dans des guerres civiles, qui étoient très fréquentes chez eux. Le frere égorgeoit le frere, le pere portoit le couteau dans le ſein du fils. Il y avoit très peu de familles

chez

chez les Libertins, dans laquelle il n'y eût plusieurs personnes qui avoient été pendues, ou qui avoient eu le coup coupé. Les Libertins avoient naturellement de l'esprit, de la pénétration. Ils aimoient les arts & les sciences, ils cultivoient la Philosophie; mais elle leur servoit à éclairer leur esprit, & ne produisoit que très peu d'effet sur leur cœur, car ils étoient remplis de vanité. Non seulement ils mépriſoient les étrangers, mais ils les haïſſoient. Ils étoient généreux, ils avoient de la pitié pour les gens qu'ils voioient souffrir, ils étoient jaloux de tout ce qui pouvoit flétrir leur honneur, & par une contrariété incompréhensible ils n'avoient presque aucune idée de l'hospitalité, ou du moins paroissoit-il par leur conduite qu'ils n'en avoient aucune. Ils aimoient à voir couler le sang humain, & païoient des gladiateurs. Ils étoient assez sages pour tolerer toutes les Religions, & cependant ils haïſſoient ceux qui n'étoient point de la leur; & ce qui passe toute imagination, c'est que la plûpart d'eux ne croioient pas celle qu'ils professoient, meilleure que

celle qu'ils haïſſoient dans les autres. Enfin les Libertins, conſidérés d'un certain côté, étoient le peuple le plus eſtimable de l'Univers ; & regardé d'un autre côté, c'étoit le peuple le plus inſenſé & le moins heureux. *Partons*, me dit mon Singe, *quittons des gens qui nous réduiſent dans la néceſſité de ne ſavoir ſi nous devons leur accorder l'eſtime la plus parfaite, ou ſi nous devons les mépriſer.*

Je ſuivis les conſeils de mon ami. Nous traverſâmes de hautes montagnes; enfin, après un voïage aſſez long, nous arrivâmes chez les *Papinanes*. A peine y fûmes-nous, qu'il penſa en couter la vie à mon ami. Un ſoir qu'il ſe retiroit chez lui, il fut attaqué dans la rue par trois braves, qui, le prenant pour un Gentilhomme François qui étoit amoureux de la maitreſſe d'un Chanoine, le bleſſerent dangereuſement. Quelques Soldats, qui faiſoient la patrouille, & qui n'étoient pas éloignés, accoururent à ſon ſecours, & mirent en fuite ſes aſſaſſins. Je ne ſaurois exprimer quelle étoit ma douleur de l'état où je vis

mon

mon camarade ; cependant ſa bleſſure étant legère, il étoit ſur le point de ſortir de ſa chambre, lorſqu'il lui arriva une affaire très fâcheuſe. Un jeune enfant vint ſe jetter en pleurs à ſes pieds, & le ſupplia de le défendre contre la barbarie de deux hommes qui le pourſuivoient, un raſoir à la main. Le courageux Singe n'héſita pas à prendre la défenſe de cet enfant; il demanda fiérement à ſes ennemis pourquoi ils vouloient lui faire violence. „ Nous avons nos raiſons, répondirent-ils, & c'eſt pour ſon bien „ que nous travaillons ". Alors ils apprirent au Singe qu'ils vouloient faire une certaine opération à ce garçon. „ Il y „ a une place vacante, ajouterent-ils, „ à la Chapelle du Grand Pontife de „ Papimanie, & il ne doit pas perdre „ cette occaſion ". Mon camarade, indigné également, & contre ces Barbares, & contre le Prince qui ſouffroit que pour un vain plaiſir on enlevât à un homme le droit d'avoir des enfans, ſe répandit en injures contre une coutume auſſi cruelle, & paſſant des diſcours aux actions, il ſauta ſur ces deux hommes, & les auroit défigu-

rés, s'ils ne se fussent retirés. *Partons*, me dit-il, mon cher ami, *quittons un païs, où les plus grands crimes sont autorisés par l'approbation du Souverain & par l'usage, où les habitans respectent assez peu leurs semblables pour leur enlever ce qui fixe leur état, afin de flatter leurs oreilles par quelques sons plus doux. Puisse périr à jamais la Nation qui païe les amusemens par un crime qui détruit de fond en comble la société!*

Nous quittâmes la Papimanie, & nous allâmes chez les *Jaunimanes*. Ce peuple étoit fier, taciturne, paresseux, superstitieux à l'excès; mais brave, fidèle à son Roi, zélé pour sa patrie, l'esclave des femmes, & le tyran en même tems. Mon ami s'accommodoit assez du caractère de ce peuple. Il disoit qu'un homme fier, mais taciturne, étoit beaucoup moins incommode qu'un homme fier, & qui parloit toujours de lui; ainsi il passoit aux Jaunimanes leur fierté en faveur de leur silence & de leur air réservé. Quant à la paresse, il disoit que ce vice ne faisoit rien aux étrangers,

gers, & qu'il ne nuiſoit qu'aux habitans du païs. Il ne deſapprouvoit point non plus le reſpect que les Jaunimanes avoient pour les femmes, & le ſoin qu'ils prenoient cependant pour s'aſſûrer de leur fidélité. Il penſoit qu'il faut avoir un grand fond de bon ſens pour ſavoir retenir dans les règles du devoir les gens qu'on reſpecte, & vers leſquels un violent penchant nous entraine. Quant à la ſuperſtition, il diſoit que toutes les créatures y étoient portées naturellement, qu'il falloit loüer & admirer celles qui ſavoient s'en garantir; mais qu'on devoit plaindre & ne pas mépriſer celles qui en ſubiſſoient le joug. Il ſentit bientôt qu'il raiſonnoit peu conſéquemment ſur ce dernier article. Un jour qu'il étoit dans les ruës, occupé à voir paſſer une proceſſion, comme la chaſſe d'une Sainte étoit vis-à-vis de lui, il ſe mit à ſe grater ſous la cuiſſe; choſe très ordinaire chez les Singes: elle fut cependant interpretée d'une manière ſiniſtre par les Prêtres. On arrêta le pauvre Singe, il fut mis à l'Inquiſition. Son procès étant inſtruit,

on

on le condamna à être brulé, pour avoir témérairement ôſé ſe grater ſous la cuiſſe, & montrer le derrière devant la chaſſe de la bienheureuſe *Marie d'Agreda*. Lorſqu'on lui prononça ſon arrêt & qu'on le conduiſoit au ſupplice, il comprit alors que le pire de tous les maux, c'eſt la ſuperſtition. Cependant comme on l'attachoit au bucher, la douleur que je reſſentois de voir le triſte ſort de mon camarade, m'éveilla, & je fus charmé de me trouver dans mon lit, bien éloigné des Inquiſiteurs.

TROISIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

J'avois ſoupé très legérement, & je dormois d'un ſommeil tranquille, lorſque je me figurai que j'entrois dans un vaſte palais, ſur la porte duquel on avoit écrit en lettres d'or, *Palais du ſort*. Je ne voiois aucune architecture régulière dans ce vaſte bâtiment; tout

tout y ſembloit être bâti au hazard. En ſortant d'une grande chambre baſſe, on entroit dans une autre petite, élevée. Il y avoit des appartemens quarrés, longs, triangulaires, ovales, octogones. Enfin j'arrivai dans une grande ſale: on liſoit ces mots ſur le fronton de la porte, *Salon de la deſtinée.* Je fus agréablement ſurpris de voir dans cette chambre les Dieux à table. Jupiter leur avoit donné un feſtin, où ils s'étoient tous raſſemblés. Quand ils furent raſſaſiés, pleins de nectar & d'ambroiſie, une douce yvreſſe s'empara de leurs ſens. Jupiter, leur ſuprême Chef, ſe trouvant de très bonne humeur, leur parla dans ces termes: *Il y a longtems que nous n'avons pris le plaiſir de créer des ames humaines; c'eſt cependant un de nos plus agréables amuſemens à la fin de nos feſtins. Achevons donc celui-ci par un divertiſſement auſſi comique, & qui ſemble ne nous être permis que lorſque le nectar nous empêche de nous occuper à quelque choſe de plus ſérieux.*

Tous les Dieux applaudirent à leur Chef, & commmencerent à former des ames, dans leſquelles ils mirent

les

les qualités qu'ils trouvoient les plus ſingulières. Momus faiſoit des Bouffons, de mauvais Plaiſans ; Apollon des Poëtes, des Hiſtoriens, des Orateurs, des Critiques, des Peintres & des Sculpteurs. Momus, qui n'étoit pas éloigné d'Apollon, retouchoit à tous les ouvrages de ce Dieu du Parnaſſe, & leur ſouffloit un eſprit de folie. Mercure fabriquoit des Voleurs, des Gens d'affaires, des Partiſans, des Entrepreneurs, & il donnoit à toutes ces ames approchant la même figure. Vénus formoit des Coquettes, des Courtiſanes ; Minerve faiſoit des Prudes ; Mars formoit des Guerriers, des Paladins, des Chevaliers errans, des Breteurs ; Bellone des Amazones & des Vivandières ; Morphée, le Dieu des Songes, créoit des Philoſophes. Tous les Dieux & toutes les Déeſſes rioient beaucoup en conſidérant leurs ouvrages ; ils diſputoient entre eux pour ſavoir quel étoit celui qui avoit compoſé le plus ridicule. Cependant Jupiter, maniant ſa barbe gravement d'une main, & tenant une grande taſſe d'ambroiſie de l'autre, diſoit d'un air malin & mépriſant, *Foibles & inſen-*

ſenſés mortels! vantez-vous, donc lorſque vous ſerez ſur la terre, de jouïr d'une parfaite liberté, vous qui fûtes faits dans notre yvreſſe, pour être le joüet & le caprice de la fortune. Vous ignorez ce qui peut vous arriver d'un moment à l'autre, vous êtes par votre première action déterminés invinciblement à votre ſeconde, & par votre ſeconde à votre troiſième; & vous dites cependant hardiment, Nous faiſons une choſe parce que nous la voulons. Et pourquoi la voulez-vous? Si vous n'étiez pas créés dans notre yvreſſe, & par conſéquent deſtinés à vous reſſentir toujours du principe dont vous ſortez, ne devriez-vous pas connoître que dire que vous voulez une choſe parce que vous la voulez, ce n'eſt rien dire: car eſt-ce ſans raiſon que vous la voulez? Il faudroit donc alors que le néant produiſit un effet; & ſi vous la voulez par une raiſon, vous êtes donc déterminés par cette raiſon, & cette raiſon l'eſt par une autre; ainſi nous n'avez, viles créatures, malgré votre vanité aucune liberté.

Le Deſtin, qui étoit auprès de Jupiter, applaudit beaucoup à ſon diſcours, & lui dit: „ Roi de l'Olympe! il me pa-

„ roît

„ roît que les Dieux ont aſſez créé d'a-
„ mes aujourd'hui, & que la quantité
„ en eſt aſſez ſuffiſante pour qu'on me
„ les livre". *Vous avez raiſon*, répondit Jupiter. Auſſi-tôt il ordonna qu'on mît toutes ces ames dans un grand crible, dont les trous étoient un peu éloignés; il y avoit une inſcription autour de chaque trou. J'en lûs deux ou trois qui étoient au milieu du crible; *Trou des Princes*, & à côté, *Trou des Paſtres & des Bergers*, *Trou des Papes*, & à côté, *Trou des Payſans*. La largeur d'un quart de pouce ſéparoit les trous où paſſoient les ames deſtinées à joüer ſur la terre le plus grand rôle, des autres trous qui ſervoient aux ames qui devoient entrer dans le corps des plus miſérables mandians. Lorſque tous les Dieux eurent jetté, avec un air de mépris, les ames, qu'ils avoient créées, dans le crible, le Deſtin l'agita violemment; & les ames tomberent au hazard ſur la terre par les trous différens. Je fus ſi frappé de cette viſion que je m'éveillai, & je conçus que le ſort que j'aurai dans ce Monde, dépendoit du trou où j'avois paſſé.

SON-

QUATRIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE croiois être dans une grande ſale, qui reſſembloit à une halle, dans le fond de laquelle étoient écrits ces mots : *Séjour de l'Envie & de la Miſère.* Il y avoit beaucoup de gens, qui travailloient à divers metiers, qui me parurent comiques. J'en vis pluſieurs qui étoient occupés à faire paſſer de petits grains de millet au travers du trou d'une aiguille, & lorſqu'après bien de la peine ils en étoient venus à bout, ils ramaſſoient ſoigneuſement tous les grains de millet, & les enfiloient à un cordon; ils les pendoient enſuite à différens piliers, ſelon la quantité & la groſſeur des grains qu'ils contenoient. On liſoit ſur certains piliers, *Chapelets épiques*; ſur d'autres, *Chapelets lyriques*; ſur quelques-uns, *Chapelets élégiaques*: il y avoit encore pluſieurs autres noms de Chapelets, que je n'ai pas retenus. Lorſque les faiſeurs de Chapelets ne pouvoient pas faire paſ-

ſer leurs grains par le trou de leur aiguille, on les eût pris pour des Démoniaques. Ils ſe tourmentoient, ils s'agitoient, ils ſe mordoient les doigts, ils rongeoient leurs ongles, ils regardoient le ciel, ils parloient tout bas, quelquefois tout haut, ſans qu'on pût rien comprendre à leur diſcours. Je remarquai cependant quelques perſonnes qui faiſoient paſſer très ſubtilement leurs grains dans leur aiguille. Je crus reconnoître Voltaire & Pyron parmi ces gens; mais leur adreſſe leur attiroit l'envie de tous leurs camarades. Ils diſoient que leur grain étoit trop petit, que le trou de leur aiguille étoit trop large: ils leur reprochoient auſſi de ne point enfiler, avec aſſez d'ordre, les grains, lorſqu'ils avoient paſſé par le trou; enfin ils leur faiſoient, à ce qu'il me paroiſſoit, de fort mauvaiſes chicanes.

Je vis auſſi certaines gens qui voloient ſubtilement à quelques autres des morceaux de Chapelets, & qui compoſoient des Chapelets entiers de ces morceaux volés. Il y avoit au milieu de la ſale cinq ou ſix perſonnes qui

qui tenoient à la main un long foüet, ſur le manche duquel il y avoit écrit, *La Critique*. Ces gens avoient la mine ſombre, ſévère; ils paroiſſoient d'un tempérament hypochondriaque, & lorsqu'ils appercevoient ſur le fait quelques-uns des voleurs de grains, ils leur donnoient un grand coup de foüet qui les expoſoit à la riſée de tous les ſpectateurs. Cependant cette honte & cette punition ne les corrigeoient pas; il y en avoit qui, un inſtant après avoir été châtiés, revoloient encore.

A côté des enfileurs de grains, je vis des gens occupés à un autre emploi, qui me parut encore plus ridicule. Ils enfloient de groſſes veſſies, qu'ils rempliſſoient de vent. A peine étoient-elles pleines, qu'elles ſe vuidoient; ce qui faiſoit fort enrager les ſouffleurs, car dès que leurs veſſies étoient remplies, ils s'écrioient, *Voilà qui eſt ſolide, voilà qui eſt ſtable, voilà qui eſt inébranlable*: & à peine avoient-ils prononcé ces mots, que tout le vent, qu'ils avoient mis dans leurs veſſies, étoit échappé. Il y avoit un écriteau attaché à chaque veſſie; je lûs ſur

le premier ces mots, *Sermons de Cheminais*; ſur le ſecond, *Sermons d'Arnaud, Miniſtre du St. Evangile.* Je vis encore pluſieurs écriteaux. Ma mere m'aiant dit, il y a environ trente ans, qu'il ne falloit pas dire tout ce qu'on voit; & mon pere m'aiant repeté ſouvent dans mon enfance que toutes les vérités n'étoient pas bonnes à dire, j'ai conclu, de la réflexion que j'ai faite ſur ces deux beaux préceptes, que je devois garder dans le ſilence ce que je lûs ſur les écriteaux. J'offre cependant aux gens diſcrets de leur dire à l'oreille une douzaine d'inſcriptions que je vis, & que bien des gens n'auroient pas ſoupçonné que j'euſſe dû trouver attachées aux veſſies.

A peu de diſtance des ſouffleurs, il y avoit des gens qui ramaſſoient également ce qu'ils trouvoient de bon & de mauvais dans la ſale; ils renfermoient le tout précieuſement dans une grande caiſſe. Chaque fois qu'ils l'ouvroient, ou qu'ils la fermoient, ils crioient de toute leur force, *Nous travaillons pour la poſtérité, nous lui conſervons dans nos archives ce qu'il y a eu de plus*

plus précieux dans tous les siécles. Aiant eu la curiosité de regarder dans ces caisses, l'odeur qui en sortit, me fit soulever le cœur; les mauvais chiffons, qu'on enfermoit pêle & méle avec les choses qui auroient mérité d'être conservées, corrompoient par la fermentation ces bonnes choses. Je ne pus long-tems supporter la puanteur qui sortoit de ces caisses, je m'en éloignai, mais jusqu'à une certaine distance, où je pouvois lire les inscriptions qu'on y avoit attachées. Je vis sur la première Caisse, *Histoire du Calvinisme par Maimbourg, & les autres Ouvrages de ce Jesuite*: il y avoit sur la seconde caisse, *Oeuvres du Sieur de Varillas*; dans la troisième, *Histoire de Dannemark par Desroches*; dans la quatrième, *Histoire des Révolutions de Pologne* *; dans la cinquième, *Révolutions de France par Mr. de la Hode*; dans la sixième, *Histoire de Louïs XIV. par Larrey.* j'allai examiner l'inscription de la septième, car il y en avoit un grand nombre, lorsque je fus détourné par les cris que j'entendis. Je vis cinq

* Par l'Abbé des Fontaines.

cinq ou ſix perſonnes, qui diſoient à d'autres qui leur ſouffloient dans le viſage avec des ſoufflets: *C'eſt aſſez, c'eſt aſſez*; mais en vain ces gens demandoient grace, les autres ne les écoutoient point. Ils leur ſouffloient toujours dans le nez, & de tems en tems leur jettoient quelque gros Volume à la tête, en leur diſant, *Vous ne réſiſterez point à cette autorité.* Je remarquai que les principaux de ces Volumes étoient ceux de Cujas, de Dumoulin, de Bartole, de Grotius, de d'Argentré. Enfin les gens, au nez deſquels on ſouffloit, ſe retirerent. Alors pluſieurs perſonnes s'approcherent des ſouffleurs, & leur dirent, *Vous êtes, Meſſieurs, les plus grands Orateurs du Monde; perſonne n'a jamais plaidé comme vous. Vous ſouteniez une très mauvaiſe Cauſe, mais l'on n'a pû réſiſter à l'impétuoſité de votre éloquence, & par l'étendue de votre érudition, vous avez forcé les Juges, plûtôt que vous ne les avez convaincus.* Ce compliment me parut ſi déplacé & ſi contraire au bien de la ſociété, qu'il m'éveilla.

CIN-

CINQUIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE m'étois couché plus tard qu'à l'ordinaire, & je reſtai quelque tems ſans dormir; m'étant peu à peu aſſoupi, je crus voir des gens qui faiſoient avec des chalumeaux des globes de ſavon. Chaque faiſeur de bulle avoit ſes partiſans & ſes ſpectateurs, qui, tandis que le globe ſubſiſtoit, s'écrioient, *C'eſt-là le ſeul & véritable ſyſtême.* Dès qu'il ſe diſſipoit, & ſe réduiſoit dans une ou deux goutes d'eau, ils couroient auſſitôt ſe ranger auprès d'un autre ſouffleur de bulles. Ils l'admiroient, juſques à ce que ſa bulle étant crevée, ils l'abandonnaſſent encore pour aller ſe placer auprès d'un autre. Ces gens paſſoient leur vie à admirer toutes les bulles, & à être les dupes de leur peu de durée & de leur peu de ſolidité.

Il y avoit dans le même endroit

d'autres gens, dont la manie me parut encore plus à plaindre que celle de ces premiers. Ils ne s'éloignoient jamais du ſouffleur auquel ils s'étoient attachés ; mais lorſque ſa bulle étoit crevée & réduite en eau, ils s'efforçoient de la rétablir dans ſon premier état. Ils ſouffloient avec des chalumeaux les goutes qu'elle avoit formées, pour tâcher de les changer une ſeconde fois en globe ; mais leur travail étoit infructueux, ils perdoient leur peine & leur tems.

Non loin de ces infortunés, j'apperçus des gens mornes, penſifs ; ils tenoient très ſouvent les yeux fermés pour ne pas voir les objets qui auroient pû s'offrir à leur vûe. Ils haïſſoient tout ce qui étoit *étendu*, & ils faiſoient des efforts perpétuels pour s'élever à une région, qu'ils appelloient la région de la *ſpiritualité*, où ils prétendoient qu'ils ne verroient plus rien de matériel. Lorſqu'ils vouloient prendre leur vol pour atteindre dans cette région imaginaire, une groſſe colonne d'air les repouſſoit vers le centre commun des corps ; ils alloient donner du nez

en

en terre. Quelques railleurs, témoins de leur chûte, leur disoient, en les insultant sur leur vanité, „ Vous êtes „ des visionnaires; où prétendez-vous „ aller? Restez sur la terre comme les „ autres mortels. Pourquoi vous figurez-vous l'existence des êtres, „ dont vous ne pouvez avoir aucune „ connoissance? Vous ressemblez à ces „ fous, qui, fermant les yeux pendant „ que le soleil luit, disent que cet astre n'est point lumineux. Vous „ ôtez aux êtres leur étendue, & vous „ vous figurez que vous la leur ôtez „ réellement. Insensés! une substance peut-elle être, & n'être dans aucun lieu? & si elle est dans un lieu, „ ne doit-elle pas occuper une place? „ & si elle occupe une place, n'est-elle pas étendue? & si elle est étendue, n'a-t-elle pas des parties? & „ si elle a des parties, n'est-elle pas „ matérielle? Donc toute substance est „ étendue, puisque si elle existe, elle „ doit exister dans un lieu, occuper „ une place, & avoir des parties; donc votre spiritualité est une „ chimère; donc l'on ne doit pas vous „ plaindre si votre orgueil a été puni,

„ & ſi vous vous êtes caſſé le nez ". Les pauvres gens, à qui s'adreſſoit ce diſcours, honteux de leur chûte, & des amères railleries qu'ils eſſuioient, ſe relevoient triſtement, portoient leur main à leur viſage, & alloient ſe cacher dans un coin, en diſant, *Ah! Deſcartes, vous êtes la cauſe que nous nous ſommes caſſé le nez.*

Parmi les différentes perſonnes qui s'offrirent à mes yeux, je n'en vis point qui me paruſſent auſſi à plaindre & auſſi inſenſées que quelques-unes qui crioient à tous les paſſans : *Meſſieurs, nous n'avons point de corps; l'idée que nous avons de la matière, n'eſt qu'une illuſion.* „ Ne mangez point, diſoient „ quelques gens ſenſés à ces perſonnes, „ & vous ſerez bientôt convaincus qu'il „ y a des corps ". *Auſſi ne mangeons-nous point*, répondoient ces prétendus incorporels, *& les repas que nous prenons, ne ſont qu'en idée. Notre eſprit eſt affecté, par les loix de la nature, de certaines impreſſions, qu'il recevroit s'il y avoit des corps, & qu'il en eût un.* Un homme de mauvaiſe humeur, fâché de cette réponſe, dit à un de ces prétendus eſprits, „ Eh „ bien,

„ bien, puiſque vous ne voulez pas croire qu'il y a des corps lorſque vous mangez, je veux vous perſuader leur exiſtence d'une autre manière. Alors il lui donna un grand coup de bâton. L'incorporel, oubliant ſa nature ſpirituelle, voulut ſauter ſur celui qui l'avoit battu, qui ſe ſauva : il fallut, pour ſoulager ſa colère, qu'il eût recours aux injures. *Tu es & ſeras toujours*, lui dit-il, *une de ces ames craſſes & peſantes, qui ne pourront jamais gouter la ſublime vérité cherchée & découverte par notre Patriarche Malebranche.*

Tandis que cet homme s'exhaloit en invectives, un grave perſonnage, à la mine doucereuſe, s'approcha de lui, & lui dit. *Mon ami, pourquoi vous fâchez-vous contre celui qui vous inſulte? Ne ſavez-vous pas que tout eſt dans l'ordre des choſes? Nous vivons dans le meilleur Monde poſſible: non ſeulement il falloit que vous euſſiez un coup de bâton, mais le coup de bâton étoit meilleur que le non-coup de bâton.* „ Quoi! répondit „ celui qui avoit été maltraité, il eſt „ dans l'ordre d'être battu " ? *Mais ſans doute*, repliqua l'autre. *Ha! ſi vous con-*

connoiſſiez le grand principe de la raiſon ſuffiſante, vous ne ſeriez plus ſurpris que ce que vous regardez comme un mal, ſoit un bien. „ Allez, reprit le premier, vous „ êtes un vieux fou". *Vous en avez menti*, repartit le ſecond. A ces mots ils ſe prirent tous les deux au collet: l'un crioit, A moi Mallebranchiſtes; & l'autre, A mon ſecours Léibnitiens. Ce démêlé cauſa bientôt une rumeur générale. La crainte de me trouver au milieu de ce combat m'éveilla, & je vis que les diſputes des Philoſophes n'étant que des ſonges, elles n'intéreſſoient plus les gens ſenſés dès qu'ils veilloient.

SIXIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

PArmi les ſonges que j'ai faits dans le cours de ma vie, il n'en eſt aucun qui m'ait fait autant de peine que celui que je vais rapporter.

Je dormois d'un ſommeil inquiet. Plu-

Plusieurs images desagréables s'offroient à mon esprit, lorsqu'il me sembla que deux génies m'enlevoient dans les airs. Ils me firent traverser une étendue immense: enfin après avoir parcouru une partie de l'Univers, ils me reposerent sur une haute montagne, où l'on avoit bâti un palais dont les murailles étoient faites d'ossemens; le ciment, avec lequel on les avoit unies, étoit composé avec du sang. Un géant monstrueux gardoit la porte de ce château, il avoit à la main deux poignards. Sur l'un on lisoit ces mots, tracés en caractères de feu, *L'Intolérance*, & sur l'autre, *La Propagation.*

J'admirois avec fraïeur des objets aussi terribles, lorsqu'un des génies me dit, *Le Palais que tu vois, est celui de la Déesse destinée à punir les hommes. Sans elle, leur sort approcheroit trop de celui des immortels, leurs jours couleroient tissus d'or & de soie, ils vivroient selon les loix de la nature, & par conséquent selon les seules qui soient faites pour rendre des créatures fortunées, & qui puissent ne leur ôter rien de ce qui appartient à leur félicité. Toutes celles qu'ont faites certains hom-*

hommes, qui ont prétendu s'élever au-dessus de leur sphère, ne sont que des liens insupportables; mais celles de la nature ne donnent que ce qu'il faut, & ne défendent que ce qui doit l'être.

J'écoutois attentivement. Cependant la crainte que m'inspiroit le géant, dont je n'étois pas éloigné, étoit si grande, que je n'avois pas la force de répondre. „ Je suis étonné, me dit le génie, que „ tu ne sois pas curieux d'entrer dans „ ce palais, & de connoître ce qu'on y „ fait. Cela dépend de toi, & nous ne „ t'avons amené ici que dans ce dessein". Je fus rassûré par ce discours, & je répondis à mon conducteur que je lui aurois déjà fait cette prière, si le géant, que je voiois à la porte, ne m'avoit intimidé. „ Tu as raison, me ré- „ pondit-il, de craindre ce monstre; „ c'est le plus cruel que l'Enfer ait „ produit. Il est fils de la *Haine* & „ de l'*Orgueil*, il a été élevé par les „ trois Furies, qui l'ont nourri, dès son „ enfance, de sang humain. C'est lui „ qui a bâti le palais que tu vois. Il „ est non seulement le favori, mais „ encore le soutien de la Déesse qui

„ y

„ y fait ſa demeure; il répand le ſang
„ qu'on verſe tous les jours abondam-
„ ment ſur ſes autels. Cependant mal-
„ gré ſa cruauté & ſa fureur, il y a
„ un moïen d'arrêter pour quelque
„ tems ſa colère". Je témoignai au génie que s'il étoit poſſible que cela fût ainſi, j'entrerois volontiers dans le château. „ Mettez-vous, me dit-il à
„ genoux, & appellez par trois fois
„ la Fée qui préſide à la vie des Juifs
„ Portugais & Eſpagnols, à la tran-
„ quillité des Proteſtans François, à
„ la ſûreté des Catholiques Suédois,
„ & à la bourſe des Papiſtes Anglois".

Je fis ce que me dit le génie. Je vis paroître tout à coup une femme, dont le maintien étoit modeſte & réſervé, qui pleuroit & rioit d'un moment à l'autre; mais qui conſervoit toujours dans des actions, auſſi différentes, un air retenu. Il y avoit même, lorſqu'on l'examinoit attentivement, quelque choſe qui marquoit la contrainte. Elle avoit un bandeau ſur le front, où l'on avoit écrit ces mots. *La Diſſimulation.* Elle mit ſur mon front un pareil bandeau, & m'ordonna de la ſuivre. Nous paſſâ-

passâmes auprès du géant, sans qu'il nous fît aucune insulte, & nous entrâmes dans l'intérieur du château.

Je traversai d'abord plusieurs vastes sales, qui étoient pleines de gens qui portoient une robe noire. Ils avoient à la main de longues épées, dont le fourreau étoit fait d'un papier sur lequel on lisoit *Cahier de Théologie*. Ces gens étoient distingués par certaine différence qui se trouvoit dans leurs habits, suivant les sales où ils étoient. Ils parloient un langage différent, quoique j'entendisse que plusieurs se servoient de la Langue Latine dans toutes les sales. Il y avoit dans chaque appartement un homme, monté sur une espèce de thrône, qui crioit, *Souvenez-vous que vous devez vivre & mourir pour les sentimens que vous avez embrassés.* Alors tous les assistans, haussant leur épée, disoient unanimement, „ Nous vivrons & mourrons „ pour la défense de la bonne Cause; „ nous soutiendrons envers & contre „ tous l'honneur de la Déesse, qui „ nous a reçus dans son Temple. Nous „ n'aurons égards ni aux devoirs de

„ fils,

„ fils, ni à ceux de frere, ni à ceux
„ de ſujet, ni à ceux d'ami; la gloire
„ de notre Protectrice nous tiendra
„ lieu de tout".

En ſortant de la dernière de ces vaſtes ſales, j'entrai dans une chambre, au milieu de laquelle il y avoit un dais, ſous lequel étoit placée une femme qui vouloit avoir l'air majeſtueux, mais qui avoit celui d'une vieille Courtiſane. Malgré le ſoin qu'on avoit pris de couvrir ſon viſage de blanc & de rouge pour tâcher de l'embellir, les rides du front & celles des joües paroiſſoient beaucoup; elle n'ôſoit preſque ouvrir la bouche, parce qu'elle n'avoit plus de dents, & elle articuloit fort mal en parlant. Ses favoris étoient aſſis auprès d'elle, & avoient chacun devant eux une table ſur laquelle ils compoſoient des philtres & des poiſons. Il y avoit une inſcription autour de chaque table; j'en lûs pluſieurs. Voici celles dont je me rappelle le ſouvenir; *la Sorbonne*, *l'Univerſité de Salamanque*, *l'Univerſité d'Oxford*, *l'Univerſité de Genève*, *l'Uuiverſité de Wittenberg*, *l'Univerſité de*

Tubingue, *l'Univerſité de Leyde*. Je vis encore un grand nombre d'inſcriptions; car la ſale étoit remplie de tables, & chaque table avoit ſon Chymiſte.

Je m'apperçus que l'ordre des tables étoit diviſé en quatre quarrés, ſéparés les uns des autres. Il y avoit un pilier élevé au milieu de chaque quarré: ſur le premier étoit la ſtatue de l'Evêque de Rome; ſur le ſecond, celle de Calvin; ſur le troiſième, celle de Luther; ſur la quatrième, celle de Janſenius. Lorſque ceux, qui compoſoient les poiſons, en avoient rempli leurs pots, ils les préſentoient humblement à l'image, à laquelle appartenoit le quarré ou étoit leur table. La ſtatue baiſſoit la tête quelquefois, & quelquefois elle ne la remuoit pas. Lorſqu'elle paroiſſoit approuver l'hommage qu'on lui rendoit, celui, qui lui avoit offert le pot, le couvroit avec beaucoup de ſoin, ſans y rien ajouter: mais quand elle ne faiſoit aucun ſigne, le Chymiſte ſe hâtoit de donner quelques dégrés de plus à la malignité des philtres qu'il compoſoit. Cependant la Dame, qui étoit ſur le trône, ordonnoit de tems en tems

tems qu'on lui portât plusieurs pots différens: elle confondoit dans un seul tout ce que contenoient les autres; elle écrivoit sur ce pot, *Poison pour fomenter les guerres de Religion.* Elle donnoit ensuite à deux de ses Dames d'honneur, l'*Ambition*, & l'*Envie*, le soin de faire avaler ce venin aux gens que j'avois vûs dans les sales.

J'étois curieux de savoir quel étoit le nom de cette dangereuse Déesse; je ne savois à qui le demander, lorsque je vis entrer deux hommes qui conduisoient quelques infortunés, vêtus d'une manière bizarre. *Divine Théologie*, dirent-ils à la Déesse, *voici les victimes, condamnées à arroser de leur sang vos autels; ce sont des téméraires qui ont ôsé soutenir que vous étiez plus dangereuse qu'utile, & que la simple raison, aidée de la nature, suffisoit pour conduire les hommes à la vérité.* La Déesse fremit, en entendant ce discours. *Voilà donc*, dit-elle, *le fruit des Ecrits pernicieux de quelques Auteurs qui ont acquis le nom de Sages par les coups qu'ils ont voulu me porter. Donnons un exemple qui étonne tous les téméraires qui pourroient tomber dans*

le même cas, & que les disciples de mes ennemis sentent que je suis aussi rigoureuse que puissante. Mon crédit n'a été établi que par la cruauté; c'est cette même cruauté qui doit le conserver.

La Déesse ordonna qu'on donnât la mort à ces infortunés, & qu'on flétrît à jamais leur nom d'une marque d'infamie. Aussitôt des bourreaux, armés de haches, dont le manche étoit fait comme un écritoire de corne, se saisirent des malheureux, & crierent de toute leur force *qu'ils alloient leur donner la mort, comme à des Impies & à des Athées.* Les tristes victimes protesterent vainement qu'elles étoient fermement persuadées de l'existence & de la providence d'un Etre souverainement parfait. Les bourreaux leur répondirent, *Ce n'est rien croire, que de mépriser la Déesse.* A ces mots ils leur donnerent la mort. La frayeur m'éveilla, & je compris qu'en respectant les Théologiens, on peut sans crainte ne rien croire; mais qu'on est vainement bon & vertueux, si l'on ôse les mépriser. Quelques gens sensés ont dit qu'il est permis à Rome de ne pas croire en Dieu,

Dieu, pourvû qu'on croie au Pape. Aux yeux du Miniſtre Jurieu, un Romain étoit plus condamnable qu'un Païen.

SEPTIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE croiois voir Jupiter ſur un thrône, dans une nuée ſur laquelle les principaux Dieux étoient avec lui. Autour de cette nuée voloient pluſieurs aigles, qui s'empreſſoient, par leurs battemens d'aîles & par leurs cris, d'attirer ſur elles les regards du Maître de l'Univers. Lorſqu'elles étoient aſſez heureuſes pour parvenir à leur but, elles s'élevoient au-deſſus des autres, & venoient ſe placer au bas du thrône; elles n'y reſtoient pas cependant tranquilles. L'endroit où elles étoient, ne pouvoit en contenir qu'un certain nombre: elles ſe pouſſoient les unes & les autres, & il y en avoit de tems en tems quelques-unes qui prenoient les meilleures places, tandis que les autres la perdoient; il y en

avoit même qui étoient heurtées ſi fortement, qu'elles retomboient parmi celles qui voloient autour de la nuée. Quant à ces dernières, leur occupation ne conſiſtoit pas ſeulement à attirer les regards de Jupiter; mais à éloigner pluſieurs aigles, qui, s'élevant de la terre jusqu'à la région ſupérieure, vouloient venir ſe placer parmi elles. Elles les pourſuivoient, elles leur arrachoient leurs plumes, elles les forçoient enfin d'abandonner les airs, & de retourner ſur la terre.

J'étois occupé à voir ces différens combats, lorſque j'apperçus tout à coup une aigle étrangère, qui, malgré les obſtacles, perça la foule de celles qui s'oppoſoient à ſon vol, & ſe ſoutint auprès de la nuée, quoiqu'on lui arrachât très ſouvent quelques plumes. Les aigles qui l'attaquoient, déſeſperant de la vaincre, & craignant que Jupiter ne fît tomber un de ſes regards ſur elle, & qu'elle ne fût placée au pied du trône, deſcendirent ſur la terre & remplirent dans un marais bourbeux leur bec d'une eau ſale & puante. Elles s'éleverent enſuite vers l'em-

l'empirée & s'approchant de l'aîgle étrangère, jetterent ſur elle l'ordure qu'elles tenoient dans leur bec, ſe figurant de la rendre ſi puante, qu'elle ſeroit odieuſe au Pere des Dieux; mais ce qui devoit lui nuire, lui fut utile.

Jupiter s'étoit apperçu de la conduite des aigles jalouſes; il ordonna à la Déeſſe Hébée de répandre pluſieurs coupes de nectar ſur l'aigle perſécutée. Elle fut bientôt nettoïée, & placée au pied du trône, à la confuſion des aigles jalouſes. Je m'éveillai, & je ne doutai pas que mon ſonge ne ſignifiât que ſous quelque Regne que ce ſoit, les Courtiſans cherchent toujours à ſe nuire; mais que ſous celui d'un Souverain ſage & ſpirituel, c'eſt en vain que certains emploient la calomnie pour nuire à quelques autres, le mal qu'ils diſent d'eux, ne ſert qu'à les faire plus eſtimer du Prince.

HUITIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

PArmi les choſes ſingulières que j'ai vûes dans mes ſonges, celle d'un peuple, qui, aiant l'uſage de la parole, ne communiquoit cependant ſes idées que par des mines & des geſtes, m'a paru très amuſante.

Je croiois être dans une vaſte promenade. J'y voiois une foule de gens qui s'abordoient ſans ſe parler, ſe promenoient enſemble ſans s'adreſſer la parole, & ſe ſéparoient ſans s'être dit un ſeul mot. Cependant il me paroiſſoit que la plûpart de ces gens devoient ſe connoître, & je m'appercevois qu'ils avoient entre eux une manière particulière de s'expliquer & de s'entendre par des geſtes. J'en voiois pluſieurs qui baiſſoient la tête & penchoient nonchalamment une épaule, en regardant ceux à qui ils vouloient dire quelque choſe. Auſſi-tôt ces derniers plioient le corps, tiroient un pied

pied en arrière, remuoient deux ou trois fois la tête; après quoi, les uns & les autres ſe précipitoient mutuellement dans leurs bras, s'embraſſoient, ſiffloient, faiſoient une cabriole, s'embraſſoient encore, raccommodoient leur chevelure, & ſe ſéparoient.

Il me parut que les femmes excelloient dans ce langage muet; elles avoient une façon de tourner les yeux, qui devoit ſignifier tout ce qu'on pourroit écrire dans trois pages. A une ſimple de leurs œillades, cinq ou ſix hommes grimaçoient pendant un quart d'heure. J'apperçus une jeune fille, qui, tournant la tête vers un Cavalier aſſez bien fait, qui n'étoit pas éloigné d'elle, ajouta un petit ſoûris au coup d'œil qu'elle lui donna. Cet homme ſe baiſſa d'abord, enſuite il marcha deux pas, ſe baiſſa encore, ſe redreſſa, mit une main dans ſa ceinture, mania nonchalamment de l'autre un grand nœud de ruban qu'il avoit ſous le menton, remua en même tems ſans affectation le petit doigt, où il avoit une fort belle bague, minauda des yeux & de la bouche, ſoûrit tendrement,

parut enſuite réveur & diſtrait, revint dans l'inſtant à ſon premier état, leva un peu les épaules, les baiſſa enſuite, tourna ſes regards vers le ciel, les fixa peu après vers la terre, & finit enfin par les attacher ſur la jeune fille, qui répondit à tout cela par un nouveau regard, un peu plus marqué que le premier. Ce regard excita auſſitôt les geſtes de quelques perſonnes qui s'en apperçurent. Les unes rirent malignement, les autres ſe frapperent mutuellement ſur l'épaule; il y en eut qui remuerent la tête pendant une minute: on les eût priſes pour des pagodes de la Chine. La fille s'apperçut de quelques-unes de ces mines; il ſembloit que ce qu'elles ſignifioient ne lui fût point agréable, elle parut un peu embarraſſée. Mais le Cavalier, qu'elle avoit regardé, fut charmé qu'on y eût fait attention; il ſe redreſſa, s'affermit ſur ſes pieds, prit du tabac, & frappa de la main ſur ſa tabatière pour attirer de nouveau ſur lui les regards.

Une nouvelle manière de s'expliquer attira encore mon attention. Je vis des gens qui portoient à leur œil un pe-

petit cornet, à travers lequel ils regardoient toutes les jolies femmes. Celle, ſur laquelle on pointoit un de ces cornets, s'agitoit comme ſi elle eût à craindre quelque choſe d'auſſi dangereux, que les Anciens ſe figuroient que l'étoient les regards des vieilles magiciennes. Elle mordoit ſes lèvres, elle tournoit les yeux, tantôt doucement, & tantôt bruſquement. Elle paroiſſoit embarraſſée, elle minaudoit, elle baiſſoit la vûe, elle ſoûrioit; enfin tandis que le petit cornet étoit dirigé vers elle, ſemblable à un Caméleon, ſon viſage prenoit ſucceſſivement différentes couleurs. On voioit aiſément ſon embarras, & ſes différentes agitations étoient ſi expreſſives, que ceux qui n'entendoient rien au langage muet, comprenoient cependant qu'elles ſignifioient, *Je crains que vous ne me trouviez point aſſez jolie.*

Parmi le peuple muet, j'apperçus pluſieurs perſonnes qui devoient apparemment être peu ſavantes & peu éloquentes, car elles avoient recours aux ſerremens de mains, aux embraſſades.

El-

Elles ne lorgnoient point, mais elles frappoient du pied: elles rioient, ſans qu'on pût ſavoir pourquoi; quelquefois elles marchoient doucement, & quelquefois vîte. A leur air diſſipé & inconſidéré, on les eût pris pour quelques-uns de ces païſans Napolitains qui ont été mordus de la tarantule, & qui paſſent d'un inſtant à l'autre à une nouvelle eſpèce de folie. La crainte d'être abordé par des gens auſſi incommodes, m'éveilla, & je fus perſuadé que l'on retrouvoit dans la plûpart des Petits-Maîtres & des Coquettes la parfaite copie de ce peuple muet, parlant par mines & par geſtes, & tenant beaucoup plus de l'automate & de la marionette, que de l'humanité, s'il eſt vrai que la raiſon ſoit l'eſſence de cette humanité, deshonorée de tant de manières chez les trois quarts des hommes.

NEUVIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE me figurois de voir un grand chêne au milieu d'un vaſte champ. J'admirois avec plaiſir ſa hauteur, & je penſois en même tems à la grandeur des racines qui ſoutenoient un arbre auſſi élevé. Lorsque j'étois entiérement occupé de cette idée, j'apperçus pluſieurs Faunes & pluſieurs Satyres, qui, tenant dans leur main un roſeau, voulurent renverſer cet arbre. J'admirois leur folie. Au premier coup qu'ils frapperent, un homme de ſens, qui ſe trouvoit parmi eux, leur cria, „ Que prétendez-vous donc „ faire, & quelle eſt votre manie? „ Comment pouvez-vous être aſſez la „ dupe de votre imagination, pour eſ- „ perer d'exécuter ce que vous en- „ treprenez" ? *Nous voulons*, répondirent-ils, *abattre cet arbre, & nous en viendrons à bout. Depuis long-tems il nous offuſque la vûe, nous ne ſaurions le ſouffrir davantage. Il ſemble braver par*

ſon

ſon élevation tous les autres arbres que nous protégeons. A ces mots, les Faunes & les Satyres commencerent à frapper ſur l'arbre, & firent tomber quelques morceaux d'écorce que la pluye avoit gâtés, & qui étoient prêts à ſe détacher d'eux-mêmes. Alors les combattans s'écrierent, „ Voilà déjà „ le plus difficile de fait, l'arbre va „ bientôt crouler". L'homme de ſens, qui s'étoit déjà moqué des Satyres & des Faunes, rit encore de leur crédulité & de leur entêtement. *Ce que vous venez de faire*, leur dit-il, *prépare votre confuſion, & le moment où elle doit arriver, s'approche.* La prédiction du ſage ne tarda pas d'être effectuée, & les inſenſés Satyres, venant à frapper ſur le tronc de l'arbre dépouillé de l'écorce, & qui en étoit plus dur, briſerent bientôt leur roſeau, ſans que le moindre coup parût imprimé ſur le chêne. J'entendis une voix qui en ſortit, & qui dit: „ Di- „ vinités ſubalternes, apprenez à reſ- „ pecter un Dieu qui vous eſt ſupé- „ rieur ; je protege cet arbre, c'eſt „ moi qui l'ai fait croître. Vous n'au- „ riez pû l'abattre lorſqu'il étoit dans

„ ſa

„ ſa première jeuneſſe, & vous vou-
„ lez aujourd'hui, qu'il eſt dans ſa
„ plus grande force, exécuter ce vain
„ projet? Pour punir votre folie, je
„ vous condamne à murmurer toujours
„ contre tout ce qu'il y aura de bon,
„ & vous reſſemblerez par votre natu-
„ re à ces roſeaux que le moindre
„ vent met en mouvement, que le
„ moindre coup briſe, & qui ne ſe
„ garantiſſent, qu'en pliant, des atta-
„ ques du plus leger Zéphire".

Auteurs jaloux, prétendus beaux Eſprits, qui penſez nuire à la réputation des grands Hommes, mon ſonge vous regarde. Vos projets ſont fous, & ne ſont ſuivis que d'une confuſion, qui devroit vous corriger, ſi l'orgueil pouvoit l'être.

Il y a eu quelques perſonnes, qui, recherchant avec ſoin tout ce qui peut nous nuire, ont voulu nous taxer d'un orgueil inſupportable, prétendant que nous avions voulu nous loüer dans ce ſonge; mais ne faut-il pas bien mépri-

priſer le Public pour le croire capable de prêter quelque attention à des reproches auſſi peu fondés? Quoi! parce que nous dirons qu'on ne doit point attaquer la réputation des bons Auteurs, nous aurons de la vanité? La Fontaine étoit donc très condamnable, lorſqu'il a fait ſon ingénieuſe *Fable* de la *Couleuvre*, qui ſe caſſe les dents en voulant mordre une lime? Cet Auteur illuſtre avoit donc l'intention de loüer ſes Ouvrages, lorſqu'il finit ſa *Fable* par ces vers:

Ceci s'adreſſe à vous, eſprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez ſur tout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement;
Croiez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux Ouvrages?
Ils ſont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

Qu'avons-nous dit que n'ait dit la Fontaine? Et ſi ce dernier n'eſt point coupable, pourquoi prétendre que nous le ſoyons? Ceux, qui nous condamnent, ſont-ils donc des Divinités qui tiennent dans leurs mains les cœurs des hom-

hommes? Lisent-ils dans l'intérieur des consciences? Sur quoi donc jugent-ils que dans une réflexion générale nous prétendons parler de nous?

****

DIXIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE croiois être dans un jardin, entouré d'une haye vive qui le séparoit d'une grande plaine remplie de toutes sortes d'arbres fruitiers, qui me paroissoient beaucoup plus beaux que ceux qui étoient dans mon jardin. J'avois une envie extrême de sortir de ma retraite, & de passer dans la plaine; mais la haye s'opposoit à mon passage. Je croiois avoir vécu plusieurs années dans cette solitude. Un jour, animé par l'envie de gouter les fruits des arbres de la plaine, je faisois des efforts pour rompre la haye. Je vis tout à coup un tourbillon de fumée qui sortit de la terre, & lorsque ce tourbillon fut dissipé, j'apperçus une

jeune femme vêtue ſimplement, qui cependant avoit quelque choſe de prévenant dans ſa phyſionomie. Elle étoit ſérieuſe, ſans paroître triſte; elle avoit un air ſatisfait & tranquille, qu'on trouve rarement dans les femmes du monde. Ses manières paroiſſoient ſimples, mais engageantes; ſa démarche étoit uniforme & naturelle. Lorſqu'elle fut auprès de moi, elle me dit: „ Je ſuis la Déeſſe de la ſolitude; je „ t'ai toujours protegé, parce que je „ me plais à faire du bien à ceux, „ qui, ainſi que toi, aiment à s'occu„ per de quelque choſe de ſolide. Je „ vois aujourd'hui à regret que tu „ veuilles ſortir de ta retraite pour „ aller t'égarer dans la vaſte plaine „ que tu conſidéres avec tant d'atten„ tion. Tu te trompes, ſi tu juges „ de la bonté des fruits que tu vois „ dans cette plaine, par leur beauté „ apparente. Cette apparence eſt „ trompeuſe, ceux de ton jardin ſont „ infiniment plus doux. Quoique les „ autres paroiſſent mûrs à tes yeux, „ ils ont tous, ou de l'amertume, ou „ de l'aigreur; dès que tu les auras

„ gou-

„ goutés, tu te repentiras de les avoir
„ préferés à ceux dont tu te nourris
„ dans ta retraite".

Le discours de la Déesse produisit quelque effet sur mon esprit, je résolus de ne point sortir de mon jardin; mais à peine eut-elle disparu & m'eut-elle quitté, que je jettai de nouveau les yeux sur la plaine. Les fruits, que j'y vis, me parurent plus beaux que jamais, & me tenterent de nouveau. Je n'ôsai cependant faire des efforts pour abattre la haye; la crainte que la Déesse ne reparût & ne me reprochât le peu de cas que je faisois de ses avis, me retint.

Mon cœur étoit dans cette situation, lorsqu'une autre femme m'apparut tout à coup. Elle avoit l'air vif, mais dans les momens, où elle sembloit très enjoüée, elle tomboit tout à coup dans la tristesse. Elle prononçoit un mot en riant, un autre en soupirant; elle paroissoit d'un caractère inconstant, bizarre. Elle étoit superbement vêtue, mais ses habits étoient si pesans, qu'on eût dit qu'elle alloit succomber

ſous leur poids. *Je connois*, me dit-elle, *le fond de ton cœur ; & je lis tes plus ſecretes penſées. N'écoutes point une vaine gloire ; viens, ſuis-moi dans la plaine, & contentes tes deſirs.* A ces mots elle toucha la haye avec une baguette d'or qu'elle tenoit dans la main, & elle y fit une ouverture très grande. Je me ſervis de ce paſſage pour entrer dans la plaine. A peine y fus-je, que je courus au premier arbre, & cueillis des poires qui me parurent plus douces que celles de mon jardin. „ La Déeſſe „ de la ſolitude m'écriai-je, ſe joüoit „ de moi, elle vouloit me tromper pour „ me retenir dans un eſclavage éternel ". Je mangeai des fruits de pluſieurs arbres différens, qui me parurent tous également bons.

Lorſque j'étois occupé à gouter de tous les fruits qui s'offroient à ma vûe, j'apperçus tout à coup que la haye de mon jardin s'étoit changée en une muraille de fer ; mon ancienne retraite me parut interdite pour toujours. Je m'en conſolai aiſément, charmé de ma nouvelle habitation ; mais je pris bientôt d'autres ſentimens.

A

A meſure que je m'avançai dans la plaine, je commençai à trouver les fruits, ou aigres, ou amers. Je voulus retourner à ceux qui m'avoient paru ſi doux; ils étoient devenus mauvais: tout ce que je mangeois, étoit d'un goût affreux. Je commençai à connoître que pour n'avoir pas voulu ſuivre le conſeil de la Déeſſe, j'allois être obligé de ne me nourrir que d'aigreur & d'amertume. Je déplorois mon ſort, je ſouhaitois ardemment de retourner dans mon jardin; les murailles qui l'entouroient, m'en rendoient l'accès impoſſible. Dans le mortel chagrin dont j'étois accablé, il ne me reſtoit aucune eſperance: j'errois nuit & jour dans une vaſte plaine, dont le ſéjour m'étoit devenu inſupportable. Les ſoins & les ſoucis, dont j'étois tourmenté, ne me laiſſoient point le loiſir de me livrer, comme autrefois dans mon jardin, à des penſées qui m'entrainoient dans de gracieuſes réveries. Il me ſembloit que je n'avois plus ni le même cœur ni le même génie, & que l'amertume & l'aigreur des fruits, dont je me nouriſſois, influoient ſur l'un & ſur l'autre.

Un jour, où j'étois comme abſorbé dans mes malheurs, je m'avançai plus avant dans la plaine que je n'avois jamais fait. Je vis qu'elle étoit bordée par une grande rivière, au-delà de laquelle il y avoit pluſieurs jardins ſemblables à celui que j'avois quitté. Je courus, le plus vîte qu'il me fut poſſible, vers cette rivière, dans le deſſein de voir ſi elle étoit guéable : j'en trouvai les bords très hauts ; l'eau m'en parut ſale, mais rapide. Je perdois déjà l'eſperance de pouvoir traverſer un fleuve auſſi dangereux, quand l'envie de ſortir de la plaine me fit réſoudre à paſſer ſur toutes les difficultés que je voiois. Je me jettai dans l'eau, & je fus très étonné de voir que dès que j'y fus entré, elle s'abaiſſa de beaucoup. A meſure que j'avançois vers les jardins & que je m'éloignois de la plaine, l'eau diminuoit, & devenoit moins rapide; au milieu de la rivière, à peine me mouillois-je les genoux. Enfin j'arrivai dans un jardin : la haye s'ouvrit, & me fit un paſſage. Tous les arbres de la plaine, que je venois de quitter, me parurent alors métamorphoſés en hommes.

Je

Je m'éveillai, & je compris que mon ſonge ſignifioit que le vrai bonheur eſt dans la retraite, & que ceux, qui, entraînés & ſéduits par les idées chimériques & flateuſes qu'ils ſe forgent du grand monde, viennent à quitter la ſolitude, ſe repentent bientôt de la démarche qu'ils ont faite. Il leur eſt aiſé cependant, s'ils ſavent vaincre des obſtacles qui leur paroiſſent conſidérables, & qui ſont aiſés à ſurmonter, de retrouver leur première tranquillité. Les liens, qui nous attachent au grand monde, n'ont de force que ceux que leur donne notre imagination. Le peuple nous blâmera, dit-on, ſi nous vivons d'une manière plus retirée; & qu'importe à un homme, qui veut penſer & agir ſenſément le ſentiment de ceux qui ne connoiſſent ni le véritable bonheur, ni la vraie ſageſſe?

Bien des perſonnes ſentent le ridicule de leurs préjugés, & par une foibleſſe inconcevable, ils ſont, pendant toute leur vie, la victime de ces mêmes préjugés. La crainte de déplaire à des ſots, a ſouvent rendu malheureux pluſieurs gens d'eſprit; & l'envie

d'obtenir les ſuffrages de la multitude, a fait commettre de grandes fautes à de très grands hommes.

ONZIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

J'Etois dans la ferme perſuaſion que tous les hommes avoient des yeux de verre; ceux de pluſieurs produiſoient le même effet que les microſcopes. Ces gens voioient d'une grandeur prodigieuſe les objets les plus petits; une fourmi leur paroiſſoit de la taille d'un élephant. Leur ame, accoutumée à l'étendue des corps qui l'affectoient, conſidéroit auſſi toutes les choſes comme ſi elles avoient été cent fois plus grandes qu'elles ne l'étoient réellement. J'apperçus un de ces *Microſcopiſtes*, c'eſt ainſi qu'on les appelloit, qui, aiant appris qu'un Général s'étoit rendu maître d'un château, défendu par trois cens hommes, parla de ce ſiége auſſi pompeuſement & avec autant de prolixité qu'Homere de

de celui de Troye. Un moment après, un autre Microſcopiſte fit un éloge, dans le goût du Panégyrique de Trajan, d'un Prince qui avoit donné une piéce de trente ſous à un pauvre. Quoique ce Prince eût un Etat qui n'avoit pas deux lieuës d'étendue, il compara ſa puiſſance à celle d'Auguſte, & il ne manqua pas de dire, en faiſant alluſſion à la piéce de trente ſous donnée au pauvre, que le Prince, ſemblable à Titus, comptoit ſes jours par ſes bienfaits. J'écoutois ces éloges avec ſurpriſe, lorſque je fus détourné tout à coup par les cris d'un homme, qui diſoit, „ Tout eſt perdu; l'Etat eſt „ arrivé au moment de ſa chûte, les „ ennemis vont bien-tôt entrer dans „ le cœur du Roïaume". Ces prédictions malheureuſes n'avoient d'autre fondement que la priſe d'une redoute, & la perte de cent hommes.

J'allois tâcher de raſſûrer la frayeur de ce Microſcopiſte, lorſque j'en vis dix ou douze rangés autour d'un ſeul, qui liſoit une vingtaine de petits vers. Je fus curieux de les entendre, & je n'y compris rien; mon oreille fut frappée

de quelque ſon, mais aucune idée ne s'offrit à mon ame. Il ne reſta rien dans mon eſprit, après la lecture de cette piéce, que les noms de *Cloris*, d'*eſperance*, de *déſeſpoir*, de *retour*, d'*infidèle*; cependant les Microſcopiſtes parlerent de ces vers comme s'il avoit été queſtion de l'*Enéide* de Virgile, ou de la *Phædre* de Racine. L'un s'écrioit, *Cela eſt beau*; l'autre, *Cela eſt parfait*; un troiſième, voulant renchérir ſur ces deux premiers, diſoit avec enthouſiaſme, *Cela eſt divin.*

Je ne pouvois revenir de la ſurpriſe que me cauſoient les jugemens des Microſcopiſtes, je crus que je trouverois plus d'avantage à fréquenter d'autres hommes qu'on appelloit des *Concaviſtes*. Ils avoient les yeux faits comme des verres concaves des deux côtés, & tous les objets leur paroiſſoient beaucoup plus petits qu'ils ne l'étoient. Leur eſprit s'étoit accoutumé à juger des choſes ſpirituelles, comme leurs yeux jugeoient des matérielles. On vint à parler de la perte d'une place qui entrainoit après elle celle d'une province. Un Concaviſ-

viſte ſe mit à rire d'un air moqueur, & traita cela de bagatelle. Un autre, à qui l'on parloit de la grandeur de Louïs XIV. ne parut pas la regarder comme beaucoup plus conſidérable que celle d'un Souverain de huit ou dix Paroiſſes.

Je trouvai ces hommes encore plus ſinguliers que les premiers; tout étoit non ſeulement médiocre, mais même petit à leurs yeux. Homere, Virgile, Horace paroiſſoient à ces gens de très foibles Poëtes. Le premier péchoit contre le bon ſens, le ſecond contre la nobleſſe des caractères, le troiſième manquoit ſouvent de délicateſſe. Les Modernes perdoient, encore plus que les Anciens, à être regardés par les Concaviſtes. Les meilleurs Auteurs leur ſembloient à peine ſouffrables; enfin tout mérite éminent devenoit à leurs yeux un mérite médiocre, & le ſimple mérite diſparoiſſoit entiérement.

Auſſi piqué des jugemens des Concaviſtes que je l'avois été de ceux des Microſcopiſtes, je cherchai ſi je ne trou-

trouverois pas parmi les hommes quelques perſonnes dont la vûe fût plus juſte. Je découvris, après bien des ſoins, certaines gens qui ne voioient qu'à l'aide de longues lunettes, enſorte que tous les objets leur paroiſſoient toujours dans un point différent de celui où ils étoient réellement; ils les voioient tout à fait près d'eux, ou dans un éloignement immenſe. On n'étoit jamais certain de rien avec ces gens; la même choſe, qui leur avoit paru conſidérable, leur paroiſſoit, un inſtant après, très petite; ils ne parloient que ſuivant le côté dont ils tournoient la lunette.

Les *Lorgneurs* me parurent auſſi peu eſtimables que les Microſcopiſtes & les Concaviſtes; j'étois étonné de voir combien le préſent, que le Ciel avoit donné aux hommes en leur accordant des yeux, étoit inutile. Je m'éveillai dans cette penſée, & je ne doutai pas que mon ſonge ne ſignifiât ce que Molière a ſi bien exprimé dans ces vers:

C'eſt que morbleu jamais les hommes n'ont raiſon,
Et que je vois qu'ils ſont ſur toutes les affaires,
Lôüeurs impertinens, ou cenſeurs téméraires

DOU-

DOUZIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE croiois voir un grand théatre, où l'on joüoit une Comédie, intitulée la *Vie humaine*. Les Acteurs étoient ſuperbement vêtus, & paroiſſoient avoir une grande idée de leur profeſſion; ils affectoient ſouvent de prendre des airs de ſupériorité ſur ceux qui les voioient joüer. Lorſque quelques Spectateurs s'aviſoient de condamner la déclamation d'un Comédien, s'ils étoient apperçus, on les chaſſoit de la ſale avec ignominie, on les maltraitoit même quelquefois, pour avoir, diſoit-on, manqué de reſpect à des perſonnes ſacrées. Cela n'empêchoit pas que de tems en tems il ne partît du parterre quelques coups de ſiflet qui mortifioient extrêmement les Comédiens. On faiſoit vainement des recherches pour trouver le ſifleur; il avoit ſi bien pris ſes meſures, qu'on ne pouvoit le découvrir. Je m'apperçus que lorſqu'un Comédien faiſoit une faute, & que quelqu'un

ſi

ſifloit adroitement, tout le parterre en marquoit du contentement. La colère de certains Comédiens, que l'on ſifloit aſſez ſouvent, me divertiſſoit beaucoup. Dès qu'ils entendoient le ſiflet, ils entroient en fureur, ils faiſoient faire dans le parterre les perquiſitions les plus exactes pour découvrir le prétendu coupable; mais ils ne ſongeoient point à mieux joüer leur rôle, au contraire joignant le mépris à la colère, ils affectoient de commettre ſouvent la faute qui les avoit fait ſifler.

Je remarquai que quoique les bons Comédiens paruſſent craindre beaucoup les ſiflets; cependant lorſqu'ils les eſſuioient pour quelque faute legère, bien loin de mépriſer la honte d'être ſiflés, ils tâchoient de ſe corriger, & témoignoient très peu de reſſentiment de l'affront qu'on leur avoit fait. Il eſt vrai qu'ils ne tardoient pas d'en être conſolés, car dès qu'ils s'acquittoient bien de leur rôle, le parterre équitable les applaudiſſoit par des battemens de main. Ces applaudiſſemens étoient mépriſés par les mechans Comé-

médiens: il me paroiſſoit qu'ils trouvoient mauvais que leurs confreres fuſſent ſenſibles à l'amitié & à l'eſtime du parterre. Ils levoient dédaigneuſement les épaules, ils ſoûrioient avec mépris, & même avec indignation; la gloire d'être applaudi du Public leur ſembloit un affront. On eût dit qu'ils ſe figuroient être des Dieux, dont il eſt permis aux foibles mortels d'adorer les ordres, mais non pas d'en examiner la raiſon & la cauſe.

Surpris également de voir des Comédiens mépriſer les applaudiſſemens des Spectateurs & punir leur critique, je m'informai de la raiſon qui donnoit tant d'orgueil & tant de pouvoir à ces Acteurs. „ La coutume, me dit-on, „ a conſacré le théatre que vous voiez, „ & tous ceux qui y montent, ſoit par „ le droit de leur naiſſance, ſoit par „ le ſuffrage de ceux qui ont le pou„ voir de les y placer, croient avoir ac„ quis le droit de joüer leur rôle de la „ manière qu'ils veulent". Ils ont une autorité ſouveraine ſur les Spectateurs, & ceux-ci n'ont que le triſte avantage de pouvoir les ſifler, au riſque d'être pu-

punis, quelque raiſon qu'ils aient d'ailleurs de le faire.

Je m'éveillai, & je vis clairement que dans cette vie les Grands étoient les Comédiens, & nous les Spectateurs, qui ne pouvions ſans riſque deſapprouver leurs ſottiſes, quelque énormes qu'elles fuſſent. Je fus encore convaincu que les Grands, qui ſont vertueux, font conſiſter leur véritable gloire dans l'amour du Public, & que ceux, qui ne le ſont pas, affectent de le mépriſer. Titus, Marc Aurele aimerent leurs ſujets, & ils en furent adorés. Louïs fait le bonheur des François, Fréderic fait celui des Pruſſiens; ils ſont également l'objet de l'amour de leurs peuples. Caligula, Domitien mépriſerent les hommes; ils en furent déteſtés à leur tour. L'Hiſtoire ancienne & moderne nous eſt un garand certain que tous les Princes, qui ont reſſemblé à ces deux Empereurs Romains, n'ont été ni plus heureux, ni moins haïs.

TREI-

TREIZIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE dormois profondément, & j'étois perſuadé que je n'avois point de corps. Mon eſprit étoit dans une vaſte mer, au milieu de laquelle il nageoit avec pluſieurs autres eſprits, qui me paroiſſoient être faits comme ces Anges que peignent les Peintres dans leurs tableaux, qui n'ont que la ſeule tête, appuiée ſur deux aîles. Je croiois être fait de la même manière, & je me félicitois de la liberté dont je joüiſſois, & que me procuroit l'état de gloire dans lequel j'étois, à l'aide de mes deux aîles, qui me ſervoient alternativement pour voler & pour nager. Je m'élevois quelquefois au-deſſus de l'eau, & là parcourant une vaſte étendue d'air, je découvrois l'arrangement & l'ordre des Globes céleſtes. Je voiois la cauſe des différentes révolutions des aſtres, je meſurois leur cours. Quelque tems après, je me replongeois au fond des eaux, j'y contem-

plois les merveilles que la mer cache dans ſon ſein. Enfin tous les ſecrets de la nature s'offroient à mes yeux, & je devois à la liberté, que j'avois, la connoiſſance de l'harmonie de cet Univers.

Les génies, qui habitoient le vaſte élement où je faiſois ma demeure ordinaire, étoient auſſi heureux que moi; ils ſe félicitoient ſans ceſſe de leur état. Un d'eux me dit un jour, „ Camarade, le bonheur dont nous joüiſſons, eſt trop grand pour qu'il ſoit „ le partage de tous les génies, il doit „ y en avoir de moins heureux que „ nous. Parcourons cette mer immenſe, & cherchons ſi nous ne „ rencontrerons point quelques eſprits qui ſoient moins fortunés & „ moins éclairés que nous. Peut-être „ en trouverons-nous qui le ſeront „ davantage; en ce cas nous profiterons de leurs lumières. Voions enfin s'il y a des génies plus heureux, „ ou plus malheureux que nous".

Je conſentis volontiers à ce qu'on me propoſoit, & après avoir nagé pen-

pendant un tems qui me parut avoir duré plus de deux années, j'apperçus un grand eſpace de mer, enceint par un filet, qui formoit comme un parc au milieu des ondes. Dans cette eſpèce de priſon habitoit un grand nombre de génies. Ils me parurent ſi maigres & ſi décharnés, que je dis à mon camarade: *Ces eſprits ont quelque choſe qui tient de notre eſpèce; mais il eſt cependant impoſſible que la leur ſoit la même que la nôtre. Ne voiez-vous point comme ils ſont foibles? Leurs aîles ſont ſi petites, qu'à peine paroiſſent-elles; ils ne peuvent s'élever dans les airs. Voiez-vous*, continuai-je, *comme ils retombent dans l'eau, dès qu'ils veulent voler fort haut*? „ Cela n'eſt pas ſurprenant, me „ répondit mon camarade. Ne voiez-„ vous pas qu'il y a une eſpèce de gril-„ le qui les retient priſonniers dans „ leur demeure? Ils ſont entourés de „ tout côté par des filets, & non „ ſeulement ils ne peuvent pas nager „ dans la vaſte mer, mais ils ne fau-„ roient ſortir de leur demeure pour „ paſſer dans les airs".

Dans le moment que mon camara-

de me parloit, j'apperçus pluſieurs de ces génies captifs qui paſſoient leur nez au travers des trous du filet, & qui témoignoient l'empreſſement qu'ils avoient de pouvoir joüir de la liberté. Il parut même que leur envie de s'élever dans les airs augmenta lorſqu'ils nous apperçurent; mais il fallut bientôt qu'ils ſe retiraſſent au milieu de leur enceinte. Nous vîmes tout à coup une femme, qui, s'élevant du fond d'un abyme juſqu'au-deſſus des eaux, s'approcha de l'enceinte. Elle étoit armée d'une torche ardente; on liſoit ſur une banderole, qui étoit attachée au milieu de cette torche, *La Superſtition.* Auſſi-tôt qu'elle eut apperçu quelques génies qui paſſoient le nez hors des filets, elle courut à eux, & le leur brula avec ſon flambeau. Tous les génies infortunés n'ôſoient approcher des bords de l'enceinte, de crainte de la brulure.

Lorſque cette femme Infernale eut privé ces eſprits de l'ombre de liberté qui leur reſtoit, elle ouvrit les filets, entra dedans & les referma. Elle appella enſuite à elle quelques génies cap-

captifs (il nous parut que c'étoient ceux qui avoient l'air le plus ſec & le plus bas). „ Je veux, leur dit-elle, vous „ faire les dépoſitaires de mes droits, „ & vous exercerez la juſtice dans „ mon Empire. Je me ſuis apperçue „ que l'envie de s'élever juſqu'au-deſ- „ ſus de l'élement qui a été deſtiné „ aux génies; a fait mettre mainte- „ fois à pluſieurs le nez aux trous des „ filets, & qu'il n'a pas tenu à eux „ que les aiant rompus, ils ne ſe ſoient „ ſauvés & n'aient été ſe perdre dans „ des régions inconnues, comme font „ tous les jours ces génies, qui, joüiſ- „ ſant d'une liberté pernicieuſe, ſem- „ blent vouloir imiter les Dieux par „ leurs audacieuſes entrepriſes. Pour „ obvier à un abus auſſi grand & auſſi „ dangereux, nous avons réſolu de „ nommer des *Cenſeurs de penſées*. Ces „ génies ſeront occupés à interdire „ la connoiſſance de tout ce qui peut „ élever l'ame & lui inſpirer trop de „ grandeur. Ils s'oppoſeront, autant „ qu'ils pourront, à la connoiſſance de „ certaines vérités Métaphyſiques; ils „ approuveront avec bien des difficul- „ tés les nouvelles découvertes Phyſi-

„ ques qui peuvent avoir quelque rap-
„ port avec des ſentimens qui dé-
„ truiſent des préjugés utiles à retenir
„ les génies dans la croiance que je
„ leur inſpire ".

Après avoir établi les *Cenſeurs*, la Déeſſe Infernale créa un nouvel emploi, auquel elle donna le titre de *Docteurs*. Les génies, qui exerçoient cet emploi, étoient deſtinés à fabriquer certains philtres, dont le venin ôtoit à l'ame toute idée de liberté, & l'accoutumoit à un eſclavage qui ne lui laiſſoit aucun moïen de connoître l'état malheureux dans lequel elle étoit. Quand ces Docteurs avoient compoſé leur philtre, ils le faiſoient couler par les narines dans le cerveau de ceux qu'ils étoient chargés de rendre ſtupides, & ils appelloient cette opération affreuſe, l'Art *de faire naître des penſées conformes au bien de l'Etat, & d'apprendre à ſoumettre la raiſon.*

Quelque tems après que ces établiſſemens eurent eu lieu dans l'enceinte des génies captifs, les trois quarts de ces eſprits n'eurent preſque plus de connoiſ-

noiſſance de la grandeur de leur eſſence ; ils s'oublierent, pour ainſi dire, entiérement eux-mêmes, & ne ſongeant plus à acquérir des notions qui les élevaſſent à des choſes véritablement utiles & ſublimes, leur ſeule & unique occupation fut de faire joliment un conte, d'aiguiſer une pointe, & de l'enfermer dans une Epigramme, ou dans un Madrigal. Ils s'efforcerent auſſi d'exceller dans les Vaudevilles, & les génies les plus conſidérables de l'enceinte ſe crurent des génies ſublimes, dès qu'ils purent, à l'aide d'une trentaine de vers, donner un ridicule à quelque eſprit.

La Déeſſe Infernale, voiant l'eſclavage dans lequel elle avoit mis les génies, triomphoit, & ſe glorifioit d'avoir établi des loix qu'elle croioit prévenir tout ce qui pouvoit nuire à ſon empire. Mais je vis avec une ſatisfaction infinie qu'elle s'étoit trompée, & que parmi les génies de l'enceinte il y en avoit pluſieurs qui regretoient toujours la perte de leur liberté. Il eſt vrai qu'ils ôſoient rarement ſortir leur nez par les trous des filets, parce que

dès qu'ils étoient dénoncés par les Cenſeurs, & pourſuivis par les Docteurs, ils étoient punis ſéverement. On les enfermoit même quelquefois dans des coffres, où ils ne reſpiroient qu'à travers de fentes très petites, faites pour cet uſage dans le bois. Cependant tout ce que pouvoit faire la crainte de cette punition ſur pluſieurs génies, c'étoit de les empêcher de tenter de ſortir le nez par les trous du filet; mais en reſtant tranquilles au milieu de l'enceinte, ils prenoient des précautions pour n'être point empoiſonnés par le philtre que les Docteurs leur verſoient dans les narines. Les uns fermoient le nez, & la liqueur ſe répandoit en dehors; en ſorte qu'elle ne pouvoit parvenir juſqu'au cerveau. Les autres, qui, malgré ces précautions, aiant été aſſez malheureux pour ne pouvoir ſe garantir entiérement du venin, en ſentoient quelque attaque, prenoient certaines poudres, qui les faiſoient ſi fort éternuer, que leur cerveau étoit bientôt purgé. Il y avoit des génies qui vendoient ces poudres ſecretement, elles étoient enfermées dans des paquets, ſur leſquels étoit écrit le nom

nom du génie Chymiſte qui les avoit compoſées. Je lûs pluſieurs inſcriptions différentes, *Poudre de Gaſſendi*, *Poudre de Bayle*, *Poudre de Grotius*, *Poudre de Puffendorf*, *Poudre de Locke*, *Poudre Juive*, *Poudre Chinoiſe*, *Poudre Perſane*, *Poudre de Voltaire*. Ceux, qui ſe ſervoient de cette dernière, s'informoient exactement, avant d'en faire uſage, ſi celle qu'ils avoient, étoit faite depuis quelque tems, la nouvelle, compoſée par ce Chymiſte, étant ſerlatée, parce que la politique & le deſir de plaire aux Cenſeurs l'avoit obligé de mêler dans les drogues, qu'il mettoit dans ſon remède, pluſieurs plantes qu'emploient les Docteurs dans la compoſition de leur poiſon. Parmi les différentes poudres dont ſe ſervoient les génies, il y en avoit une qui avoit une grande vertu, & qui guériſſoit plus ſûrement que les autres: mais elle n'étoit propre qu'aux eſprits délicats, & qui avoient beaucoup d'imagination; elle faiſoit peu d'effet ſur les génies lents & tardifs. On appelloit cette Poudre, la *Poudre de Montagne*. Elle avoit été faite avant toutes les autres dont on ſe ſervoit, & elle avoit été

d'un grand uſage à tous les génies qui en avoient compoſé d'autres.

Tandis que j'admirois les différens effets de ces poudres ſalutaires, je m'éveillai, & je compris d'abord que perſonne ne pouvoit donner une explication plus juſte de mon ſonge, que ces Cenſeurs, établis dans tant de païs, non pas pour empêcher l'impreſſion des mauvais Ouvrages, capables de perdre le goût & d'anéantir la raiſon; mais pour faire ſupprimer tout ce qui déplait à des Docteurs ſuperſtitieux & à des Moines ignorans.

QUATORZIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

IL me ſembloit d'être dans une ſale ſuperbement ornée; elle étoit bâtie en ovale. Il y avoit autour des fauteuils, rangés à des diſtances inégales; ces fauteuils étoient occupés par des perſonnes habillées magnifiquement. Elles avoient autour d'elles beaucoup de gens

gens qui paroiſſoient être deſtinés à les ſervir, & qui avoient toujours les yeux ſur elles pour obéir à leurs ordres. Le dévot le plus ſcrupuleux eſt moins réſervé & moins humble à l'Egliſe au pied de l'autel & vis-à-vis du Tabernacle, que ces domeſtiques le paroiſſoient auprès de leurs maîtres. Cependant pluſieurs de ces maîtres n'étoient que des eſpèces de figure humaine, privées de l'uſage de la parole & d'une partie des membres. Ils n'avoient ni langue, ni mains, ni pieds; ils donnoient pourtant audience à ceux qui venoient pour leur parler. Ils recevoient auſſi les requêtes qu'on leur préſentoit, mais lorſqu'il falloit qu'ils répondiſſent, un de leurs principaux domeſtiques, qui étoit toujours derrière eux, appuié ſur leur fauteuil, s'avançoit gravement, ôtoit ſa langue de ſa bouche & la mettoit dans celle de Monſeigneur, qui parloit juſques à ce que le domeſtique jugeât à propos de reprendre ſa langue, & Monſeigneur perdoit alors l'uſage de la voix. Si Monſeigneur devoit écrire, le même domeſtique détachoit ſa main de ſon bras, la plaçoit au bout de celui

de

de ſon maître, & Monſeigneur écrivoit; s'il falloit que Monſeigneur marchât, c'étoit avec les pieds du même domeſtique.

Parmi les perſonnes qui étoient aſſiſes dans les fauteuils, le plus grand nombre me parut être celui de celles qui n'agiſſoient que par le ſecours, par la langue & les mains de leur principal domeſtique. Il y avoit cependant pluſieurs fauteuils occupés par des perſonnes, qui non ſeulement parloient & agiſſoient par elles-mêmes; mais qui même empêchoient que le principal domeſtique ôſât parler & agir qu'après en avoir reçu un ordre exprès. Il me paroiſſoit que les gens qui entouroient les fauteuils, dans leſquels étoient aſſis les maîtres qui ſe ſervoient de leur langue & de leurs mains, avoient l'air infiniment plus ſatisfait que ceux qui étoient autour des fauteuils, occupés par des perſonnes qui ſe ſervoient des membres de leur domeſtique. Ces derniers étoient obligés non ſeulement d'avoir pour l'Idole ſans langue, ſans pieds & ſans mains, le même reſpect que les premiers avoient

voient pour leur maître ; mais il falloit encore qu'ils regardaſſent le principal domeſtique comme une eſpèce de Dieu qui renfermoit en lui le plus pur de l'eſſence divine de l'Idole dont il étoit le ſeul dépoſitaire. Cette double ſujettion donnoit un air de baſſeſſe à ces gens, que les autres n'avoient point.

J'apperçus dans la même ſale quelques fauteuils, derrière leſquels il y avoit une femme qui faiſoit l'office du premier domeſtique. Lorſqu'elle plaçoit ſa langue dans la bouche de Monſeigneur, on l'eût pris pour une véritable femelle. Il jaſoit impitoiablement, il parloit long-tems, ſouvent ſans ſavoir ce qu'il diſoit, & toujours pour faire punir quelqu'un que la femme, qui le faiſoit parler, n'aimoit point ; ou pour recompenſer un domeſtique ſans mérite, qui avoit trouvé le ſecret, par ſes baſſeſſes ou par ſes préſens, de plaire à la même femme.

Ce que je vis de plus ſingulier, fut une femme qui ſe battoit derrière un fau-

fauteuil avec un premier domeſtique. Elle vouloit que l'Idole ſe ſervît de ſa langue; le domeſtique vouloit au contraire lui donner la ſienne. Après un combat aſſez opiniâtre, la femme vainquit ſon adverſaire par le ſecours d'un Prêtre, à qui l'on donnoit le titre de *Directeur de Monſeigneur*, & qui, s'étant joint à elle, lui donna le moïen de renverſer à terre ſon ennemi. Dès que les autres domeſtiques eurent vû la chûte de leur chef, ils ſe rangerent du côté de la femme & du Directeur. Je les vis flatter alternativement, par leurs geſtes & par leurs diſcours, la maitreſſe & le Prêtre; ils furent avec elle galans, avec lui bigots, & formerent une eſpèce de Religion, compoſée de la coquetterie, du libertinage, de la diſſimulation & de l'hypocriſie. Des objets auſſi bizarres frapperent mes ſens. Je m'éveillai, & je compris que bienheureux ſont les peuples qui ſont gouvernés par des Princes qui ſe ſervent de leur langue & de leur main, & qui n'empruntent ni celles de leurs Miniſtres, ni celles de leur maitreſſe.

QUIN-

QUINZIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

A peine commençois-je à dormir, qu'il me sembla que je voiois un grand nuage lumineux dans ma chambre, du milieu duquel sortit un homme qui m'aborda & me dit d'un air gracieux: *Je suis* Racine, *qui viens des Champs Elisées. J'ai obtenu la permission des Dieux de retourner sur la terre, pendant trois mois, pour connoître dans quel état sont les Belles-Lettres. Tous les illustres Auteurs qui furent mes contemporains*, Despreaux, Corneille *avec lequel je suis très uni aujourd'hui*, la Fontaine, Molière, la Bruyère, *& quelques autres encore qui sans doute doivent être encore aussi estimés qu'ils l'étoient lorsqu'ils vivoient, attendent avec impatience le rapport que je leur ferai, à mon retour, du mérite des Ecrivains qui leur ont succédé.*

Après m'être un peu remis de ma frayeur, je me crus fort honoré de la vi-

visite d'un aussi grand Poëte, & de la préference qu'il me donnoit sur les autres Auteurs; mais comme je suis zélé admirateur de l'éloquente diction de plusieurs Ecrivains modernes qui ont beaucoup embelli notre Langue, en l'enrichissant d'une grande quantité de mots nouveaux, & de tours de phrase aussi énergiques qu'ingénieux, je trouvai la façon de parler de *Racine* peu élegante. Je crus même y entrevoir quelque chose de Provincial, & qui tenoit du style vulgaire. Je résolus de lui faire sentir, par la manière dont je lui répondrois, qu'il devoit, en revenant sur la terre, parler différemment qu'il n'avoit fait la première fois qu'il y avoit été. „ Il est fort glo-
„ rieux pour moi, lui dis-je, que vous
„ m'aiez donné la préference sur tant
„ *d'esprits saillans* (*a*), pour vous inf-
„ truire de ce que vous souhaitez sa-
„ voir. Vous me rendez dans un inf-
„ tant plus grand que je ne le fus pen-
„ dant toute ma vie, & l'on pourra
„ dire de moi ce que l'on dit du cèdre,
„ *qu'il croît plus dans une aurore* (*b*), *que*
„ *l'hy-*

(*a*) *Disc. Fam. du* C.
(*b*) *Paraphr. de Gracien*, pag. 268.

„ *l'hyſope en une année.* Lorſque j'ai
„ le bonheur de voir un Poëte tel que
„ vous, tous mes ſens ſont ſatisfaits;
„ car *vos diſcours charmans peignent à*
„ *mon oreille*; *& les vives couleurs de*
„ *votre teint content à mes yeux* (*a*). Il
„ me ſemble de vous oüir *prononcer des*
„ *adages* (*b*) au milieu des Poëtes qui
„ vivent dans le délicieux Eliſſée.
„ Sans doute que vous préſidez à la
„ vénérable Cour des bienheureux
„ Poëtes, & l'on peut dire de vous
„ ce qu'un de nos Auteurs modernes
„ a dit d'un vieux Roi Troyen, *là*
„ *Priam écoutoit la vénérable cour des*
„ *chefs qu'il conſultoit* (*c*)".

Je ne doutois pas que *Racine* ne fût très émerveillé de mon éloquent compliment, & ma ſurpriſe fut très grande, lorſqu'il me répondit en riant, *A quoi bon tout ce pompeux galimathias? Penſez-vous que j'aie oublié le François dans l'autre Monde par la fréquentation que je puis y avoir eue avec quelques Auteurs Arabes & Perſans? Je croirois volon-*

(*a*) La Mothe, *Fabl.* 18. *Liv.* 4.
(*b*) Ibid. *Fabl.* 14. *Liv.* 3.
(*c*) Ibid. *Iliade*, *Liv.* 3. *pag.* 44.

lontiers que vous venez de me reciter un Chapitre de l'Alcoran, ou quelques verſets de la Suma. *Laiſſons, je vous prie, le ſtyle Oriental, parlons naturellement & pour être entendus avec facilité.*

La ſincérité de *Racine* me piqua vivement, je trouvai très mauvais qu'il traitât de barbare un langage que j'avois puiſé dans les Auteurs qui avoient le plus de réputation; je lui répondis avec aſſez d'aigreur. „ Si „ vous parlez Gaulois, ce n'eſt pas „ ma faute; ce l'eſt encore moins ſi „ vous ne voulez pas vous *mettre à* „ *même* (*a*) de pouvoir fréquenter les „ plus beaux eſprits, ſans leur paroître ridicule. Vous les aſſûrerez en „ vain que vous connoiſſez la Langue, „ ils vous regarderont comme un Provincial, dont le commerce dangereux pourroit corrompre leur ſtyle ".

Quoi! repliqua *Racine* avec étonne-

(*a*) Cette expreſſion eſt l'expreſſion favorite de l'Auteur des *Lettres Juives*. Elle eſt Françoiſe; mais elle eſt aujourd'hui très peu en uſage.

nement, *les gens, que vous appellez aujourd'hui les bons Auteurs, écrivent comme vous parlez?* „ Cela eſt certain, ré-„ pondis-je". *Si vous ne me trompez pas,* reprit Racine, *vous avez raiſon de dire que je dois apprendre la Langue des beaux eſprits qui vivent aujourd'hui; car elle eſt auſſi différente de celle que parloient ceux de mon tems, que le Latin des Ecrivains du troiſième & du quatrième ſiécle de l'Empire Romain étoit différent du Latin des Ecrivains de la Cour d'Auguſte. Dites-moi, je vous prie, tous les Auteurs ſe ſervent-ils aujourd'hui de ce langage que vous croiez très poli, & que je regarde comme barbare?* „ Non, répondis-je, „ il y en a encore quelques vieux, „ qui, aiant eu le malheur de vivre „ dans le même tems que *Deſpreaux* „ votre ami, écrivent de la même ma-„ nière qu'il a écrit & parlent appro-„ chant comme vous. Il y a un cer-„ tain Abbé d'*Olivet*....". *Ha! je le connois*, dit *Racine*, en m'interrompant. *On m'a dit qu'il avoit écrit un Ouvrage contre moi.* „ Il eſt vrai; „ mais il a écrit auſſi contre la *Bruy-„ ère*, contre *Bayle*, contre *Tour-„ reil*, contre *la Fontaine*". *Comment*,

repliqua Racine, *cet homme écrit contre tout le monde*? „ Ho que non, répon- „ dis-je, il a fait dans ſon *Hiſtoire de* „ *l'Académie Françoiſe* l'éloge de *Co-* „ *tin*, (*a*) & celui de *Chapelain* „ (*b*); il a donné deux longues Apo- „ logies du mérite de ces Auteurs". *Cela étant ainſi*, reprit Racine, *je ne ſuis pas fâché qu'un homme d'un goût ſi bizarre ſe ſoit éloigné de ma façon d'écrire & de celle de mes contemporains.* „ Au contraire, répondis-je, c'eſt un „ des Auteurs dont le ſtyle eſt le plus „ reſſemblant à celui des Ecrivains „ qu'on regardoit comme les meil- „ leurs pendant que vous viviez. Son „ ſtyle eſt auſſi éloquent, s'il faut en „ croire les amateurs du vieux langa- „ ge, que celui de Ciceron, qu'il a „ traduit en François". *Hé pourquoi*, demanda Racine, *blâme-t-il des Auteurs qu'il auroit dû plûtôt juſtifier & défendre*? „ C'eſt par vanité, répondis-je, „ & pour paroître plus éclairé que „ ces

(*a*) *Hiſtoire de l'Académie Françoiſe*, pag. 191 & ſuivantes. *Conſultez, ſur les éloges de* Cotin *&* Chapelain *par l'Abbé* d'Olivet, *le ſecond Tome de la Critique du Siécle, Lettre* 17.

(*b*) *Ibid.* pag. 148. & ſuivantes.

„ ces Auteurs". *Voilà une mauvaise vanité*, reprit Racine. *Mais*, continua-t-il, *n'y a-t-il donc plus que cet Abbé qui se serve du langage du siécle de Louïs XIV.*? „Nous avons encore, répondis-„ je, quelques autres Ecrivains. Les „ principaux sont un Préſident (*a*), Au-„ teur des *Lettres Persanes*; un Poëte, „ qui a fait un Poëme épique sur la „ Ligue; deux Poëtes, dont l'un est „ l'Auteur des *Tragédies* d'*Electre* & de „ *Rhadamiste*; & l'autre de la Tragé-„ die de *Gustave Vasa*. Je pourrois „ peut-être vous nommer encore qua-„ tre ou cinq autres Ecrivains (*b*)".

Je

(*a*) Ces quatre Auteurs sont, Mrs. le Préſ. *de Monteſquiou*, *Voltaire*, *Crebillon* & *Pyron*.

(*b*) On doit placer parmi ces Ecrivains, dignes du beau siécle de Louïs XIV. Meſſieurs *Deſtouches*, *la Chauſſée*, l'Abbé *Berni*, *Bernard*, *Fuſelier*, Auteur du charmant Opera des *Sectes Greques* & *Romaines*, & de pluſieurs Cantates, auſſi belles que celles de *Rouſſeau*. Il y a encore quelques Auteurs qui n'ont écrit qu'en proſe, & dont les Ouvrages sont auſſi éloquens que ceux que fit *Quintilien* dans un tems où la belle Latinité commençoit à être très altérée. L'éloquence s'eſt beaucoup mieux conſervée en France dans le Barreau que dans la Chaire. Nous avons aujourd'hui de très grands Avocats, & de mediocres Prédicateurs. J'excepte quel-

Je connois, dit Racine, *tous les Ouvrages que vous venez de nommer; ils ſont parvenus juſques aux Champs Eliſées, & nous les y avons conſacrés à l'immortalité.*

„ Au ſtyle près, répondis-je à *Racine*, nous penſons, dans ce Monde, „ de ces Ouvrages ce qu'on en penſe dans l'autre. Mais nous trouvons leur diction trop peu fleurie, „ elle n'offre à l'eſprit que des idées „ ſimples, naturelles: au contraire la „ Poéſie de nos Auteurs brillans préſente tout à la fois à l'imagination „ mille idées, & raſſemble dans un „ ſeul point de vûe celles qui paroiſſent devoir être le moins réunies. „ Jugez-en par cette deſcription des „ armes de Paris, fils de Priam.

„ *Sous* le brillant rempart *d'une forte cuiraſſe* (*a*)
„ *Son cœur bannit la crainte & rappelle l'audace.*

„ D'ques grands hommes qui ont commencé à prêcher, il y a plus de vingt ans, & qui vivent encore.

(*a*) La Mothe, *Iliade en vers François*, Liv. 3. pag. 53. Perſonne n'a eu plus d'eſprit, & per-

„ *D'une épée, ornement & défenſe à la fois,*
„ *Pendoit à ſon côté* le magnifique poids.
„ *Il a chargé ſon bras du fardeau ſecoura-*
„ *ble*
„ *D'un bouclier épais, & preſqu'impéné-*
„ *trable.*
„ *Sur ſa tête eſt un caſque, où de cent brins*
„ *mouvans*
„ *Flotte une* fière aigrette *abandonnée aux*
„ *vents.*
„ *Il prend enfin ſon dard pour dernier avan-*
„ *tage,*
„ *Et ſemble, en* l'ébranlant, *eſſayer ſon*
„ *courage.*

„ Voi-

perſonne peut-être n'en aura jamais plus qu'en a eu Mr. *de la Mothe*. Ses Ouvrages médiocres ſont remplis de penſées ſolides & brillantes; je dis ſes Ouvrages médiocres, tels que ſont ſes Fables, ſes Cantates, ſes Tragédies & ſa Traduction de l'*Iliade*. Car il y a pluſieurs de ſes Ouvrages qui ſont d'une grande beauté, & Mr. de *Voltaire* a porté ſur Mr. *de la Mothe* un jugement très équitable, lorſqu'il a dit dans une Note du *Temple du Goût*, que cet Auteur avoit fait *des Odes très belles, de jolis Opera, & des Diſſertations très bien écrites*. Il eſt fâcheux que dans pluſieurs de ſes Ouvrages Mr. *de la Mothe* ait ſi fort donné dans le *Néologiſme*; mais il eſt heureux que ce ne ſoit que dans ſes Ouvrages médiocres.

„ Voilà ce que l'on appelle de la „ Poéſie, *le brillant rempart d'une cui-* „ *raſſe*. Ni vous, ni *Corneille*, au- „ riez-vous jamais dit pareille choſe? „ Auriez-vous eu l'un & l'autre l'ima- „ gination aſſez brillante, aſſez vive „ pour dire, le *magnifique poids d'une* „ *épée*? Vous euſſiez dit ſimplement, „ le *poids d'une magnifique épée*. Re- „ marquez encore que le Poëte écrit „ *ébranler* un dard; terme qui vous „ étoit inconnu, ainſi qu'à tous vos „ contemporains. Lorſque le même „ Poëte veut exprimer le pouvoir „ qu'a le caducée de Mercure d'en- „ dormir les hommes & de leur ôter „ la vie, voici comment il rend no- „ blement cette idée:

„ *Il arme auſſi ſon bras du divin caducée,*
„ *Dont la double puiſſance, à ſon choix* „ *exercée,*
„ *Telle qu'un bruit perçant, ou que les froids* „ *pavots,*
„ Impoſe aux yeux mortels, *ou ravit* „ *le* repos (*a*).

„ Hé

(*a*) La Mothe, *Iliade en vers François*, pag. 48.

„ Hé bien! continuai-je, aucun de
„ vos contemporains s'aviſa-t-il jamais
„ de dire *impoſer aux yeux mortels*, pour
„ dire dormir, & *ravir le repos*, pour
„ priver de la vie?"

„ Ce n'eſt pas ſeulement dans le ſu-
„ blime que les Poëtes de nos jours
„ ſont inimitables; ils ont dans le ſty-
„ le badin des termes choiſis & qui
„ vous étoient inconnus. Le Jéſuite
„ *du C.* (*a*) dans ſon Epître au Li-
„ braire *Etienne*, pour dire *qu'il lui*
„ *abandonne ſes vers*, annoblit ainſi
„ cette penſée triviale.

„ *Prenez mes vers, faites-en vos choux*
„ *gras.*

„ Le même Poëte, ſentant la fineſ-
„ ſe & la délicateſſe des mots
„ *choux gras*, dit, en parlant des Troy-
„ ens,

„ *De l'Italie ils firent leurs choux gras.*

„ Dans un autre endroit il dit que les
„ Ro-

(*a*) *Les Poéſies du Pere* du Cerceau.

„ Romains *firent de l'Univers une ma-*
„ *telote*. Avoüez qu'il faut avoir le
„ génie bien vif pour trouver des ex-
„ preſſions auſſi ſignificatives. Ne
„ vous ſemble-t-il pas de voir les Ro-
„ mains courant cet Univers comme
„ une carpe, & ne diriez-vous pas
„ que chaque Roïaume dont ils ſe ſont
„ emparé & qu'ils ont joint à la Ré-
„ publique, eſt un morceau de la
„ carpe qu'on jette dans le poëlon? Il
„ faut convenir que vos confreres les
„ *Deſpreaux*, les *Corneilles*, les *Mo-*
„ *lières*, les *la Fontaines*, les *Peliſ-*
„ *ſons* n'ont eu que des idées bien mé-
„ diocres de tout ce qui pouvoit avoir
„ quelque rapport à la fine galante-
„ rie. Ha! ſi vous l'aviez connue
„ comme la connoît un de nos Au-
„ teurs vivans, & à qui le nouveau
„ langage eſt en partie redevable de ſa
„ naiſſance & de ſa perfection, vous
„ vous feriez bien exprimé plus déli-
„ catement! Eſt-il aucun de vos hé-
„ roïnes qui ait dépeint auſſi vivement
„ l'amour qu'elle ſentoit, que le Poë-
„ te, dont je vous parle, a expri-
„ mé l'amour des ormeaux pour les
„ fleurs.

„ *Sur*

„ *Sur ce gazon les ruiſſeaux* (*a*)
„ *Murmurent leurs amouretes,*
„ *Et l'on voit juſqu'aux ormeaux,*
„ *Pour embraſſer les fleuretes,*
„ *Pencher leurs jeunes rameaux.*

„ Cela eſt galant, & ſublime en mê-
„ me tems. On ne peut rien offrir de
„ plus

(*a*) Fontenelle, ... *Opera.* Mr. *de Fontenelle* eſt un de ces grands hommes qui par leur mérite illuſtrent leur patrie, & la rendent la rivale de la Grece & de Rome; mais l'on peut dire que ſi Mr. *de Fontenelle* a beaucoup contribué à dépouiller la Philoſophie de ce qu'elle avoit de barbare & de pedant, & s'il a mis dans un grand jour les matières qui juſqu'à lui avoient été dans une obſcurité impénétrable pour toutes les perſonnes qui n'avoient pas vieilli dans l'étude, il a auſſi nui conſidérablement aux Belles-Lettres & au langage; aux Belles-Lettres, en inſpirant à ſes Lecteurs, qui pour la plûpart ſont des gens du grand monde, un mépris pour les Anciens, qui leur fait conſidérer les plus beaux génies de Rome & d'Athènes comme des génies très médiocres; & au langage, en ſe livrant trop aux ſaillies de ſon eſprit, & les exprimant quelquefois d'une manière précieuſe. Quelque eſtime que l'on ait pour le mérite ſupérieur de Mr. *de Fontenelle*, on ne peut s'empêcher de le condamner d'avoir introduit une manière de s'expliquer affectée, recherchée & guindée, qui, aiant été imitée par beaucoup d'Ecrivains qui n'ont pas ſon

„ plus riant à l'imagination, que ces
„ *ruiſſeaux qui murmurent leurs amoure-*
„ *tes*, & rien de plus ſublime que ces
„ grands ormes, qui, élevant leurs
„ têtes chenues juſques dans les nues,
„ ſe baiſſent cependant pour embraſſer
„ & pour careſſer non ſeulement les
„ fleurs, mais *les fleuretes*; c'eſt-à-di-
„ re les plus petites fleurs. Quelque
„ ſim-

ſon génie, a nui conſidérablement à la Langue, & a perdu le ſtyle des trois quarts des Auteurs. Les *Eglogues* de Mr. *de Fontenelle* ſont écrites avec beaucoup d'eſprit; mais il y en a quelques-unes où il s'eſt trop livré aux ſaillies de ſon imagination & au plaiſir ſéducteur d'une penſée plus brillante que ſolide. Il y a dans ces mêmes *Eglogues* quelques endroits, où Mr. *de Fontenelle* affecte d'être trop ſimple & trop naturel. Mr. *de Voltaire* a eu raiſon de lui dire:

Votre Muſe, ſage & riante,
Devroit aimer un peu moins l'art.
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur eſt aſſez brillante.

Quoi qu'il en ſoit, les *Eglogues* de Mr. *de Fontenelle*, quoique très ſpirituelles, ſont fort inférieures à celles de Virgile, malgré la critique qu'il a faite de celles de ce Poëte Latin dans ſa *Digreſſion ſur les Anciens*; Ouvrage bien foible, & peu digne d'un auſſi grand homme que Mr. *de Fontenelle*.

„ ſimples qu'elles nous paroiſſent, ce-
„ pendant c'eſt pour les embraſſer,
„ que les ormeaux *font pencher leurs*
„ *jeunes rameaux*. Le même Poëte,
„ qui a écrit avec beaucoup de force
„ pour montrer la médiocrité des E-
„ glogues de *Virgile* & la ruſticité de
„ celle de *Théocrite*, nous donne un
„ exemple de l'élegante ſimplicité qui
„ doit regner dans le Poëme paſtoral.
„ Vous étiez, vous & vos amis, lorſ-
„ que vous viviez dans ce Monde,
„ grands admirateurs des Anciens;
„ mais aujourd'hui, graces à Dieu, nos
„ meilleurs Ecrivains les mépriſent
„ beaucoup. Et comment cela ne
„ ſeroit-il pas, puiſqu'ils ſentent com-
„ bien ces Anciens, ſi vantés, ſont
„ au-deſſous d'eux? Le ſeul exemple,
„ dont je vous parle, ſuffira pour
„ vous en convaincre.

„ Atis.

„ *Où vas-tu, Licidas?*

„ Licidas.

„ *Je traverſe la plaine,*

„ *Et vais même monter la colline prochaine.*

„ Atis.

„ *La courſe eſt aſſez longue.*

„ Li-

„ Licidas.
„ *Ah! s'il étoit beſoin,*
„ *Pour le ſujet qui me mene,*
„ *Je pourrois aller plus loin.*
„ Atis.
„ *Il eſt aiſé de t'entendre;*
„ *Toujours de l'amour.*
„ Licidas.
„ *Toujours.*
„ *Que faire ſans les amours?*
„ *Qui viendroit me les défendre,*
„ *Je finirois là mes jours* ".

J'allois achever de reciter cette divine Eglogue, & je me préparois à en relever enſuite toutes les beautés, lorſque *Racine*, revenant à lui, comme un homme qui ſort de ſa léthargie, & m'interrompant bruſquement: *Je ſuis perdu*, me dit-il, *& je vais éternellement me croire malheureux, ſi mon fils a pû prendre les idées fauſſes & le langage ridicule des Ecrivains que vous me vantés.* „ Raſſûrez-vous, lui dis-je, „ votre fils n'eſt point aſſez heureux „ pour être leur émulateur; il a cru „ devoir conſerver le ſtyle de ſon pe- „ re". *Ha! je reſpire*, dit Racine.

Ap-

Apprenez moi, je vous prie, continua-t-il, *ce que penſent de lui les gens qui regardent les bons Ecrivains du ſiécle de Louïs XIV. comme des modèles que doivent ſuivre ceux qui veulent bien écrire; car peu m'importe que les admirateurs de votre langage néologique l'eſtiment.*

Ces derniers mots me piquerent, & je crus devoir tenter encore de faire changer de ſentiment à *Racine*. Je m'efforçai donc de parler avec toute la pureté poſſible, & le plaignant de n'être point affecté de la beauté des morceaux que je lui avois recités, je lui répondis dans ces termes: „ Vo-„ tre fils a donné un Poëme ſur la „ Religion, dont la verſification a „ été trouvée, même par les gens qui „ ne l'aiment point, une *verſification* „ *penſée* (*a*). A la façon dont ſon Poë-„ me eſt conduit, on croiroit (*b*) que „ *di-*

(*a*) *Mémoires de Trevoux*, Mai 1726.

(*b*) Mr. *de la Mothe*, en parlant de *Coypel*, qui peignoit auſſi bien que ſon pere vivant, dit, Fab. 16. Liv. 1.

Coypel, *digne héritier d'un Appelle nouveau.*
Qui, réveillant ſa ſublime induſtrie,
T'es fait donner la part de ſon pinceau
En pur avancement d'hoirie.

„ *digne héritier d'un Sophocle nouveau,*
„ *réveillant ſa noble induſtrie, il s'eſt*
„ *fait donner la part de ſon Poëme en*
„ *pur avancement d'hoirie.* Il paroît
„ que c'eſt lui qu'avoit en vûe un de
„ nos meilleurs Poëtes, lorſqu'il a dit
„ (*a*) *de gloire & de butin faire bourſe*
„ *commune.* En effet, ſi vous étiez
„ encore *habitant du haut Monde*, il
„ feroit ſans doute bourſe commune
„ avec vous de gloire. Votre fils n'a
„ jamais voulu travailler pour le théa-
„ tre. Soit complaiſance pour les
„ Janſéniſtes, ſoit crainte de ne pas
„ réuſſir, il n'a fait aucune Tragédie,
„ & a regardé les Comédiens com-
„ me de ſimples *héros en gambades &*
„ *en cabrioles* (*b*). Il a fait pluſieurs
„ voïages, mais il ne les a pas faits
„ en *voïageur clandeſtin* (*c*): au con-
„ traire il a paru comme un aſtre, &
„ les élegans Journaliſtes de Trevoux
„ ont dit à ſon ſujet (*d*): *Il a paru &*
„ *diſparu à Paris un Phénomène Littéraire, qui depuis a paru à Marſeille*
„ *pour*

(*a*) La Mothe, *Fab.* 4. *Liv.* 4.
(*b*) *Héros de Gracien, Paraphr.*
(*c*) La Mothe, *Fab.* 13. *Liv.* 1.
(*d*) *Mémoires de Trevoux.*

„ *pour reparoître à Salins.* Vous me
„ direz peut-être que dans le langage
„ moderne le mot de *Phénomène* n'eſt
„ pas toujours bien noble, puiſqu'il
„ ſignifie quelquefois un *choux*. Je
„ conviens que ſi l'on diſoit ſimple-
„ ment que votre fils a paru comme
„ un Phénomène, la loüange pourroit
„ être équivoque; mais c'eſt l'épithete
„ qui décide du ſens que l'on doit at-
„ tacher à ce mot. Un *Phénomène pota-*
„ *ger* (*a*) n'eſt qu'un choux, ou une
„ groſſe rave; un Phénomène littérai-
„ re, c'eſt un bon Poëte, ou un grand
„ Hiſtorien. Il n'eſt pas étonnant que
„ votre fils ſoit devenu un Phéno-
„ mène, puiſque dès ſa tendre enfan-
„ ce (*b*) *il donna de l'éducation à ſon*
„ *eſprit.* D'ailleurs il *étoit né très hu-*
„ *main* (*c*), *& ce caractère a toujours*
„ *préſidé ſur toutes ſes idées.* Il connoiſ-
„ ſoit le prix du *tréſor fugitif* (*d*): ce
„ tréſor eſt ce que le Vulgaire appelle
„ le

(*a*) La Mothe, *Fabl.*

(*b*) *Spectateur François*, pag. 121.

(*c*) *Ibid.* pag. 13.

(*d*) La Viſclede, Secret. perpétuel de l'Académie de Marſeille, dans un *Diſcours*, prononcé à l'*Académie Françoiſe.*

„ le tems, & il l'emploioit à (*a*) *saupoudrer ſes Ouvrages de ſel Attique*. Attentif à tout ce qui peut ſervir à ſon „ inſtruction, dans ſes momens de loiſir il *ſe promenoit* (*b*) *dans les ſiécles paſſés*, & rapprochant ſous ſes yeux „ un grand nombre de faits diſperſés, il faiſoit des *voïages ſédentaires* „ (*c*). Si quelqu'un vouloit le détourner de ſes occupations, il lui *lançoit un coup d'œil en* (*d*) *deſſous*, en ſorte „ que celui, qui avoit voulu le diſtraire, „ étoit ſi étonné, que *ſes yeux n'ôſoient „ preſque ſe fixer à leur hauteur* (*e*). „ Enfin lorſque l'on conſidére les vertus dont votre fils eſt doüé, on peut „ di-

(*a*) *Préface des Poéſies diverſes.*

(*b*) La Mothe, *Fab.* 1. *Liv.* 4., dit:

Nouveau Mentor d'un nouveau Télemaque,
Toi, qui le promenant par les Siécles.

(*c*) Le même Mr. *de la Mothe* dit dans le même endroit:

Dans ſes voïages ſédentaires
Tu le conduis, ſans crainte des naufrages.

(*d*) Crebillon, le Fils, *Les Egaremens de l'Eſprit & du Cœur*, pag. 145.

(*e*) Id. *Grigry*, pag. 54.

„ dire que *la nature* (*a*) *ne lui a rien*
„ *épargné de tout ce qui peut inviter l'a-*
„ *mour propre à n'être pas modeſte.* Ce-
„ pendant il l'eſt, & je crois qu'il
„ n'a donné (*b*) *qu'une ſeule priſe à ſes*
„ *ennemis*; c'eſt lorſque pour faire ſa
„ cour aux pedans & aux admirateurs
„ outrés des Anciens, il vous a mis
„ infiniment au-deſſous d'*Euripide*,
„ dans la comparaiſon qu'il a faite d'une
„ de vos Piéces avec une de ce Poë-
„ te". *Je lui pardonne*, dit Racine, *cette bevûe en faveur de ſon zèle pour les bons Auteurs anciens, & de ſon attachement pour la Langue véritablement Françoiſe. Quant à la ſupériorité qu'il donne à* Euripide *ſur moi, il n'y a pas un Poëte dans les Champs Eliſées qui óſe aujourd'hui me la diſputer, &* Deſpreaux, *qui ſavoit auſſi bien le Grec que mon fils, & qui étoit en matière de Poéſie juge auſſi competent que lui, a fait ſouſcrire, dans nos demeures céleſtes, à tous les bons Poëtes de toutes les nations, la déciſion qu'il avoit donnée dans ſes vers lorſqu'il vivoit:*

Du

(*a*) Mariveaux, *Epître dédicatoire de la double Inconſtance.*

(*b*) *Diſſertations Littéraires*, pag. 82.

Du théatre François l'honneur & la merveille,
Il ſut reſſuſciter Sophocle en ſes Ecrits,
Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les eſprits,
Surpaſſer Euripide, & balancer Corneille.

„ Il eſt vrai, dis-je à *Racine*, que „ vous avez été un grand Poëte, & „ vous êtes encore regardé comme tel aujourd'hui par les partiſans „ des Anciens & par ceux des Modernes. Ils conviennent aſſez en général de votre mérite; mais quelques „ Modernes, qui font peu de cas „ de *Virgile* & d'*Horace*, trouvent „ que vous n'êtes point parvenu à „ une certaine élevation, & en vous „ donnant de grandes loüanges, ils „ vous reprochent les défauts qu'ils „ croient appercevoir dans les Auteurs „ anciens. Si vous aviez été moins „ naturel, vous leur paroîtriez plus ſublime". *Je vous entends*, dit *Racine*, en ſoûriant. *Un peu de galimathias pompeux m'auroit acquis auprès de ces cenſeurs le titre de ſublime.* „ Non non, „ repris-je, ce n'eſt point du galimathias qu'on exigeoit de vous; c'eſt „ une

„ une certaine force dans vos caractè-
„ res, & l'on ne dira jamais de vos
„ héros ce qu'on a dit si élegamment,
„ dans le langage moderne, de ceux
„ d'un Poëte tragique (*a*). *Les scé-*
„ *lerats, que C... a mis sur le théatre,*
„ *sont des scélerats illustres qui excitent*
„ *votre horreur, & revendiquent votre*
„ *admiration; vous leur voüez votre hai-*
„ *ne, en leur prodiguant vos respects*".
Dites-moi, répondit, Racine, *est-ce*
que l'on entend aujourd'hui à Paris ce que
vous venez de me dire? „ Comment si
„ on l'entend, lui dis-je? Vous vous
„ moquez apparemment. On lit un
„ Livre, & l'on entend un Poëme de
„ théatre écrits dans ce goût, avec la
„ même facilité qu'on lisoit de vo-
„ tre tems la traduction de *Quinte-*
„ *Curce* par *Vaugelas*, & qu'on en-
„ tendoit une de vos Tragédies". *Cela*
est fort plaisant, reprit Racine. *Je ne*
m'en serois jamais douté, & j'aurois cru
que ce que vous venez de me dire, étoit
un de ces énigmes qu'on met dans le Mer-
cure Galant. Mais écrit-on l'Histoire
aujourd'hui d'un pareil style? „ Sans
„ dou-

(*a*) *Discours Familiers du C.*

„ doute, répondis-je, & nos plus
„ célèbres Hiſtoriens ſe gardent bien
„ d'imiter le ſtyle des *Vertots*, des
„ *Rapins Toyras*".

Vous m'obligeriez, dit Racine, *de me donner une idée du ſtyle de ces Hiſtoriens que vous paroiſſez tant admirer.*
„ Volontiers, repris-je. Voici quel-
„ ques façons de parler nobles & éle-
„ gantes, priſes au hazard dans nos
„ meilleurs Hiſtoriens; je vous les di-
„ rai, ſuivant que ma mémoire me
„ les fournira. On diſoit, lorſque
„ vous viviez, *les citoiens Romains.*
„ Aujourd'hui ces mots ont vieilli:
„ (*a*) *Les bourgeois de Rome ſentirent*
„ *qu'ils s'étoient enlevés à eux-mêmes leurs*
„ *plus zélés défenſeurs....* Le même
„ Auteur dit dans un autre endroit,
„ *il ſe paſſa du ſecours des réfractaires*
„ *bourgeois* (*b*). Par le mot de *bu-*
„ *cher*, vous entendiez autrefois le
„ bucher où l'on bruloit les corps;
„ cela étoit obſcur. Le même Hiſto-
„ rien

(*a*) *Hiſt. Romaine*, par les *Peres Catrou & Rouillé*, de la Compagnie de Jeſus, *Tom.* 2. pag. 397.
(*b*) *Ibid. Tom.* 3. pag. 60.

„ rien dit toujours *le bucher mortuaire* (*a*) : cette épithète eſt charmante. Le mot d'*équipée* ne ſe diſoit autrefois qu'en parlant de la ſottiſe de quelque jeune étourdi. Notre Hiſtorien l'emploie élegamment dans ſon Hiſtoire Romaine ; voici comment il parle de la fuite de Clélie (*b*). *Il envoia au camp des Etruſces faire des proteſtations au Roi, que l'équipée des jeunes Romains n'étoit que l'effet d'un caprice pardonnable à leur âge.* Le mot d'*équipée* eſt ſi noble, que le même Auteur s'en ſert très ſouvent, *les Samnites reprocherent à leurs compatriotes l'équipée de Palepolis.*

„ *Inſolite*, lorſque *Vaugelas & Deſpreaux* vivoient, étoit un terme barbare de la chicane. Nos Hiſtoriens l'ont tiré de la poudre du Barreau, & l'ont annobli. Il eſt aujourd'hui du bel uſage, & ſe trouve preſque dans toutes les pages des Hiſtoires écrites élegamment. En voici plu-

„ ſieurs

(*a*) *Hiſt. Romaine, Tom.* 2. pag. 108.
(*b*) *Ibid. Tom.* 2. pag. 68.

„ ſieurs exemples. (*a*) *On prouva qu'il*
„ *avoit reçu de l'argent pour porter une*
„ *loi inſolite.... C'étoit un aſſortiment*
„ *inſolite.....* (*b*) *Ils prirent une voïe*
„ *inſolite.....* (*c*) *avant que de tenter*
„ *une entrepriſe ſi inſolite.....* (*d*) *un*
„ *Tribun ſeul s'oppoſa à la demande inſo-*
„ *lite de ſes collegues.....* (*e*) *un gou-*
„ *vernement inſolite ....* (*f*) *un enrol-*
„ *lement inſolite* (*g*). Avoüez, con-
„ tinuai-je, que toutes ces phraſes
„ vous paroiſſent bien *inſolites*; celle
„ ici du même Hiſtorien ne vous le
„ ſemblera pas moins: *Il ſauva le jour*
„ *à ſon ennemi* (*h*). Vous euſſiez dit
„ dans votre vieux langage, *il ſauva*
„ *la vie.* Voilà ce que c'eſt que de
„ parler Gaulois. Vous diriez enco-
„ re *des révolutions cruelles*, & l'on doit
„ dire *des révolutions outrement ſévères*
„ (*i*). Je ſuis encore aſſûré que vous
„ écri-

(*a*) *Hiſt. Romaine*, *Tom.* 2. pag. 306.
(*b*) *Ibid. Tom.* 3. pag. 76.
(*c*) *Ibid.* pag. 301.
(*d*) *Ibid.* pag. 105.
(*e*) *Ibid.* pag. 324.
(*f*) *Ibid.* pag. 338.
(*g*) *Ibid.* pag. 504.
(*h*) *Ibid. Tom.* 5. pag. 130.
(*i*) *Ibid. Tom.* 2. pag. 10.

„ écririez *gouter les fruits d'un ſage gou-*
„ *vernement*. On doit écrire *percevoir*
„ *les fruits d'un ſage gouvernement*; en
„ voici la preuve (*a*). *Rome ne per-*
„ *çut pas long-tems les fruits qu'elle a-*
„ *voit eſperés du gouvernement d'un ſi ſa-*
„ *ge vieillard*. Autre preuve, (*b*)
„ *ſeuls ils perçurent les émolumens de nos*
„ *victoires*. Comment trouvez-vous
„ cette expreſſion, *les émolumens de*
„ *nos victoires*, pour dire *le fruit de nos*
„ *victoires*?

„ Nos Hiſtoriens ne ſe ſont pas
„ contentés d'enrichir la Langue d'un
„ grand nombre d'expreſſions autre-
„ fois inuſitées; ils ont emploié no-
„ blement celles qui ſembloient les
„ plus baſſes. (*c*) *Ils crurent les Ro-*
„ *mains à leurs talons*. Quelle élegan-
„ ce, quelle nobleſſe!

„ Mais à propos de l'élegance &
„ de la noble ſimplicité qui ſe trou-
„ vent unies enſemble dans les Ou-
„ vra-

(*a*) *Hiſt. Romaine*, *Tom.* 2. pag. 40.
(*b*) *Ibid. Tom* 1. pag. 195.
(*c*) *Ibid. Tom.* 2. pag. 37.

„ vrages de nos Hiſtoriens modernes,
„ je doute qu'il y ait quelque choſe qui
„ puiſſe être comparé au portrait que
„ fait de *Cyrus* un de nos Hiſtoriens
„ modernes. *Auſſi-tôt*, dit-il (*a*),
„ *on équipe le petit Cyrus en échanſon* :
„ *il s'avance gravement, ſa ſerviette ſur*
„ *l'épaule, & tenant la coupe délicate-*
„ *ment entre trois doigts, J'ai apprében-*
„ *dé, dit le petit Cyrus, que cette coupe*
„ *ne fût du poiſon. Comment cela? Ouï,*
„ *mon Papa.* Que l'on vienne, après
„ cela, nous vanter les portraits de
„ *Saluſte.* Ne doit-on pas convenir
„ que cet Hiſtorien Latin eſt un pein-
„ tre très médiocre, eu égard à no-
„ tre Hiſtorien moderne? Quelle for-
„ ce d'imagination dans les objets
„ qu'il préſente à ſes Lecteurs! D'abord
„ c'eſt le jeune Cyrus lui-même en
„ perſonne, *marchant gravement, la*
„ *ſerviette ſur l'épaule.* Quelle image!
„ Enſuite c'eſt le même Cyrus, *te-*
„ *nant la coupe délicatement*, où, avec
„ quoi, dans quoi, par quoi: com-
„ bien de queſtions ne peut-on pas fai-
„ re? Le Lecteur ne s'attend point à
„ cet-

(*a*) Rollin, *Tom.* 3. pag. 305.

„ cette réponſe, *entre trois doigts*. Sé-
„ vère exactitude, & digne d'être un
„ jour obſervée par les Commenta-
„ teurs! L'Hiſtorien marque le nom-
„ bre des doigts avec leſquels *Cyrus*
„ tint la coupe; il ſe ſervit de trois,
„ & non pas de quatre, encore moins
„ de cinq. Mais voici le point où
„ l'Hiſtorien atteint à la perfection de
„ ſon art. N'aiant préſenté juſqu'a-
„ lors à l'eſprit des Lecteurs que des
„ idées gracieuſes, telles que ſont cel-
„ les des *ſerviettes* & des *coupes*, il leur
„ offre tout à coup celle du poiſon,
„ & de peur qu'elle ne ſoit trop for-
„ te, il en diminue en quelque façon
„ une partie de l'horreur, par ces ex-
„ preſſions ſi tendres & ſi dignes de
„ la majeſté de l'Hiſtorien, *Oüi*, *mon*
„ *Papa*".

J'allois continuer de faire l'éloge de nos meilleurs Hiſtoriens, & je n'euſſe pas oublié, en parlant de leurs Ouvrages, de faire mention des *Révolutions d'Eſpagne*, écrites par le Pere d'*Orléans*; j'étois prêt à loüer non ſeulement le ſtyle de cet Ouvrage, qui approche beaucoup de celui de l'*Hiſtoi-*

toire Romaine : mais je voulois encore faire mention d'un nombre de faits très vraiſemblables rapportés par ce grave Hiſtorien, & commencer par celui-ci, (*a*) *Alcmon ne perdit point de tems, il fit avancer vers la carrière le premier des bataillons, & auſſitôt qu'ils furent à portée, il ordonna d'attaquer ceux des Gots qui ſe préſenterent les premiers. On fit pleuvoir ſur eux une grêle de pierres & de traits, dont ils auroient été accablés, ſi ces fléches n'euſſent été relancées contre ceux qui les décochoient; & cela par une main inviſible dont les Maures ſeuls reſſentoient les coups*, il me fut impoſſible de pouvoir dire à *Racine* ce que j'avois réſolu de lui apprendre. Il m'interrompit, & me demanda ſi nos Philoſophes modernes s'exprimoient de la même manière que nos Poëtes & nos Hiſtoriens. „ Pluſieurs de nos Philoſophes, répondis-je, ne ſe contentent pas *de ſurprendre la nature ſur le fait* (*b*), & de découvrir *des vérités qui ſe diviſent, ſe ſubdiviſent, & ſe ramifient* (*c*) *preſque*

(*a*) *Révolutions d'Eſpagne, &c. Tom I.* p. 46.
(*b*) Fontenelle, *Eloge de Mr.* de Tournefort.
(*c*) *Eloge de Mr.* Leibnitz.

„ *que à l'infini* ; mais ils répandent
„ leurs bienfaits sur tous ceux qui les
„ approchent. Par exemple, *la mai-*
„ *son de Mr.* Fagon (*a*) *ressembloit à*
„ *ces Temples de l'antiquité, où étoient*
„ *en dépôt les ordonnances & les recettes,*
„ *qui convenoient aux maux différens.* Il
„ est vrai que tous ne sont pas aussi
„ attentifs que l'étoit Mr. *Fagon*; il y
„ en a même quelques-uns qui négli-
„ gent leurs propres affaires. Mr. de
„ Monmort (*b*) *laissoit aller sa maison*
„ *comme il plaisoit à ses domestiques, &*
„ *dépensoit beaucoup en négligence.* En
„ quoi il avoit tort, car un Philoso-
„ phe doit prendre autant de soin de
„ régler sa maison, qu'un Lieutenant
„ de Police doit en prendre pour ré-
„ gler une ville. Je conviens que ce-
„ la est beaucoup plus difficile qu'il
„ ne paroit l'être. *Les citoiens d'une*
„ *ville bien policée* (*c*) *joüissent de l'or-*
„ *dre qui y est établi, sans songer com-*
„ *bien il en coute de peine à ceux qui l'é-*
„ *tablissent, ou le conservent ; à peu*
„ *près comme tous les hommes joüissent de*

„ *la*

(*a*) *Eloge de Mr* Fagon.
(*b*) *Eloge de Mr.* de Monmort.
(*c*) *Eloge de Mr.* d'Argenson.

„ *la régularité des mouvemens céleſtes*,
„ *ſans en avoir aucune connoiſſance*: *&*
„ *même plus l'ordre d'une police reſſemble*
„ *par ſon uniformité à celui des corps*
„ *céleſtes*, *plus il eſt inſenſible*, *&* *par*
„ *conſéquent il eſt toujours d'autant plus*
„ *ignoré qu'il eſt plus parfait*".

Miſéricorde ; s'écria Racine, *laiſſez les aſtres*, *les planetes*, *les mouvemens céleſtes*, *&* *parlez-moi de manière*, *s'il eſt poſſible*, *que-je puiſſe vous comprendre*, *ſans donner la torture à mon eſprit*. *Quoi! pour me dire que la police eſt utile*, *vous faites une diſſertation Aſtronomique*? „ Je „ ſuis fâché, répondis-je, de vous „ avoir déplu; mais j'ai le malheur de „ trop penſer. Mr. *Leibnitz* avoit le „ même défaut, (*a*) *il pénoit même* „ *quelquefois à parler*; *ce qui venoit de* „ *ce qu'il penſoit trop*, *&* *que la doſe* „ *des choſes qu'il avoit dans ſa tête*, *y* „ *étoit beaucoup trop forte par rapport à* „ *la doſe des paroles*". Une doſe de paroles, dit Racine, *grand Dieu! quelles expreſſions! Si les mots avoient de la connoiſſance*, *je crois que* doſe *&* parole ſe-

(*a*) *Eloge de Mr.* Leibnitz.

ſeroient bien étonnés de ſe trouver l'un auprès de l'autre. Je ſuis aſſûré qu'ils ne s'étoient jamais vûs unis, & qu'ils n'auroient jamais cru pouvoir l'être. „ C'eſt-là dis-je, un des plus rares „ talens de nos Ecrivains modernes, „ & pluſieurs ne ſe contentent pas de „ rapprocher les expreſſions qui paroiſ- „ ſent les plus paſſées, mais ils allient „ les idées qui ſemblent les plus éloi- „ gnées. Par exemple, un de nos „ Philoſophes fait mention de la bou- „ teille, de la bourſe & de la tête à „ propos de la queſtion ſur le Vuide. „ *Voions*, dit-il ſpirituellement, (*a*) *s'il* „ *y a du vuide dans la nature, ou s'il* „ *n'en eſt point d'autre que celui, qui,* „ *ſelon le langage du Vulgaire, ſe trou-* „ *ve ſouvent dans la bouteille, dans la* „ *bourſe, ou dans la tête.* Cela n'eſt-il „ pas bien galant? Ho! nos Philoſophes „ aujourd'hui mettent de l'eſprit par- „ tout; ceux-même, qui ſont les ad- „ mirateurs des Anciens, & qui écri- „ vent

(*a*) *Entretiens Phyſiques d'Ariſte & d'Eudoxe*, ou *Phyſique nouvelle en Dialogues, par le Pere* Regnault, *de la Compagnie de Jeſus, Tom. I.* pag. 37.

„ vent comme on écrivoit pendant que
„ vous étiez dans ce Monde, ſe
„ croient obligés de dire quelquefois
„ de jolies choſes dans des Ouvrages
„ ſérieux. Un auteur moderne, qui eſt
„ votre grand admirateur, après a-
„ voir rapporté les principaux Axiô-
„ mes de la Logique, dit enſuite:
„ (*a*) *A tous ces Axiômes j'en ajouterai*
„ *un auſſi évident pour tous ceux qui vous*
„ *connoiſſent.* On ne doit chercher la
„ parfaite beauté que chez Madame
„ D***. *Peut-être quelque bourru de*
„ *Savant, ou quelque Scholaſtique vétil-*
„ *leux me diſputeront-ils l'évidence de*
„ *cette propoſition; mais vos yeux, s'ils*
„ *daignent jamais ſe tourner par hazard*
„ *vers eux, leur en perſuaderont la vé-*
„ *rité.* Voilà de la galanterie, & de
„ la galanterie la plus fine. Ne vous
„ ſemble-t-il pas de voir la Sorbone
„ & l'Univerſité de Salamanque, vain-
„ cues par un regard de Madame
„ D***? car on doit entendre na-
„ turellement, par le *Savant bourru*,
„ le

(*a*) *Philoſophie du Bon Sens*, ou *Réflexions Philoſophiques ſur l'incertitude des connoiſſances humaines*, *Tom. I.* pag. 245.

„ le Docteur François, & par le „ *Scholaſtique vétilleur*, le Théologien „ Eſpagnol". *Voilà qui eſt merveilleux*, dit *Racine*, en riant d'un ris moqueur; *mais que diſent vos Critiques? Approuvent-ils toutes ces belles choſes?*

„ Nos Critiques, répondis-je, „ prennent beaucoup de ſoin à faire „ ſentir toutes les beautés des Ouvrages dont ils parlent. Les ſavans Journaliſtes de Trevoux, qui ſont les „ Ariſtarques de notre ſiécle, non „ ſeulement approuvent les Auteurs „ qui ſe ſervent de la nouvelle Langue; mais ils les encouragent par „ leur exemple à la cultiver. On feroit un *gros in folio* du recueil des „ phraſes & des *expreſſions tranchantes* „ (*a*) de ces Journaliſtes. Par exemple, pour dire que le raiſonnement doit être le fondement d'un bon „ Sermon, ils diſent: les *Syllogiſmes* „ *ſont la charpente d'un bon Sermon* (*b*). „ Au-lieu d'écrire ſimplement, *pour* „ *convaincre le Pere* Cheffmacher *d'être* „ *un*

(*a*) *Diſſertations Littéraires*, pag. 19.
(*b*) *Mémoires de Trevoux*, Juillet 1726.

„ *un fourbe*, *Mr.* de la Chapelle *fait*
„ *un ſyllogiſme auſſi faux que le précé-*
„ *dent*, ils écrivent: (*a*) *Mr.* de la
„ Chapelle *fait un ſyllogiſme de la même*
„ *trempe que le precédent.* Les mêmes
„ Journaliſtes, en parlant de l'oppoſi-
„ tion des ſentimens de ces deux
„ Théologiens, diſent élegamment,
„ *Voilà deux Ecrivains appointés en faits*
„ *contraires* (*b*). On eſt charmé de
„ voir ce mot *appointé*, enlevé à la
„ chicane, être rendu aux Belles-Let-
„ tres par des Journaliſtes éclairés, &
„ zélés pour l'avancement des Lettres
„ & pour tout ce qui peut ſervir à per-
„ fectionner la Langue & l'enrichir
„ de nouveaux termes. Pour dire un
„ *Concile*, on diſoit autrefois ſimple-
„ ment, un *Concile*: aujourd'hui, pour
„ exprimer ce ſeul mot, on ſe ſert
„ de deux autres; les ſages Trévou-
„ ſiens diſent, *une Aſſemblée conciliai-*
„ *re* (*c*). On diſoit, lorſque vous ê-
„ tiez dans ce Monde, la reſſemblan-
„ ce d'un ſyſtême à un autre; aujour-
„ d'hui

(*a*) *Mémoires de Trevoux*, Octobre 1738.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Ibid.* Juillet 1726.

„ d'hui on s'exprime ainſi ; (*a*) la *mê-*
„ *meté de deux ſyſtêmes.* Vos contem-
„ porains euſſent dit ſimplement, *l'a-*
„ *varice d'un Libraire ne lui permet pas*
„ *d'attendre pluſieurs années* ; voici com-
„ ment nos ſavans Journaliſtes rendent
„ cette phraſe, (*b*) *la rapidité d'un*
„ *commerce échauffé n'attend pas les ré-*
„ *volutions des années.* Convenez qu'il
„ faut avoir le génie bien grand & bien
„ ſublime pour exprimer, avec autant
„ de nobleſſe, une choſe auſſi ſimple,
„ & même auſſi commune. Voiez
„ quel aſſemblage de termes nobles,
„ *la rapidité*, les *révolutions des années*,
„ un *commerce échauffé* : ne diroit-on
„ pas que toute la nature eſt peinte
„ par ces expreſſions ? *La rapidité* nous
„ préſente l'idée de ces grands fleuves
„ qui portent leurs eaux à la mer. *Le*
„ *commerce échauffé* nous offre une vi-
„ ve image des troubles & des agita-
„ tions de la vie humaine, & *la révo-*
„ *lution des années* rappelle en nous
„ le ſouvenir de tout ce qui appartient
„ à la plus ſublime Aſtronomie ".

„ Si

(*a*) *Mémoires de Trevoux*, Avril 1728.
(*b*) *Ibid.* Mai 1727.

„ Si nos habiles Journaliſtes donnent de l'élevation aux choſes les plus ſimples, ils ſavent auſſi parler, lorſqu'ils le veulent, des plus élevées, d'une manière très naturelle. Perſonne au reſte ne poſſede, auſſi-bien qu'eux, l'art de la bonne plaiſanterie. On ne dira point de ces illuſtres Savans ce que *Quintilien* a dit de *Démoſthene*, qu'*il avoit aimé la raillerie, mais qu'il n'avoit pû atteindre à la bonne.* On ne peut badiner plus délicatement que le font nos Journaliſtes. Par exemple, en parlant des Minimes, voici comment ils trouvent le moïen de loüer ces Religieux. (*a*) *C'eſt*, diſent-ils, *une loüange pour cet Ordre de s'éloigner de plus en plus de ſon nom par la célebrité & l'étendue que lui acquiert le double mérite de la doctrine & de l'édification.* Hé bien? peut-on faire une alluſion plus fine & plus galante au mot Latin *Minimus*, qui veut dire *très petit*?"

Il eſt vrai, dit *Racine*, en hauſſant les

(*a*) *Mémoires de Trevoux*, Juin 1726

les épaules, *que cela eſt merveilleux; mais je crois cependant que les Théologiens ſeront moins curieux de ces choſes charmantes & ingénieuſes, & qu'ils écriront encore comme ont écrit les* Boſſuets, *les* Paſchals, *les* Arnauds. „ Les gens, „ dont vous parlez, répondis-je, „ étoient des génies ſecs qui n'a- „ voient rien d'agréable dans leur ſty- „ le; nos Théologiens s'expriment bien „ différemment aujourd'hui. Veulent- „ ils parler de la fin du Paganiſme & „ des erreurs des Païens, (*a*) *ils mar- „ quent les différentes erreurs qui s'é- „ toient élevées, & le tems de leur chû- „ te aux pieds de la foi.* Comment „ trouvez-vous cette *chûte aux pieds de „ la foi*? Voilà ce qui s'appelle écri- „ re. Le même Auteur, parlant de „ St. Paul, fait le portrait de cet A- „ pôtre en deux mots. (*b*) *C'étoit un „ génie conſéquent & lumineux.* Mais rien „ n'eſt plus ſublime que ce que dit un „ Théologien, en parlant de l'eſprit; „ voici ce paſſage: (*c*) L'eſprit *ne „ compte pas ſa naiſſance ſuivant la ſup- „ putation naturelle, il ne croit naître, & „ il*

(*a*) *Religion prouvée par les faits*, pag. 149.
(*b*) *Ibid.* (*c*) *Ibid.*

„ *il ne naît en effet que dans les lieux*
„ *où il s'étend & où il s'éclaire.* Rien
„ ne peut, à mon avis, être é-
„ galé à ce morceau divin, que
„ celui-ci du même Théologien: *le*
„ *ton hardi de la confiance prosterne les*
„ *ames foibles.* Il faut convenir que
„ l'Auteur, dont je vous parle, (*a*)
„ *avoit des idées teintes de la sagesse hu-*
„ *maine*". *Grand Dieu!* s'écria *Racine*, des idées teintes! *Ha! Molière*, *tes* Précieuses Ridicules *étoient sensées & naturelles, eu égard aux Théologiens.* Le cri que fit *Racine*, m'éveilla. J'écrivis mon songe, & mes Lecteurs en jugeront.

(*a*) *Religion prouvée par les faits.*

SEIZIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE voiois plusieurs personnes, assises autour d'une grande table; il y en eut une qui posa le portrait d'un homme au milieu de la table. Tous ceux, qui se trouvoient dans cette assemblée, tirerent de leur poche, dès qu'ils virent ce portrait, des cannes à vent, & com-

commencerent à tirer au visage du même portrait de petites balotes, composées d'une pommade qui donnoit un lustre au tableau, & produisoit le même effet qu'auroit fait un beau vernis. J'admirois l'adresse des soufleurs à vent, lorsqu'un d'eux mit dans sa canne une petite balote qu'il appelloit *l'onguent de mais*. Il tira sur le portrait & gâta, par la tâche qu'il fit, tout ce que les autres avoient fait. On ôta alors le portrait & l'on en remit un autre. On fit ensuite la même cérémonie, on le colora, on lui donna un nouveau lustre; après quoi, on tira sur lui une balote de *mais*, & le second portrait fut encore plus sali que n'avoit été le premier. Je remarquai que les femmes tiroient fort adroitement les balotes de *mais*, & beaucoup plus souvent que ne faisoient les hommes : de dix portraits qui furent gâtés, il y en eut neuf qui le furent par les femmes. Cependant ennuié de l'uniformité de mon songe & de ne voir que la même chose, je m'éveillai, & je compris aisément que nous voions tous les jours dans les compagnies ce que je

venois de rêver. On y loüe plusieurs personnes, & l'on détruit, par un seul *mais*, tout le bien qu'on avoit dit d'elles. Un *mais* est quelquefois si mauvais, qu'il eût été très heureux pour celui, sur lequel il est appliqué, de n'avoir point été loüé.

DIX-SEPTIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

IL me sembloit que j'étois sur le Parnasse. Je parcourois ce fameux mont pour trouver les Muses, je cherchois avec empressement ces savantes filles de Jupiter & de la Mémoire. Après avoir marché pendant très long-tems, sans rencontrer personne, je trouvai enfin trois vieilles femmes, qui me parurent hideuses. „ Approchez, „ me dit l'une d'elles, que nous vous „ donnions la recompense que vous „ méritez pour avoir pris la peine de „ faire un aussi long chemin ". Surpris d'une pareille rencontre, je fus si étonné, que je ne répondis rien à la fem-

femme qui m'avoit adreſſé la parole. „ D'où peut naître votre étonnement, „ me dit-elle, & que cherchez-vous „ ici ? " Aiant eu le tems de revenir de mon étonnement, *Je cherche*, répondis-je, *les Muſes, & je vous ſerois obligé ſi vous vouliez m'apprendre où je pourrai les rencontrer.* „ Elles „ n'habitent plus cette contrée, ré- „ pondit la vieille, nous les en avons „ chaſſées. Elles ont été obligées de „ ſe réfugier chez quelques-uns de „ leurs partiſans qui les ont reçues ; elles „ les y vivent dans la retraite, loin „ du tumulte & du bruit, tandis que „ nous regnons ici en Souveraines, & „ que nous étendons notre empire „ juſqu'aux climats où la nature ſemble expirer. C'eſt nous qui diſpoſons aujourd'hui, non ſeulement de „ la réputation & du mérite des gens „ de Lettres, mais encore des recompenſes qui leur ſont données : nous „ les élevons, & nous les abaiſſons „ comme il nous plait ".

Ce que me diſoit cette femme, aiant excité ma curioſité, je la priai de me dire qui elle étoit. „ Je ſuis la Déeſſe

„ de l'*Envie*, reprit-elle, & mes deux „ sœurs, que nous voiez auprès de „ moi, ſont la Déeſſe de l'*Avarice* & „ la Deeſſe de la *Folie*. Nous faiſons „ rendre nos oracles par un monſtre „ qui inſpire ceux qui nous invoquent. „ Suivez-moi, & vous verrez com- „ bien eſt grand le nombre de nos „ ſujets ". Je ſuivis la Deeſſe, & étant arrivé auprès d'un antre, je vis dedans un monſtre à trois têtes ; il avoit une figure ſemblable à celle que les Poëtes ont donnée à Cerbere. Sur chaque tête du monſtre étoit écrit le nom d'une des trois Déeſſes. Celle, ſur laquelle on liſoit l'*Envie*, dictoit ſes oracles aux Poëtes; celle, où étoit écrit le nom de l'*Avarice*, inſpiroit les Hiſtoriens; & la troiſième, ſur laquelle on voioit écrit en gros caractères la *Folie*, étoit l'organe qui faiſoit parler les Nouvelliſtes. J'apperçus auprès de chaque tête pluſieurs perſonnes écrivant avec beaucoup d'attention. Je vis certaines gens qui portoient dans leurs mains des balles, & qui s'approchoient du monſtre. Ils lui préſentoient une de leurs balles, & la tête, qui l'avoit avalée, ſembloit s'endor-

dormir. Ces balotes faiſoient ſur les têtes du monſtre le même effet que produiſit ſur Cerbere le gâteau de miel qui lui fut donné par Enée. Lorſque les têtes du monſtre étoient en repos & n'aboioient point, les Ecrivains reſtoient dans l'inaction & n'écrivoient plus. Je fus curieux de voir ce qui étoit écrit ſur les différentes balotes, que ceux qui vouloient appaiſer le monſtre, lui faiſoient avaler. Je lûs ſur celles qu'on donnoit à la tête, ſur laquelle étoit écrit le nom de l'*Envie*, *Balotes de loüange & d'adulation* : cette tête inſpiroit les Poëtes. Sur celles qui étoient préſentées à la tête qui portoit le nom d'*Avarice*, je lûs *Balotes d'or* : cette tête étoit celle qui préſidoit aux Ecrits des Hiſtoriens. Je vis enfin cette inſcription ſur les balotes qu'on donnoit à la tête ſur laquelle on liſoit la *Folie*, *Balotes compoſées d'une mixtion de poudre d'or & de coups de bâton:* cette tête étoit celle qui dictoit les Ecrits des Gazetiers.

J'admirois la grande quantité de monde qui cherchoit à aſſoupir le monſtre : je m'éveillai, & mon ſonge me

me fit penſer à ce nombre conſidérable de gens de Lettres, qui, deshonorant les Sciences, font de leurs talens un commerce infâme, loüent plus ou moins, ſelon qu'ils ſont plus ou moins loüés, & ſemblables à ces bandits Napolitains qui aſſaſſinent pour de l'argent, illuſtrent, ou deshonorent dans leurs Ecrits pour une ſomme modique.

DIX-HUITIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE me trouvrai dans un grand chemin qui aboutiſſoit à un ſuperbe Temple, ſur la porte duquel je lûs, *Temple de la Gloire.* Une foule de monde y alloit; je vis des gens de tous les états, des Guerriers, des Magiſtrats, des Auteurs, des Peintres, des Théologiens, des Femmes de condition, des Bourgeoiſes, des Religieuſes, des Filles de l'Opera, des Courtiſans & des Fiacres. Lorſque ces gens arrivoient à une barrière qui étoit placée à une cer-

certaine distance du Temple, on leur demandoit en vertu de quoi ils prétendoient y aller, & quelles étoient les qualités qui les en rendoient dignes. Je ne doutai pas que ces gens-là n'eussent tous approchant les mêmes raisons, & je pensai que ces raisons rouloient sur des motifs qui se rapportoient également à la vertu. Je fus très étonné lorsque j'entendis la réponse qu'ils firent à ceux qui les questionnerent.

Pourquoi, dit un des Gardes de la barrière à un homme d'épée, *prétendez vous aller au Temple?* „ Parce que, ré-
„ pondit-il, j'ai eu dix démêlés, dont
„ je me suis très bien tiré. Je n'ai
„ jamais souffert la plus legère offen-
„ se. De dix duels, où je me suis
„ trouvé & dans lesquels j'ai eu l'a-
„ vantage de tuer six fois mes adver-
„ saires, sept de ces duels étoient u-
„ niquement causés par des disputes
„ qui dans le fond n'étoient que des
„ bagatelles, qui n'attaquoient point
„ mon honneur ; mais j'aime la gloi-
„ re, elle m'a toujours poussé à faire
„ mon devoir, & je n'ai jamais cher-
„ ché qu'elle dans toutes mes actions ".
Je ne doutai pas qu'on ne traitât ce bre-

bretailleur de fou, & qu'on ne lui fermât la barrière ; je fus fort étonné lorſqu'on la lui ouvrit. Il continua enſuite ſon chemin, & entra dans le Temple.

Je vis alors un Magiſtrat, qui dit, *Je vais au Temple, & l'on ne ſauroit m'en refuſer l'entrée ; car il n'eſt aucun Juge qui faſſe ſon métier avec plus de nobleſſe que moi. Bien loin d'être attentif à ſuivre les affaires qui pouvoient me rapporter beaucoup, ainſi que font tant de Conſeillers, à qui leur charge vaut dix fois ce que me vaut la mienne, à peine vais-je au Palais trois fois l'année. Je paſſe ma vie avec des gens aimables, je vis dans le beau monde, je fuis la cohue du Barreau & l'ennui des procès, j'aime la gloire, & je la cherche avec empreſſement. Tout ce qui ne me releve point au-deſſus de mon état, me paroît mépriſable; ainſi l'on ne peut me refuſer l'entrée du Temple.* Le Magiſtrat me parut encore plus inſenſé que l'homme d'épée, car il joignoit l'impertinence & la fatuité à la folie; cependant la barrière lui fut ouverte, & il entra dans le Temple.

Un Auteur ſuccéda au Juge. „ Qu'on „ m'ou-

„ m'ouvre, dit-il, avec un air de „ fierté ; c'eſt pour moi principale- „ ment qu'eſt fait ce Temple". *Cela peut être*, lui répondirent les Gardes ; *mais apprenez-nous cependant quelles ſont les raiſons qui vous donnent le droit d'y entrer.* „ C'eſt, reprit l'Auteur, le „ violent amour que j'ai toujours eu „ pour la gloire. Cet amour m'a fait „ écrire des Satyres, des Epigram- „ mes, des Critiques ſanglantes. J'au- „ rois pû m'occuper à d'autres Ou- „ vrages ; mais ma paſſion pour la „ gloire auroit été moins ſatisfaite. „ J'avois deux avantages en écri- „ vant des Satyres : le premier, c'eſt „ que j'étois ſûr de la réuſſite de mon „ Ouvrage, puiſqu'elle étoit fondée „ en partie ſur la malignité du cœur „ humain ; le ſecond, c'eſt que j'a- „ baiſſois le mérite de ceux que je re- „ gardois comme des rivaux dange- „ reux. Je contentois ainſi double- „ ment mon amour pour la gloire ". Je ne doutai pas que les Gardes ne donnaſſent une vingtaine de coups de leur hallebarde ſur les épaules à cet Auteur, & qu'ils ne le païaſſent ainſi de ſon amour prétendu pour la gloi-

re,

re, qui le rendoit dans la société semblable à un chien enragé; mais je fus bien trompé, car la barrière lui fut ouverte. Il continua son chemin, & marchant fiérement, il entra dans le Temple.

Après l'Auteur, vint un Peintre. *Voiez*, dit-il aux Gardes, *ce que m'a fait faire l'amour de la gloire.* Alors il montra un petit tableau, dans lequel il y avoit quelques figures toutes nues, peintes dans les attitudes les plus impudiques. *J'ôse me flatter*, ajouta-t-il, *que personne n'a pû atteindre au point où je suis parvenu. L'amour de la gloire m'a fait sacrifier vingt ans de peine & de travail. J'aurois pû peindre des tableaux plus modestes, mais ils m'auroient acquis moins de réputation.* Ho! pour celui-là, dis-je en moi-même, je suis bien persuadé qu'il ne passera pas plus avant; car il seroit contre toutes les règles du bon sens de croire qu'on pût parvenir à la gloire par des infamies. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis qu'on lui ouvrit la barrière, & qu'il alla porter son tableau dans le Temple!

Un

Un Théologien vint après le Peintre. „ Hé quoi! dit-il, vous ne connoiſſez point mon nom ? Ce nom „ ſuffit pour que vous m'ouvriez la „ barrière, ſans que je ſois obligé de „ parler ". *Nous ne doutons pas*, répondit un des Gardes, *que vous ne portiez un nom très digne de vous donner l'entrée du Temple ; mais nous vous avoüons que nous l'ignorons.* „ Cela montre, „ dit le Théologien d'un air mépriſant, votre ignorance craſſe. Hé „ bien! apprenez que je m'appelle le „ Docteur *Maſſuacotorius* ; mes Ouvrages de controverſe feront l'admiration de tous les ſiécles futurs. Je „ me ſuis ſur-tout appliqué à prouver „ que rien n'eſt ſi condamnable que la „ tolérance, & j'ai démontré que tout „ Prince, véritablement Chrétien, doit „ exterminer les héretiques, & emploier contre eux la rigueur des Loix „ les plus ſévères, & *que le ſyſtême de* „ *la tolérance eſt un ſyſtême impie* (*a*). „ J'ai

(*a*) Ce ſont-là les expreſſions dont ſe ſervent les *Journaliſtes de Trevoux* dans leurs Mémoires pour le Mois d'Octobre 1738. dans l'examen d'un Livre écrit par le célèbre *Armand*

„ J'ai, à l'exemple des illuſtres Jour-
„ naliſtes de Trevoux, publié haute-
„ ment que j'étois non ſeulement in-
„ tolérant, mais que *je me faiſois une*
„ *gloire de l'être* ". Ce Théologien, dis-je, n'eſt point un homme avide de gloire; mais un tygre altéré de ſang & de

de la Chapelle. Il eſt étonnant qu'on empêche tous les jours en France d'imprimer des Livres dans leſquels il y aura peut-être quelques mots qui auront déplu à un Examinateur, & qui dans le fond ſeront non ſeulement ſans conſéquence, mais même très innocens, tandis qu'on permet de ſoutenir publiquement un Dogme, capable de nuire infiniment à l'Etat. Nous venons d'éprouver actuellement la haine que l'intolérance a fait naître en Angleterre contre le Catholiciſme. Prenons-nous les nations étrangères pour des nations compoſées, ou d'inſenſés, ou d'imbécilles? Nous leur diſons dans des occaſions eſſentielles qu'elles n'ont rien à craindre de l'intolérance du Catholiciſme, & nous ſouffrons que des Corps Religieux, qu'on ſait avoir une grande influence ſur les affaires de la Religion, impriment & ſoutiennent, au milieu du Roïaume, que *le ſyſtême de la tolérance eſt impie.* Que dit à cela un Anglois? Le voici; Je conviens que le jeune Prétendant eſt un Prince rempli de valeur & d'un grand mérite. Il m'aſſûre qu'il ſera tolerant; mais il peut devenir dévot, ſon génie peut s'affoiblir par l'âge, & ſon Confeſſeur lui dira que la tolérance eſt une impiété.

de carnage. Les maximes cruelles de ce Théologien, ſi elles étoient ſuivies, plongeroient l'Europe dans des flots de ſang. Le Catholique détruiroit le Proteſtant par principe de Religion, & le Proteſtant chercheroit à anéantir le Catholiciſme par repréſailles & par crainte; car quelle ſûreté peut-il jamais eſperer avec des gens qui diſent qu'il eſt impie de le tolérer, & qu'il faut abſolument le détruire? Dans le tems que je faiſois ces réflexions, on ouvrit la barrière au Théologien. Il entra dans le Temple, & il y trouva beaucoup d'hommes auſſi fous qu'il étoit méchant, qui ſe laiſſerent ſéduire par ſes ſophiſmes & par ſon enthouſiaſme, & qui le regarderent comme un défenſeur zélé de la vérité.

Une Femme de condition ſuccéda au Théologien. *Hola hé, hola!* dit-elle, *qu'on ouvre à une femme de ma naiſſance, & qui ſait ſi bien en ſoutenir la gloire.* „ Oſerions-nous, Madame, dit un „ Garde, vous demander comment „ vous vous conduiſez pour donner un „ nouvel éclat à celui de votre naiſ„ ſance?". *Je vis*, répondit-elle, *com-*

me il convient que je vive. Je paſſe une partie de la journée à ma toilette, le reſte eſt emploié aux ſpectacles, à la table, au jeu. Ma maiſon eſt la meilleure de Paris, c'eſt le rendez-vous de tous les gens aimables. Je ne trouve pas que mon mari ſoit digne d'être mis parmi eux; auſſi le vois-je à peine une fois dans le mois. J'ai deux filles qui ſont au Couvent, & que j'eſpere de ne voir que le jour qu'elles ſe feront Religieuſes, ou que leur pere les fera ſortir du Couvent pour les marier. Je joins à une conduite auſſi noble le talent de chanter avec beaucoup de grace une chanſon à table, & j'ai même la gloire de paſſer dans toute la ville pour la femme qui fait le mieux des Vaudevilles. „ Entrez, Madame, entrez, di-
„ rent les Gardes. Si l'on vous refu-
„ ſoit l'entrée du Temple, il faudroit
„ l'interdire aux femmes les plus aima-
„ bles de la Cour, & qui font le plus
„ de bruit ".

Après la Femme de condition, vint une Bourgeoiſe, qui crioit de toute ſa force, „ Allons donc, Meſſieurs, ou-
„ vrez donc. Pour qui prenez-vous
„ une femme de ma ſorte ? Autant
„ vau-

„ vaudroit-il que mon beau-frere ne „ fût point Elu, mon couſin Baillif, „ mon pere Païeur des rentes, & mon „ mari premier Commis de la Doüa- „ ne". *Toutes ces alliances, Madame,* dit un Garde, *ne vous donnent aucun droit pour entrer dans le Temple.* „ Com- „ ment, dit-elle avec emportement, „ ne me donnent aucun droit pour en- „ trer dans le Temple? Et la dépen- „ ſe que je fais, qui ruine mon mari & „ mes enfans, ne m'a-t-elle pas acquis „ la gloire d'être la femme la plus gé- „ néreuſe de mon quartier? N'eſt-ce „ pas l'amour que j'ai pour la gloire, „ qui m'a fait vendre une maiſon de „ campagne pour avoir toujours des „ habits magnifiques? Toutes les per- „ ſonnes qui me connoiſſent, ne con- „ viennent-elles pas que je ſais me „ mettre du meilleur goût du monde? „ Les femmes, qui logent dans le „ Fauxbourg St. Martin, & qui veu- „ lent être habillées comme les Dames „ de la Cour, ne viennent-elles pas me „ conſulter? N'ai-je pas enfin la gloi- „ re d'être l'oracle de la rue Quinquen- „ pois pour tout ce qui regarde la pa- „ rure? Sont-ce-là des titres pour en-

„ trer dans le Temple"? *Sans doute, Madame*, répondirent les Gardes; *la barrière vous eſt ouverte. Continuez de joüir paiſiblement de la gloire de ruiner vos amies par votre exemple, & de les rendre de mauvaiſes copies des femmes de la Cour.*

Une Religieuſe ſe préſenta à la barrière. *Ave Maria*, dit-elle d'un ton modeſte. *Meſſieurs, ouvrez-moi, je ſuis la Supérieure du Couvent des Dominicaines.* „ Ma chere Sœur, dit le Garde, il y „ a beaucoup de Supérieures de Cou- „ vent dans le Monde, & ſi elles a- „ voient toutes le droit d'entrer dans „ le Temple, il ſeroit rempli par des „ Supérieures". *Auſſi, Monſieur*, répondit la Religieuſe, *ce n'eſt point en qualité de Supérieure que je vais au Temple; mais ce qui me donne le droit d'y entrer, c'eſt la conduite que j'ai tenue pour devenir Supérieure, & celle que j'obſerve depuis que je la ſuis. J'ai ſoutenu avec une conſtance infinie les traverſes que j'ai eu à eſſuier de mes ennemies & de mes rivales. J'ai emploié toute la penſion que me faiſoient mes parens, à faire des préſens au Provincial des Dominicains & au Pere Directeur du Couvent.*

J'ai

J'ai eu la conſtance de me paſſer de tout ce qui pouvoit me faire plaiſir, & l'amour que j'avois pour la gloire, étoit ſi fort, que ne croiant pas les préſens un moïen aſſez certain pour m'aſſûrer du ſuffrage du Provincial, quoiqu'il fût déjà âgé & qu'il eût une figure deſagréable, je cherchai à lui donner de l'amour. Je fus aſſez heureuſe pour en venir à bout; j'eus la gloire d'échauffer un cœur, déjà glacé par le froid des années. Je devins enfin Supérieure par le crédit de mon nouvel adorateur. Depuis que je la ſuis, j'ai cru que je devois toujours tenir la même conduite, parce que mon union avec lui augmente mon crédit ſur la Communauté. Je cache aiſément une intrigue, que je couvre du voile de la Religion, & qui a pour prétexte les biens temporels & ſpirituels de la Communauté; ainſi j'ai ſi bien arrangé mes affaires, qu'il n'eſt aucune Supérieure en France dont la gloire égale la mienne. „ Entrez, entrez, dit „ le Garde, voilà la barrière ouverte, „ ma très Réverende Mere. C'eſt „ à peu près par les mêmes principes „ que les vôtres, que la Sœur *Cadie-* „ *re* s'eſt acquiſe une gloire immor- „ telle, & je ne doute pas que votre

„ exemple ne ſoit ſuivi par bien des „ Religieuſes & des dévotes qui aiment la gloire".

Une Fille de l'Opera vint à la barrière. Elle étoit aſſez jolie, il y avoit dans ſon maintien quelque choſe de gêné & de compoſé. Elle vouloit affecter les airs d'une femme de condition, & les manières d'une fille ſans éducation prenoient, malgré elle, le deſſus. A chaque inſtant elle s'écoutoit en parlant : on auroit cru qu'elle avoit de l'eſprit, ſi elle n'eût parlé qu'un ou deux momens; mais à trois ou quatre choſes ſpirituelles qu'elle avoit appriſes par cœur & qu'elle avoit l'art de placer, ſuccédoient des diſcours peu ſéans, & qui ſe reſſentoient de la licence de ſes mœurs. „ Ouvrez-moi, je vous prie, Meſſieurs, „ dit-elle. Je ſuis une Fille de l'Opera, qui aime la gloire à la fureur; c'eſt elle qui régle toutes mes „ actions". *Une fille de l'Opera qui aime la gloire & qui la prend pour règle de ſes actions*, dirent les Gardes *! Nous en connoiſſons bien peu à qui cela puiſſe convenir ; paſſe encore ſi vous parliez des*

Co-

Comédiennes. Pluſieurs donnent du luſtre à l'art des Sophocles, *non ſeulement par leurs talens; mais encore par leurs ſentimens & par leur conduite. Si vous aimez la gloire, vous êtes dans les Opera des païs étrangers, ou vous êtes ſans doute cette auſtère* Salé, *dont* Voltaire *a célebré la vertu & les graces, ou cette ſage* Barbarini, *dont le ſpirituel* Moncrif *a fait l'éloge, ou l'aimable & ſpirituelle ſœur de cette* Cochois, *née pour illuſtrer les talens du théatre, & pour montrer que les qualités d'un Acteur reçoivent un nouvel éclat par des connoiſſances qui ſemblent quelquefois y avoir peu de rapport.* „ Je „ ne ſuis, répondit la Fille de l'Opera „ d'un air piqué, aucune de ces trois „ perſonnes. Je les conſidére même „ très peu, & les regarde comme „ des ſottes qui ſont les dupes d'un „ préjugé ridicule. La ſageſſe n'eſt „ point faite pour les filles de l'O- „ pera, elle leur eſt auſſi préjudicia- „ ble que ce que l'on appelle *belle paſ- „ ſion, ſentimens.* Pour moi, je me „ ſuis bien gardée de ſuivre jamais le „ goût que j'ai pû ſentir pour un a- „ mant, plûtôt que pour un autre. „ L'or m'a toujours déterminée, &

„ celui, qui m'en donnoit le plus, é-
„ toit celui qui avoit le plus de droit
„ ſur mon cœur. Je contentois ainſi
„ mon amour pour la gloire. J'avois
„ des habits, des diamans; j'arrivois
„ au Palais Royal dans un caroſſe do-
„ ré, & j'y voiois venir à pied cette
„ *Salé* dont vous me vantez la ſtérile
„ ſageſſe. C'eſt par une conduite, auſſi
„ ſenſée que la mienne, que j'ai trou-
„ vé le ſecret de joüir de la gloire
„ d'être mieux nipée que toutes mes
„ autres camarades. Il y a peu de
„ Femmes de condition à Paris qui
„ ſoient logées auſſi magnifiquement
„ que je la ſuis. J'ai réparé par mon
„ adreſſe les malheurs de ma naiſſan-
„ ce & de ma jeuneſſe. Je nâquis
„ la fille d'une pauvre femme qui
„ demandoit l'aumône. Lorſque j'eus
„ atteint un certain âge, la miſère
„ me força d'entrer dans une maiſon,
„ dans laquelle j'étois forcée de prodi-
„ guer mes charmes au premier-venu.
„ Ce métier me laſſa bientôt, il bleſ-
„ ſoit ma vanité. Enfin je trouvai le
„ moïen de ſortir de ce lieu, & j'eus
„ la gloire, malgré l'injuſtice que m'a-
„ voit faite le deſtin, de parvenir au

„ rang

„ rang de fille entretenue. Mon am-
„ bition n'étoit point encore ſatisfai-
„ te, je voulus être connue du Pu-
„ blic; j'eus la gloire d'être reçue à
„ l'Opera, & je fus préferée à toutes
„ les autres filles du Magazin. Depuis
„ que je ſuis au théatre, j'ai quitté
„ mes anciens amans; ils n'étoient plus
„ dignes de moi. J'ai pris pluſieurs
„ Seigneurs ſucceſſivement: quelque-
„ fois j'en ai eu deux ou trois à la
„ fois, & pluſieurs ont été ſi épris de
„ mes charmes, que j'ai eu la gloire
„ de les ruiner". *Ha! Mademoiſelle*, dirent les Gardes, *on ne peut être plus digne que vous d'entrer dans le Temple. Allez-y montrer vos charmes & exercer leur pouvoir, joüiſſez-y de la gloire de déranger les affaires des fils de famille qui y ſont, juſques à ce que le Magiſtrat, ont une Lettre-de-Chachet vous en faſſent ſortir pour aller à la Salpétrière.*

Un Courtiſan vint enſuite. Malgré ſa politeſſe, la diſſimulation & l'envie paroiſſoient peintes ſur ſon viſage. „ Meſſieurs, dit-il aux Gar-
„ des, le métier que je fais, annonce
„ aſſez que l'entrée du Temple doit
„ m'ê-

„ m'être accordée. Tous les momens
„ de ma vie ſont emploiés à l'avance-
„ ment de ma gloire; c'eſt à l'amour
„ que j'ai pour elle, c'eſt à cette no-
„ ble paſſion que j'ai ſacrifié, depuis
„ mon enfance, tout mon repos. J'é-
„ tois né riche, je ſortois d'une Mai-
„ ſon connue par les ſervices qu'elle
„ a rendus à l'Etat; j'aurois pû vivre
„ tranquillement & dans l'abondance,
„ les Hyvers à Paris, les Etés dans mes
„ terres, ou m'avancer dans le Servi-
„ ce, & occuper un jour un des pre-
„ miers emplois de l'armée: mais j'ai
„ préferé d'acheter une charge à la
„ Cour, parce que j'ai cru ce chemin
„ plus propre qu'aucun autre à me
„ conduire à la gloire. Auſſi je puis
„ me flatter d'avoir réuſſi dans mes
„ projets. J'ai eu aſſez d'habileté pour
„ faire tomber mes rivaux dans tous
„ les paneaux que je leur ai tendus,
„ j'ai gagné la confiance des uns par
„ de fauſſes confidences, j'ai brouillé
„ les autres avec ceux qui pouvoient
„ leur procurer quelques avantages
„ ſur moi, j'ai donné finement un ri-
„ dicule à pluſieurs: & tandis que je
„ loüois en eux des vertus qui ne

„ pou-

„ pouvoient les rendre eſtimables
„ qu'auprès de quelques Philoſophes
„ Miſantropes, je relevois tous les ri-
„ dicules qu'ils avoient. Je leur en
„ prêtois même qu'ils n'avoient point,
„ & je les expoſois ainſi à la riſée d'un
„ nombre infini de génies ſuperficiels,
„ qui ſont plus affectés par le ridicu-
„ le que par le vice, parce que chez
„ eux ce qui s'appelle bienſéance, eſt
„ d'un prix infiniment plus grand que
„ ce qui eſt vertu véritable. Enfin je
„ puis me flatter que parmi les plus
„ habiles Courtiſans aucun n'a ſû
„ mieux profiter des intrigues de Cour.
„ J'ai toujours eu à ma diſpoſition les
„ femmes qui avoient du crédit, j'ai
„ gagné les unes par des préſens, les
„ autres par des aſſiduités & par des
„ attentions. Je n'ai point dédaigné
„ de faire agir auprès d'elles leurs
„ femmes-de-chambre que j'avois eu
„ la prudence d'engager par des re-
„ compenſes conſidérables à me ſer-
„ vir auprès de leurs maitreſſes. Tant
„ de peines & de ſoins m'ont acquis
„ cette gloire à laquelle j'aſpirois de-
„ puis ſi long-tems, & parmi les Cour-
„ tiſans il n'en eſt aucun qui ſoit plus

„ con-

„ conſidéré que moi. Je joüis du pré-
„ cieux avantage d'être inutilement
„ envié à la Cour, & d'être conſidé-
„ ré à la ville comme un homme qui
„ a un grand crédit ". Pendant que ce Courtiſan parloit, je diſois en moi-même, Les Gardes vont ſans doute répondre à ce méchant homme: Ce que vous appellez gloire, n'eſt qu'un faux honneur acquis par une baſſeſſe infâme. Oſez-vous avoüer que votre vie n'a été emploiée qu'à nuire à tous ceux qui ont eu le malheur de ſe trouver en quelque concurrence avec vous? Vous-êtes dans une grande erreur de vous croire fort conſidérable, parce que pluſieurs perſonnes vous rendent des ſoins & des reſpects: ils vous honorent par la même raiſon que certains peuples adorent & prient le Diable; votre gloire eſt celle d'une Intelligence Infernale.

Tandis que je faiſois ces réflexions, la barrière fut ouverte au Courtiſan. La ſurpriſe où j'étois, de voir le Courtiſan entrer dans le Temple, fut augmentée par les diſcours d'un Fiacre, qui ſe préſenta à la barrière. *Que voulez-*

lez-vous, *mon ami*, lui dirent les Gardes? *éloignez-vous d'ici.* „ Hé! pour-
„ quoi voulez-vous que je m'éloigne,
„ répondit le Cocher? Je prétends al-
„ ler au Temple. Comment Diable!
„ J'aurois donc volé mon maître inu-
„ tilement, & risqué d'être pendu
„ pour acquérir de la gloire, & je
„ n'entrerai point dans le Temple?
„ Allons, Messieurs, ouvrez-moi, ou
„ par la Gerni nous allons voir beau
„ jeu ". *Doucement*, *doucement*, répondit un Garde, *il ne s'agit point ici de voïe de fait*; *dites-nous*, *sans vous emporter*, *quelle est la gloire que vous avez acquise.*
„ Comment quelle gloire j'ai acquise,
„ reprit le Fiacre? Je suis de tous
„ mes camarades celui qui est toujours
„ le mieux vêtu. J'ai pour maitresses
„ les plus jolies servantes de Paris; ap-
„ pellez-vous cela des prunes? J'ai
„ toujours eu l'ambition de me distin-
„ guer, & mon pere & ma mere
„ me disoient, lorsque j'étois jeune,
„ que l'amour que j'avois pour la gloi-
„ re, me feroit devenir voleur. Ils
„ me prédirent la vérité, car peu de
„ tems après, je volai un maître que
„ je servois en qualité de laquais. Je

„ vins

„ vins à Paris, & je me fis faire
„ deux habits. Il m'arriva enſuite un
„ aſſez grand malheur. Un de mes
„ camarades, qui aimoit autant la
„ gloire que moi, me vola une par-
„ tie de l'argent que j'avois pris à
„ mon maître. Depuis j'ai juré de
„ n'avoir plus d'ami qui ait de l'ambi-
„ tion; car il me reſte encore aſſez de
„ ce qui j'ai enlevé, pour me donner
„ des airs, & je ne veux pas avoir
„ riſqué d'être pendu, pour ſatisfai-
„ re la gloire d'un autre fripon ".

Les diſcours de ce Fiacre m'éveil-lerent, & je fus perſuadé que les dif-férentes idées, que les hommes atta-chent à ce qu'ils appellent *gloire*, eſt la cauſe principale de toutes les mau-vaiſe actions qu'ils commettent. Ce-pendant les autres hommes, qui ont les mêmes idées qu'eux, leur accor-dens, à cauſe de cette prétendue gloi-re, des honneurs & des diſtinctions. Le Fiacre, ainſi que le Courtiſan, a ſes admirateurs.

DIX-

DIX-NEUVIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

J'Etois au pied d'une haute montagne, ſur laquelle pluſieurs perſonnes montoient: je fus curieux de voir ce qu'elles y alloient faire, & je les ſuivis. Lorſque je fus arrivé au milieu de la montagne, je vis que celles qui y étoient, bûvoient avec avidité de l'eau d'une fontaine, auprès de laquelle il y avoit des gens de toutes les conditions. Lorſque ces perſonnes avoient avalé une certaine quantité d'eau, on auroit cru qu'elles étoient yvres. Elles parloient très ſouvent, ſans ſavoir ce qu'elles diſoient; elles décidoient avec un air d'autorité ſur des matières dont elles n'avoient aucune connoiſſance; elles jugeoient des Ouvrages qu'elles n'avoient jamais lûs; elles parloient de vers, ſans ſavoir les règles de la verſification; elles prononçoient des déciſions, qu'elles croioient infaillibles, ſur le mérite des Peintres, des Sculpteurs, des

Graveurs, ſans avoir la moindre idée du deſſin; elles jugeoient de la Muſique, & n'avoient point d'oreille. Enfin rien ne parut plus ridicule que les diſcours de tous ces gens; cependant ils donnoient le titre de *choſes ſpirituelles* aux ſottiſes & aux impertinences qu'ils débitoient, les uns avec emphaſe & fort gravement, les autres avec beaucoup de pétulance.

J'oüis une femme qui diſoit à un Evêque, „ Monſeigneur, je ne ſaurois ſouffrir ces niaiſeries dont les „ Auteurs de notre tems inondent „ l'Europe. Il faut avoir perdu entiérement le goût pour lire *Acajou*, „ ſans bailler, *Grigry*, ſans dormir „ dès la quatrième page, & *Adélaïde* „ (*a*), ſans être ennuié à la mort. „ Je m'occupe à une lecture également utile & inſtructive, je lis „ *l'Hiſtoire Romaine* de *Catrou*. La „ préciſion qui regne dans ce Livre, „ me charme; le ſtyle en eſt d'une no-

„ ble

(*a*) *Roman de Mademoiſelle* Cochois, *dans les Mémoires de l'Eſprit & du Cœur, très bien écrit.*

„ ble ſimplicité, & tel qu'il convient
„ à l'Hiſtoire. Connoiſſez-vous l'*Hiſ-*
„ *toire de Charles XII.* Roi de Suéde,
„ écrite par Mr. *Norberg*, Chapelain
„ du Roi? C'eſt-là ce qu'on doit ap-
„ peller un charmant Ouvrage, dans
„ lequel on apprend des choſes bien
„ intéreſſantes, & que *Voltaire* a, ou
„ oubliées parce qu'il n'étoit point inſ-
„ truit, ou ſupprimées par malice.
„ Par exemple, *Voltaire* fait porter
„ au Général *Liewen* un habit rouge
„ galonné, au ſiége de Thorn. L'ha-
„ bile & exact *Norberg* releve cet-
„ te bevûe, & aſſûre poſitivement
„ que le galon n'étoit point ſur un
„ fond rouge. Voilà ce qu'on ap-
„ pelle écrire avec exactitude. Il faut
„ avoüer que nos François ne ſont pas
„ propres à écrire l'Hiſtoire ; notre *de*
„ *Thou* eſt un très petit garçon, eu é-
„ gard à l'exact & éclairé *Hubner*. Je
„ ne ſais pas d'où vient il y a des gens
„ qui goutent la nouvelle *Hiſtoire de*
„ *Louïs XI.* On dit que l'Auteur des
„ *Lettres Juives* a beaucoup loüé ce Li-
„ vre dans un de ſes Ouvrages ; cela
„ marque ſon bon goût. Il donne des
„ éloges à *Duclos*, & blâme *St.*

„ *Quenin*, dont *l'heureux Hollandois*
„ vaut cent fois tous les Romans de
„ *Prevôt d'Exiles*. Encore n'eſt-ce
„ point aſſez dire, car ce *Prevôt*
„ *d'Exiles*, malgré l'approbation du
„ même Auteur des *Lettres Juives* &
„ celle de quelques autres Ecrivains
„ qui veulent s'ériger en juges de la
„ République des Lettres, ne me pa-
„ roît pas un homme fort ſpirituel.
„ Il eſt vrai que le Public reçoit avi-
„ dement tout ce qui ſort de ſa plu-
„ me; mais le goût du Public eſt ſi
„ mauvais, que des gens d'eſprit, tels
„ que nous, ne doivent y faire aucu-
„ ne attention". *Vous avez raiſon, Madame*, dit l'Evêque; *je viens d'éprouver la vérité de ce que vous dites. Vous connoiſſez mon dernier Mandement, c'eſt une piéce parfaite; elle a été peu approuvée du Public. Les Sermons, que j'ai fait imprimer, ne ſe vendent point, on leur préfère ceux de* Bourdaloüe *& de* Maſſillon; *cela eſt pitoiable.*

Les diſcours des gens, que j'avois vû boire à la fontaine, m'empêcherent de gouter de ſon eau. J'étois prêt à deſcendre au pied de la monta-

gne,

gne, lorſqu'un homme m'aborda & me dit: „ Monſieur, vous êtes à la „ ſource du bel eſprit, & vous ne „ bûvez point?" *Quoi!* répondis-je, *la fontaine que je vois, eſt la* fontaine de l'eſprit! „ Ouï, reprit-il, c'eſt „ elle-même, & dès que vous aurez „ bû de ſon eau, vous ſerez auſſi é- „ clairé & auſſi aimable que nous le „ ſommes". *Si les eaux*, repliquai-je, *de cette fontaine rendent les hommes tels que le ſont ceux que je vois ici, je me contente du bon ſens, & je renonce à jamais au bel eſprit.* „ Conſervez donc, „ me dit, en hauſſant les épaules, „ l'homme qui me parloit, votre triſ- „ te bon ſens. Allez, Monſieur, allez, „ vous pourrez un jour acquerir l'eſti- „ me des Vénitiens & des Hollandois. „ Il reſte encore au bon ſens ces deux „ endroits en Europe: il ôſe y paroître, „ ſans être orné par le bel eſprit; mais „ ailleurs, dès qu'il eſt ſeul, il eſt ſifflé".

Je quittai cet homme, & je ſongeois à deſcendre de la montagne, lorſque j'apperçus au ſommet quelques perſonnes. J'avois beaucoup à monter pour les joindre; cependant je voulus contenter ma curioſité, & après

avoir marché quelque tems, j'arrivai au haut de la montagne. J'y trouvai une seconde fontaine, autour de laquelle étoient rangées quelques personnes, qui, en bûvant de son eau, s'entretenoient sur diverses matières, & joignoient au bon sens beaucoup d'esprit. J'apperçus, parmi ces personnes, des gens de toutes les nations de l'Europe. Le Général *Gols*, Prussien, étoit entre *Crebillon* le Pere & *Crebillon* le Fils. *La Chapelle*, *Chais*, *Joncourt*, parloient avec le Marquis *Nicolini*, & quoique ce dernier fût Ecclésiastique Romain, & les autres, trois Ministres de l'Evangile, ils agitoient sans aigreur & avec une érudition infinie des matières de controverse. *Maupertuis* racontoit (*a*) au Ministre d'Etat *Borcke* & à l'aimable *Villiers* (*b*) ses voïages au Pôle; le Marquis de *Valori* parloit des trois nouveaux Tomes du *Spectacle de la Nature* à l'Abbé *Peluche*, Auteur de cet ingénieux Ouvrage; *Voltaire* lisoit d'excellens vers au Duc *de Richelieu*; *Titon du Tillet*

(*a*) Ministre d'Etat du *Roi de Prusse*, au département des Affaires étrangères.

(*b*) Ministre de la Cour de *Londres* à celle de *Berlin*.

les raiſonnoit avec le Duc *d'Elbeuf*; *Perard* communiquoit ſes jugemens ſur les Ouvrages nouveaux à l'illuſtre Directeur de l'Académie de Londres. Je vis auſſi des femmes autour de la fontaine. La Marquiſe *du Châtelet* liſoit ſes Ouvrages à *Caſſini* & à *Meiran*; il n'étoit plus queſtion de la diſpute qu'elle avoit eue avec ce dernier. *La Chauſſée* conſultoit le Marquis *d'Herouville* ſur une de ſes Comédies; *Bernard* recitoit ſon art d'aimer au Duc *de Villars*; *Algaroti* parloit, tantôt aux uns, tantôt aux autres, & plaiſoit à tous; le Marquis *Maffei* s'entretenoit avec le Préſident *de Monteſquiou*, & *Duclos* étoit placé entre le Comte *de Folçalquier* & la Ducheſſe *d'Aiguillon*.

Charmé de l'effet que produiſoit cette fontaine, j'allois en boire, lorſque je fus aſſez malheureux pour m'éveiller, & je ne retirai d'autre avantage de mon ſonge, que de connoître que la fontaine du faux eſprit eſt bien différente de celle du vrai. Tout le monde peut aller boire à la première, & ſes eaux ne ſervent qu'à gâter le bon ſens & à rendre ridicules ceux qui ne

le ſeroient point. La ſeconde eſt fréquentée, & connue d'un petit nombre de perſonnes; ſon eau aſſaiſonne la raiſon d'un ſel qui la rend plus piquante, plus agréable.

VINGTIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE dormois profondément, & contre mon ordinaire. Je ne révois point, lorſque tout à coup je crus voir *Mercure*, deſcendant du ciel ſur la terre. Il tenoit dans ſa main un énorme *in folio*, dont les couvertures paroiſſoient très uſées. Lorſqu'il fut auprès de moi, il me dit d'un air moqueur, *Foible mortel, qui paſſes ta vie à vouloir pénétrer les ſecrets des Dieux, & qui es aſſez inſenſé pour eſperer de connoître ce qui eſt au-deſſus de l'eſſence humaine! Que donnerois-tu ſi je te montrois le Livre des deſtins, & que j'expoſaſſe à tes yeux le ſort qu'ont eu tous les mortels?*

„ Je ſerois, répondis-je au Dieu qui „ me

„ me parloit, bien plus curieux de
„ voir celui qu'auront les hommes qui
„ vivent à préſent, & qui vivront dans
„ la ſuite ". *Ha ha!* dit Mercure en riant, *je te trouve un plaiſant Original de vouloir connoître ce que les Dieux ne connoiſſent pas eux-mêmes. Moi, qui te parle, moi qui tous les jours bois dix taſſes d'ambroiſie à côté de* Jupiter *mon pere, je ne connois les choſes que lorſqu'elles ſont arrivées, ou lorſqu'elles arrivent. Il n'y a que le* Deſtin, *qui eſt le plus puiſſant des Dieux, qui ſache véritablement l'avenir, & tout ce que* Jupiter *dit quelquefois à ce ſujet, n'eſt que des conjectures, ſemblables à celles des Aſtrologues. Pour une fois que le hazard les vérifie, la ſuite de tems les dément trente. Il eſt vrai que le Sire* Jupin *eſt un peu plus habile que nous dans l'art de la divination, étant le pere des Dieux, & par conſéquent le plus vieux des habitans de l'Olympe, après Monſeigneur ſon pere* Saturne, *qui n'eſt plus aujourd'hui qu'une Divinité ſans pouvoir, & qui s'eſt retiré dans un Monaſtère de Prêtres Phrygiens, où il paſſe ſa vie dans la retraite. Il n'en eſt pas moins vrai cependant que tout ce que dit* Jupiter, *dans les oracles*

qu'il rend, n'eſt fondé que ſur des conjectures, & ſur l'expérience que lui donne ſon grand âge.

„ Mais, répondis-je à *Mercure*, „ comment eſt-il poſſible que *Jupiter*, „ vous & les autres Dieux, vous ignoriez les arrêts du *Deſtin* & les „ choſes dont il a preſcrit les diſpoſitions, puiſqu'il vous confie ſon Livre, & que vous êtes les maîtres „ de le parcourir d'un bout à l'autre? „ Si vous voulez ſavoir ce qui arrivera dans mille ans, que ne cherchez-„ vous dans ce Livre l'endroit qui „ parle de ce tems éloigné? " *Nous aurions beau chercher*, repliqua Mercure, *nous ne trouverions rien, & nous ne verrions que du papier blanc.* „ Quoi! „ repris-je, le *Deſtin* n'écrit pas dans „ ſon Livre les deſtinées humaines, „ & n'y arrête point d'une manière „ inévitable la ſuite de tous les événemens? "

Tout eſt écrit, répondit Mercure, *dans le Livre du* Deſtin ; *mais ce qui n'eſt point encore arrivé, ou qui n'arrive point actuellement, eſt non ſeulement inliſible, mais*

mais même invisible aux yeux des habitans de l'Olympe, ainsi qu'aux yeux des foibles mortels. La partie du Livre du Destin, *qui traite des choses futures, paroît n'être que du simple papier blanc.* „ Cependant, dis-je à *Mercure*, tous les „ évenemens futurs y sont écrits ?" *Sans doute*, repliqua le Dieu, *ils y sont même écrits de façon qu'ils sont inévitables, mais inconnus jusques à ce qu'ils arrivent. Alors le tems répand dessus la page, où se trouve marqué l'évenement qui a lieu, un certaine liqueur qui rend noire l'encre blanche avec laquelle le* Destin *écrit, & qui fait paroître ce qu'il cache jusqu'au moment de l'exécution.*

„ Ne pourroit-on point, demandai-je à *Mercure*, composer, par le „ moïen de quelque habile Chymiste, „ la même liqueur dont se sert le tems „ pour dévoiler les évenemens ?" *Cela est impossible*, répondit Mercure, *& nous autres Dieux nous sommes trop sages pour aller tenter d'exécuter une chose dont nous connoissons évidemment l'impossibilité. Il est vrai que nous sommes bien aises que les hommes pensent que nous pouvons avoir le même secret que le tems ;*

car

car s'ils étoient perſuadés du contraire, ils ceſſeroient bientôt de nous faire des ſacrifices, & nos autels ſeroient abandonnés; point de victimes, point d'offrande. A quoi ſerviroit-il de faire des ſacrifices à des gens qui ne ſavent point ce qui doit arriver, & qui par conſéquent ne peuvent pas non ſeulement donner les biens qu'on leur demande, mais qui ignorent même ſi l'on les obtiendra par le Deſtin*? Par exemple, lors du ſiége de Troye nous combattions, nous autres Dieux, les uns contre les autres: nous étions auſſi acharnés au combat, que les Héros Grecs & Troyens; pluſieurs de nous furent bleſſés par les armes de leurs ennemis. Penſez-vous que ſi nous avions ſû véritablement à quoi aboutiroient les peines & les chagrins que nous eſſuiïons, nous nous fuſſions mêlés ſi indiſcretement & ſi ridiculement parmi de foibles mortels? Mais comme ſans eux, nous aurions été obligés de n'avoir d'autre nourriture que l'ambroiſie, & qu'il auroit fallu que nous demeuraſſions tranquilles dans le céleſte ſéjour de l'Olympe, nous voulions leur faire accroire que nous prenions leurs affaires fort à cœur. Nous les aidions ſuivant nos vûes différentes, & nous tâchions de leur faire*

ac-

accroire que nous étions fort éclairés sur ce qui devoit leur arriver. Notre Interprête le Grand-Prêtre Calchas, *qui avoit le même intérêt que nous, & qui vivoit fort grassement de nos autels, entroit parfaitement dans nos vûes, & par des oracles, dont le sens pouvoit recevoir diverses interprétations, il nous ménageoit toujours une ressource. Si les Grecs n'eussent pas pris Troye, le Grand-Prêtre* Calchas *n'auroit pas manqué de dire que les Confédérés de la Grece avoient par leurs crimes irrité les Dieux contre eux, & rendu par-là les promesses célestes inutiles. Lorsque Troye fut ruinée, les Dévins des Dieux, qui l'avoient défendue, publierent que* Jupiter *n'avoit permis l'extinction de la vûe de* Priam, *que pour donner l'Empire du Monde aux Troyens qu'il aimoit; c'étoit tirer les Dieux fort habilement d'embarras.*

„ Ce que vous me dites, répondis-
„ je à *Mercure*, me fait faire de tris-
„ tes réflexions sur le peu de juge-
„ ment des hommes, qui ne voient
„ pas les choses les plus claires, &
„ & qui agissent aussi peu conséquem-
„ ment que des êtres qui seroient en-
„ tié-

„ tiérement privés de la raiſon". *Hé!* reprit Mercure, *la raiſon ne ſert de rien lorſque la ſuperſtition s'en mêle. Nous autres Dieux, nous ſavons bien qu'il n'y a rien qu'on ne perſuade aux hommes, quand on le leur offre ſous le voile ſacré de la Religion. Par exemple, la naiſſance de ma ſœur* Vénus, *produite par l'écume de la mer, celle de ma ſœur* Minerve, *ſortie toute armée du cerveau de* Jupiter, *& celle de mon frere* Bacchus, *qui fut conſervé ſoigneuſement dans la cuiſſe du grand* Jupin, *juſques à ce qu'il eût neuf mois complets & révolus; toutes ces choſes, quelque contraires qu'elles ſoient à la raiſon, ont été reçues des Romains & des Grecs comme des choſes très certaines. Il en a couté la vie à* Socrate *pour avoir ôſé attaquer des myſtères auſſi ſacrés, & pluſieurs Philoſophes ſe ſont eux-mêmes exilés volontairement d'Athènes pour ne point avoir le même ſort que lui. Les Romains ont été plus zélés pour notre culte que les Grecs; & ce qui prouve encore plus combien peu nous avons à craindre de la raiſon des hommes, c'eſt que parmi les Grecs & les Romains, c'eſt-à-dire parmi les nations les plus éclairées, plu-*

plusieurs hommes, célèbres par leur éloquence & par leurs connoissances, ont employé toute la sagacité de leur esprit à défendre le culte de nos autels contre ceux qui ont ôsé l'attaquer.

„ Vous me faites connoître évi-
„ demment, répondis-je à *Mercure*,
„ que ce n'est pas une marque de la
„ vérité d'un système qu'il soit cru
„ & défendu par d'habiles gens, puis-
„ que les plus absurdes ont trouvé de
„ zélés défenseurs, parmi lesquels il
„ y avoit de très grands hommes; &
„ le plus fort argument en faveur du
„ pyrrhonisme est sans doute celui
„ qu'on fait sur la bizarrerie des opi-
„ nions qui ont servi de base à la
„ croiance des principaux Chefs de
„ sectes. Ces opinions sont non seule-
„ ment opposées les uns aux autres;
„ mais encore directement contraires
„ aux notions les plus claires.

„ Les uns ont voulu que la Matiè-
„ re fût composée de parties qui n'é-
„ toient pas matérielles & qui n'a-
„ voient aucune étendue, & par un
„ en-

„ enchaînement de ſophiſmes ils ont
„ établi que pluſieurs êtres ſans éten-
„ due pouvoient produire, par leur
„ jonction, un être étendu. Cela
„ eſt auſſi contradictoire que de dire
„ que le néant peut former les corps.
„ Ce ſyſtême, tout abſurde qu'il eſt,
„ a fait dans le Monde une fortune
„ aſſez honorable.

„ Les autres ont mis dans la Ma-
„ tière une certaine vertu occulte,
„ dont ils ne connoiſſoient ni la cau-
„ ſe, ni l'eſſence. Par le moïen de
„ cette vertu, à laquelle ils donnoient
„ le nom d'*attraction*, les Planètes é-
„ toient ſuſpendues dans un vuide im-
„ menſe; le Soleil, qui eſt leur centre
„ commun, les attiroit à lui par ſon
„ attraction; les Planetes au contrai-
„ re avoient dans elles une Force cen-
„ trifuge, autre vertu occulte qui les
„ éloignoit du Soleil. Or dans cette
„ oppoſition de *Force attractive* & *For-*
„ *ce centrifuge*, les Planetes ne peu-
„ vent prendre le chemin qui les con-
„ duiroit au Soleil; elles ne peuvent
„ prendre celui qui les en éloigneroit;
„ el-

„ elles en font un troiſième. Ainſi
„ par le moïen de deux vertus occul-
„ tes, dont non ſeulement on ne com-
„ prend pas la poſſibilité, mais dont
„ la raiſon démontre l'impoſſibilité,
„ on prétend expliquer le cours des
„ Aſtres & preſque tous les Phénomè-
„ nes de la nature.

„ Ce Syſtême a ſemblé, pendant
„ un tems, devoir détruire tous les
„ autres, & il a eu une fortune très
„ brillante. Cependant combien ne
„ heurte-t-il point les idées les plus
„ claires, & combien n'eſt-il pas con-
„ traire à la raiſon, qui nous montre
„ évidemment que les corps inanimés
„ ne ſe meuvent, ni ne changent de
„ direction, ſans le choc, ou la ren-
„ contre d'un autre corps ? Car un
„ corps n'eſt qu'un peu de matière:
„ ce n'eſt naturellement qu'une ſubſ-
„ tance impénétrable, plus ou moins
„ large, longue, profonde, ſans nul
„ penchant, nulle efficace pour le
„ mouvement, ou pour le repos; mais
„ aiant au contraire une indifférence
„ parfaite pour telle ou telle direction.
„ La nature ne meut point les corps

„ qui nous environnent, ni ne change
„ leur direction, ſans que le choc, ou
„ la rencontre d'un autre corps l'y
„ détermine. Une pierre ne va point
„ ſans impulſion vers l'Orient, vers
„ l'Occident, & nous ne voions ja-
„ mais un corps changer d'état ou de
„ direction, ſans qu'une percuſſion
„ ait part à ce changement; & cela
„ ne ſauroit s'operer par des attrac-
„ tions qui n'ont point leur principe
„ dans l'impulſion, puiſqu'on les fait
„ regner juſques dans le vuide. Il
„ faut donc, pour ſoutenir ce Syſtê-
„ me, établir des poſſibilités à perte
„ de vûe, & ſe jetter de gayeté de
„ cœur dans les ténèbres des vertus
„ occultes, tant de fois bannies de la
„ bonne Phyſique, & qui y revien-
„ nent cependant toujours, ramenées
„ par des hommes célèbres, & tant
„ ſoit peu déguiſées.

„ Le Syſtême, dont je vous parle,
„ me paroît cependant amuſant; car
„ il donne aux Planetes l'ame d'une
„ jeune coquette. Son premier amant
„ veut l'avoir, ſon ſecond veut la
„ conſerver: elle ne garde ni le pre-
„ mier,

„ mier, ni le dernier; elle en prend
„ un troiſième, & les met tous les
„ deux d'accord. Ainſi font les Etoi-
„ les. Le Soleil les attire à lui: leur
„ Force centrifuge les en éloigne. El-
„ les ne ſuivent point le chemin qui
„ les conduiroit dans le Soleil, elles
„ ne prennent point celui qui les en
„ éloigneroit infiniment; elles en font
„ un troiſième, qui leur conſerve tou-
„ jours le mouvement circulaire. Ain-
„ ſi par ce petit caprice de coquette,
„ les Planetes ſont diſpenſées de ſe
„ ſoumettre à la loi générale de la na-
„ ture, par laquelle dès qu'un corps
„ eſt libre & n'eſt point arrêté par
„ d'autres corps, il enfile une ligne
„ droite qui l'éloigne du centre de ſon
„ mouvement; car ſi les Planetes a-
„ voient été ſoumiſes à cette loi, re-
„ connue par tous les Philoſophes dans
„ l'œconomie de l'Univers, elles au-
„ roient dû depuis long-tems n'avoir
„ plus leur mouvement circulaire,
„ puiſqu'elles auroient décrit, ſelon
„ la loi ordinaire, une ligne droite &
„ ſeroient allées s'abymer & s'anéantir
„ dans quelques Etoiles fixes.

„ Avant la vogue de ce Syſtême, „ il y en avoit un autre à la mode, „ qui n'étoit ni plus conforme à la „ raiſon, ni moins oppoſé aux loix „ générales de la nature. Les Plane- „ tes par ce Syſtême étoient portées „ dans une matière céleſte, à laquelle „ on donnoit le nom de *Matière éthe-* „ *rée*, qui étoit d'une legéreté & d'u- „ ne agitation prodigieuſe. Chaque „ Planete étoit au centre d'un tour- „ billon, la terre elle-même étoit au „ centre du ſien, & tous ces tourbil- „ lons tournoient autour du Soleil, qui „ tournoit ſur lui-même. Une telle „ Philoſophie devroit naturellement „ former le cahos, au-lieu d'entrete- „ nir l'ordre dans l'Univers. Le ſens „ commun ne fait-il pas connoître ce „ qui doit néceſſairement arriver à „ deux fluides, circulant l'un vis-à-vis „ de l'autre, & agiſſant l'un ſur l'au- „ tre? Il faut qu'ils ſe confondent, „ & en ce cas que deviennent les Pla- „ netes, qui ſont au centre des diffé- „ rens tourbillons? Elles vont ſe heur- „ ter & ſe briſer les unes contre les „ autres, après avoir nagé au hazard „ dans le grand fluide qui s'eſt formé

„ des

„ des différens tourbillons, qui, en
„ circulant, ont dû s'abſorber les uns
„ & les autres. Cela ſeul ſuffiſoit pour
„ jetter un ridicule inexprimable ſur
„ ce Syſtême. Si l'amour de la nou-
„ veauté n'empêchoit les hommes de
„ ſentir les plus grandes abſurdités,
„ il y en avoit encore pluſieurs dans
„ ce même Syſtême qui n'étoient ni
„ moins contraires à la raiſon, ni plus
„ difficiles à connoître. Premiérement,
„ il étoit viſible que le tourbillon de la
„ terre ne pouvoit pas conſerver ſon
„ premier mouvement. Secondement,
„ comment auroit-il pû ſe faire que
„ les Cometes, ces corps immenſes,
„ euſſent pû traverſer les tourbillons
„ librement, & en tout ſens, ſans
„ rencontrer un obſtacle qui les eût
„ arrêtées dans leur cours, & ſans ê-
„ tre dérangées par les tourbillons,
„ qui ont des directions très contraires
„ aux leurs? D'ailleurs, comment
„ eſt-il poſſible que les Cometes, ces
„ torrens d'une grandeur immenſe,
„ & ſi rapides, n'abſorbent pas le mou-
„ vement particulier d'un corps, qui
„ n'eſt qu'un atôme, eu égard à leur
„ prodigieuſe grandeur; & comment

„ ces mêmes Cometes ne déterminent-
„ elles pas ce corps par leur force
„ ſupérieure à ſuivre leur cours? Il
„ faut que les hommes ſoient bien
„ amateurs des nouvelles opinions,
„ pour avoir embraſſé, pendant près
„ d'un ſiécle, avec autant de zèle une
„ Philoſophie, dont les principes éta-
„ bliſſoient néceſſairement une nou-
„ velle formation du cahos ".

Je vois, me dit Mercure, *que vous penſez ſur les opinions humaines auſſi ſenſément que ſi vous aviez lû leur ſort dans le livre du Deſtin.* „ Je ſerois curieux, „ répondis-je à ce Dieu, de voir ce „ qu'il en eſt dit dans ce Livre". *Volontiers*, reprit Mercure, *le voilà. Parcourez-le entiérement, & voiez non ſeulement cet endroit, mais tous les autres que vous ſouhaiterez.* Alors j'ouvris le Livre du Deſtin. Il étoit diviſé en trois parties. La première étoit intitulée, *Chronique mémorable des faits qui ſont arrivés long-tems auparavant que ceux, auxquels on les attribue, n'exiſtaſſent.* La ſeconde avoit pour titre, *Diſpoſition certaine des actions humaines, par laquelle l'on voit que les hommes ont tou-*

toujours été le joüet des mêmes paſſions, & qu'ils le ſeront pendant la durée de l'Univers. On liſoit à la tête de la troiſième partie, *Catalogue des choſes & des hommes, qui paſſeront à la poſtérité la plus reculée.* „ Voici, dis-je à *Mercure*, la partie où je trouverai ce qui „ regarde les Syſtêmes & les opinions „ des Philoſophes ". En effet, après avoir parcouru quelques feuillets, je tombai ſur un Chapitre, dont voici le titre. *Réveries de certains viſionnaires, qui ſe ſont crus, qui ſe croient, & qui ſe croiront toujours plus ſages & plus éclairés que les autres hommes.* Je vis d'abord dans ce Chapitre les noms de ces anciens Légiſlateurs, qui donnerent pour Loix aux foibles mortels les fantaiſies dont leur imagination étoit affectée. Je lûs le nom de *Lycurgue* en gros caractères, enſuite étoient écrites les ordonnances par leſquelles il avoit permis le vol à Sparte pour rendre les gens plus attentifs; l'adultère pour peupler davantage la patrie; l'indécence & l'impudicité pour exciter les deſirs. Je lûs, avant le nom de *Lycurgue*, celui de pluſieurs Légiſlateurs qui n'avoient pas eu moins de réputa-

tion que lui, & qui n'avoient pas été plus ſenſés. J'en vis encore pluſieurs autres après lui, dont les Loix n'avoient été ni plus ſages, ni moins conſidérées. Les uns avoient dépeint à leurs ſectateurs les Dieux comme des tyrans, toujours prêts à punir les moindres fautes par des ſupplices éternels. Les autres aſſocioient les Divinités à tous les crimes des mortels, & les rendoient ſi mépriſables, que les hommes, tout méchans qu'ils ſont, étoient plus eſtimables que les Dieux qu'ils ſervoient. Quelques-uns avoient fait entrer le Ciel dans des détails puérils, ils lui faiſoient régler la quantité, la qualité des alimens, les jours & les heures où ils devoient être mangés. Une de leurs principales Loix étoit celle qui établiſſoit une étroite correſpondance entre le ciel & l'eſtomac des hommes. D'autres Légiſlateurs avoient preſcrit des coutumes qui tendoient à rendre les hommes fainéans, inſolens & ſans honte. Ils leur avoient donné des habillemens ridicules, les avoient exemtés de travailler, avoient voulu qu'ils paſſaſſent leur vie à mandier, & leur avoient perſuadé que cette vie, qui

qui les uniſſoit dès ce Monde à la Divinité, les élevoit de beaucoup au-deſſus des autres hommes.

Après avoir fait quelques réflexions ſur le peu d'eſtime qu'ont mérité preſque tous les hommes qui ont voulu preſcrire des Loix aux autres, je vins à l'article des Philoſophes. Je m'apperçus bientôt que les opinions, qu'avoient ſoutenues les Modernes, n'étoient que des Syſtêmes anciens, habillés à la moderne. La matière ſubtile de *Deſcartes* étoit le cinquième élement d'*Ariſtote*, ou ſa matière étherée. Les opinions de *Démocrite*, d'*Epicure*, d'*Empedocle*, les vertus occultes des Péripatéticiens étoient emploiées avec de nouveaux termes par les Newtoniens. Le Syſtême des *Monades*, ou des ſubſtances primordiales, prenoit ſon origine des *Homœomeries* d'*Anaxagore*. Il eſt vrai que les ſubſtances primordiales du Philoſophe ancien étoient plus conformes à la raiſon que celles du Moderne, puiſqu'*Anaxagore* les ſuppoſoit étendues. C'étoit un Rabbin viſionnaire, qui dans le ſeptième ſiécle avoit ôté l'étendue à ces parties primordiales; ain-

ſi je vis les noms de *Leibnitz*, de *Wolf* & de la ſpirituelle & charmante Marquiſe *du Châtelet* à la ſuite de celui d'un ſectateur du Talmud.

J'aurois ſouhaité de lire les noms & les opinions des Philoſophes qui écriront à l'avenir; mais le *Deſtin* n'avoit point encore jetté ſur l'endroit, qu'ils occupoient dans ſon Livre, la liqueur qui rend noire & liſible l'encre dont il ſe ſert. *Mercure*, aiant déviné mon envie, me dit: *Eſt-ce que ce que vous voiez depuis tant de ſiécles, ne vous apprend pas, ſans conſulter l'avenir, le ſort des Syſtêmes futurs? Ils ſeront compoſés des anciens, ainſi que ceux d'aujourd'hui. Les hommes n'ont qu'un certain nombre d'idées: tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt de les rendre différemment; mais au fond elles ſont les mêmes.*

„ Je ſuis, répondis-je à *Mercure*, „ très perſuadé de ce que vous me di- „ tes; car pour qu'il y eût des hom- „ mes qui euſſent un grand nombre „ d'idées qui n'auroient jamais été dans „ l'entendement d'aucun de ceux qui „ les ont précédés pendant tant de ſié-

„ cles,

„ cles, il faudroit que ces hommes
„ fuſſent faits différemment que les
„ autres; que leurs cerveaux fuſſent
„ mieux diſpoſés, formés de fibres
„ plus fermes ou plus délicates, & rem-
„ plis de plus d'eſprits animaux. Or,
„ cela n'arrive point; la nature n'a
„ qu'une certaine pâte, qu'elle tourne
„ & retourne diverſement, & dont
„ elle forme les hommes, les animaux,
„ les plantes. Les arbres ne ſont ni
„ plus grands, ni plus petits qu'ils é-
„ toient autrefois; les lions & les ty-
„ gres ni moins féroces ni moins avi-
„ des de ſang, qu'ils l'étoient il y a
„ cinq mille ans. De même les hom-
„ mes, qui vivent aujourd'hui, ſont
„ parfaitement ſemblables à ceux qui
„ vivoient il y a cinquante ſiécles. La
„ nature n'a point formé *Newton*,
„ *Deſcartes*, *Leibnitz*, *Malebranche*
„ d'une pâte plus fine que celle dont
„ elle ſe ſervit lorſqu'elle forma *Dé-*
„ *mocrite*, *Epicure*, *Platon*, *Ariſtote*.
„ Il eſt vrai qu'il y a de tems en tems
„ quelques ſiécles qu'on doit regarder
„ comme plus éclairés que les autres;
„ mais cela ne vient pas de ce que les
„ hommes, qui vivent dans ces ſié-

„ cles,

„ cles, aient des idées qui n'ont ja-
„ mais été connues des autres hommes
„ qui les ont précédés ; mais ſimple-
„ ment de ce qu'il leur eſt permis de
„ faire valoir ces idées, de les pro-
„ duire au grand jour. Ainſi, lorſ-
„ qu'un Savant Allemand démontroit
„ qu'il y avoit des Antipodes, il fut
„ perſécuté pour avoir dit une choſe
„ que *Platon* avoit ſoutenue (*a*) tran-
„ quillement plus de douze ſiécles au-
„ paravant. Quand *Galilée* fut mis
„ en priſon & traité cruellement pour
„ avoir prouvé que la terre tournoit
„ autour du Soleil, il renouvelloit une
„ opinion ſoutenue par des Philoſo-
„ phes anciens, auxquels on n'avoit
„ jamais ſongé d'en faire un crime.

„ Quand *Deſcartes* fut perſécuté &
„ obligé de ſe retirer en Hollande pour
„ y méditer tranquilement les opinions
„ les plus ſenſées de ſa Philoſophie, &
„ qui étoient directement oppoſées à
„ celles des Philoſophes de ſon tems,
„ el-

(*a*) Plato *primus in Philoſophia antipoda.* Diogen Laërt. *de Vit. & Dogm. Clarorum Philoſoph.* Lib. 3.

„ elles avoient été soutenues par *Lu-*
„ *crece* seize cens ans auparavant, sans
„ qu'on lui en eût fait un crime. *Des-*
„ *cartes* dit que les qualités sensibles,
„ comme les odeurs, les saveurs, &c.
„ ne sont point attachées au corps par
„ leur nature; *Lucrece* a écrit la mê-
„ me chose. (*a*) *Ne pensez pas*, dit-
„ il, *que les principes des choses qui n'ont*
„ *point de couleurs, aient d'autres quali-*
„ *tés, comme le froid, le chaud, le son,*
„ *le suc, l'odeur : comment pourroient-*
„ *ils donner aux êtres qu'ils composent,*
„ *leur couleur & leur son, puisqu'étant*
„ *solides & simples, il n'émane rien d'eux?*
„ *Ils sont de même sans goût, sans froid,*
„ *sans*

(*a*) *Sed ne forte putas solo spoliata colore,*
Corpora prima manere : etiam secreta teporis
Sunt, ac frigoris omnino, calidique vaporis :
Et sonitu sterilia & succo jejuna feruntur :
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem

Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere suum gignundis rebus odorem
Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt :
Nec simili ratione saporem denique quemquam ;
Nec frigus, neque item calidum, tepidumque vaporem.
Lucret. *de Rer. Nat.* Lib. 2. vers. 180. & seqq.

„ *ſans chaud, & n'ont aucune choſe de*
„ *cette nature.*

„ Quels éloges ne donne-t-on pas au-
„ jourd'hui à *Deſcartes* pour avoir ruiné les chimères de la Philoſophie ſcholaſtique, & pour avoir ſoutenu & prouvé que toutes nos ſenſations ne ſont cauſées que par l'impreſſion des corpuſcules, qui d'ailleurs n'ont eux-mêmes aucunes qualités que les trois dimenſions néceſſaires à tous les corps? Certainement ſes idées n'étoient pas neuves, & *Deſcartes* ne les avoit eues que plus de dix-neuf cens ans après *Epicure*. *Lucrece*, ſon ſectateur, s'eſt encore expliqué fort clairement ſur cet article. *C'eſt la différente manière* (*a*), „ dit-

(*a*) *Hinc ubi quoque ſuave eſt aliis, aliis fit amarum.*
Illis queis ſuave eſt, læviſſima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati:
At contra, quibus eſt eadem res intus acerba:
Aſpera nimirum penetrant, ham ataque fauces:
Nunc facile ex his eſt rebus cognoſcere quæque.
Id. *ibid.* Lib. 4. vers. 659. & ſeqq.

„ dit-il, *dont les corpuſcules frappent les* „ *ſens, qui fait que l'un trouve amer ce* „ *que l'autre aſſûre être doux.*

„ L'explication que *Deſcartes* a don- „ née de l'attraction de l'aiman, de „ l'ambre & des autres corps dans leſ- „ quels nous voions une attraction, „ eſt nouvelle pour ceux qui ne con- „ noiſſent point les Philoſophes an- „ ciens; mais *Lucrece* avoit dit, ainſi „ que *Deſcartes*, (*a*) que *la matière* „ *magnétique de l'aiman chaſſe, d'entre* „ *le fer & l'aiman, l'air qui s'y trouve,* „ *qui revient enſuite ſur le fer & l'ai-* „ *man, & les force à ſe réunir.*

„ Le même *Lucrece* a dit ſur la lu- „ mière préciſément la même choſe „ que *Newton*. Le Philoſophe Anglois

„ a

(*a*) *Principio, fluere e lapide hoc per multa neceſſe eſt.*
Semina, ſive æſtum, qui diſcutit aera plagis:
Inter qui lapidem, ferrumque eſt cumque locatus
Aer a tergo quaſi provehat atque propellat;

Trudit & impellit, quaſi navim velaque ventus.
Id. *ibid.* Lib. 6. vers. 1000. & ſeqq.

„ a voulu démontrer que la lumière eſt
„ tranſmiſe du Soleil à la terre (*a*), &
„ que des corpuſcules, qui ſe détachent
„ des corps lumineux & qui traver-
„ ſent des eſpaces d'une étendue ſur-
„ prenante, apportent en peu de mo-
„ mens les impreſſions de la clarté.
„ *Lucrece* nous apprend que c'étoit-là
„ l'opinion d'*Epicure*. (*b*) *Il eſt cer-*
„ *tain*, dit-il, *qu'il y a des choſes qui*
„ *doivent leur viteſſe à la legéreté de leur*
„ *nature*, *comme la lumière*, *la chaleur*
„ *du Soleil*, *qui ſont compoſées d'atômes*
„ *très ſubtils*: *ils traverſent aiſément tout*
„ *l'intervalle de l'air*; *en ſorte que dans*
„ *un inſtant une lumière eſt perpétuée par*
„ *une autre lumière*, *& que ſes rayons*
„ *ſont*

(*a*) *Rejicientur ſimul hypotheſes ex quibus lumen in preſſu vel motu per iſtius medium propagato conſiſtere fingitur . . . . corpuſcula e corporibus lucentibus emiſſa.* Optic Newton. pag. 314. & 315.

(*b*) *Principio perſæpe levis res atque minutis.*
Corporibus factas, celeres licet eſſe videre.
In quo jam genere eſt ſolis lux, & vapor ejus
Propterea quia ſunt e primis facta minutis
Quæ quaſi cuduntur, perque aeris intervallum
Non dubitant tranſire ſequenti concita plaga.
Su peditatur enim conſeſtim lumine lumen
Et quaſi protelo ſtimulatur folgure folgur.
Id. *ibid.* Lib. 4. vers. 183. & ſeqq.

„ *ſont toujours pouſſés & preſſés par de*
„ *nouveaux rayons.* Sur ce qui regar-
„ de l'origine des fleuves & des fon-
„ taines, certains Philoſophes anciens
„ ont eu préciſément les mêmes idées
„ que celles qu'ont aujourd'hui les
„ meilleurs Phyſiciens. (*a*) Selon *Sé-*
„ *neque*, les fontaines & les fleu-
„ ves *viennent de la mer par des chemins*
„ *inconnus & ſouterrains, & y retour-*
„ *nent de même.* Cette circulation du
„ ſang, cette découverte fameuſe, dont
„ on ne ſoupçonne pas même que les
„ Anciens aient eu l'idée, n'avoit
„ point été entiérement inconnue au
„ même Philoſophe Latin. Il dit,
„ dans ſes *Queſtions naturelles*, (*b*)
„ *que*

(*a*) *Quidam exiſtimant terram, quidquid aquarum emiſit, rurſus accipere: & ob hoc maria non creſcere, quia quod influxit, non in ſuum vertunt, ſed protinus redeunt. Occulto enim itinere ſubit terras, & palam venit, ſecreto revertitur, colaturque in tranſitu mare: quod per multiplices anfractus terrarum verberatum, amaritudinem ponit & prævitatem ſaporis in tanta ſoli varietate exuit & in ſinceram aquam tranſit.* L. Ann. Senec. *Nat. Quæſt.* Lib. 3. Cap. 5.

(*b*) *Etiamnum & illud accedit his argumentis, per quod appareat motum effici ſpiritu, quod corpora quoque noſtra non aliter tremunt, quam ſi ſpiritum aliqua cauſa conturbat: cum timere con-*

„ *que lorſque les eſprits vitaux, qui ſont*
„ *dans le ſang, circulent ſans empêche-*
„ *ment, le corps n'eſt point ſujet au trem-*
„ *blement.* Comment *Séneque* auroit-
„ il voulu que les eſprits vitaux euſ-
„ ſent circulé, ſi le ſang ne circuloit
„ pas lui-même, & s'il bouchoit tous
„ les paſſages?

„ Les

tractus eſt, cum ſenectute langueſcit, & venis torpentibus marcet, cum frigore inhibetur, aut acceſſionem curſu ſuo dejicitur. Nam quamdiu ſine injuria perfluit & ex more procedit, nullus eſt tremor corpori. Cum aliquid occurrit quod inhibeat ejus officium, tunc parum potens perferendis his quæ ſuo vigore tenebat, deficiens concutit, quid integer tulerat. Id. *ibid.* Lib. 6. Cap. 18. Le même *Séneque* s'explique encore plus préciſément dans un autre endroit, où il compare les veines & les arteres aux canaux ſouterrains, & le ſang à l'eau ſouterraine. Selon lui, le ſang court dans ſes conduits comme l'eau dans les ſiens, qui part de la mer & retourne à ſa ſource. Voici ſes propres mots: *Placet natura regi terram; & quidem ad noſtrorum corporum exemplar, in quibus & vena ſunt & arteriæ: illæ ſanguinis, hæ ſpiritus receptacula. In terra quoque ſunt alia itinera, per quæ aqua; & alia per quæ ſpiritus currit: adeoque illam ad ſimilitudinem humanorum corporum natura formavit, ut Majores noſtri aquarum appellaverint venas.* Id. *ibid.* Lib. 3. Cap. 15. *Platon* avoit dit la même choſe pluſieurs ſiécles avant *Séneque*. „ *La nature*, ſelon ce Philoſophe Grec, prend

„ des

„ Les Phyſiciens modernes ſe van-
„ tent d'avoir fait de grandes décou-
„ vertes ſur les cauſes du flux & du
„ reflux de la mer. Ils ont obſervé
„ les rapports qu'il y a entre les mou-
„ vemens de la mer & ceux de la Lu-
„ ne, ils ont trouvé que les mouve-
„ mens journaliers de la Lune ſont
„ con-

„ des précautions afin que le ſang coule aiſément „ dans les veines, & retourne de même à ſa „ ſource". *Neque*, dit-il, *ſi craſſior ſit*, (*ſanguis*) *ad motum fiat ineptior atque ægre per venas fluat & refluat.* Plato *in Timao*, pag. 537. Dans un autre endroit il dit que „ les mala-„ dies viennent ordinairement de l'altération „ du ſang qui coule dans les veines plus vîte, „ ou plus lentement qu'il ne le doit par les „ règles de ſa circulation ordinaire". *Quæ omnia ſanguinem ipſum imprimis perimunt, & feruntur paſſim per venas nullo prorſus naturalis circuitus ordine obſervato.* Plat. *in Tim.* pag. 572. La circulation du ſang étoit connue près de deux mille ans avant *Platon*; car il y en a quatre mille qu'elle étoit non ſeulement connue des Chinois, mais qu'ils avoient fixé le tems de ſa révolution entière dans les veines au tems qu'il faut pour reſpirer deux cens ſoixante-&-dix fois. *Sanguinis circulationem .... jam à quatuor mille & pluribus annis ſcribus notam fuiſſe teſtantur illorum libri .... revolutiones vero ſingulas metiuntur* 270. *reſpirationibus.* Iſac. Voſſii. *Var. Obſerv. Lib. de Magnit. Sinarum*, pag. 71. 72.

„ conformes à ceux de la mer ; que la
„ Lune retarde chaque jour, & la ma-
„ rée auſſi chaque mois : à la nouvel-
„ le & à la pleine Lune, ſur-tout
„ quelque tems après, la marée croît
„ plus qu'à l'ordinaire ; le flux diminue
„ quand la Lune approche de ſes qua-
„ dratures ; le flux augmente quand
„ la Lune revient vers les conjonc-
„ tions, ou les oppoſitions. Quand
„ la Lune s'éloigne de la terre, la ma-
„ rée eſt plus baſſe ; lorſqu'elle en eſt
„ plus proche, la marée eſt plus hau-
„ te. Les tems des plus grandes ma-
„ rées arrivent quelques jours après
„ les Equinoxes, où le Soleil & la
„ Lune ſemblent ſe réunir dans l'E-
„ quateur. Ces obſervations ſont fort
„ belles, il eſt vrai ; mais comment
„ eſt-ce que les Phyſiciens modernes
„ auroient été les premiers à les faire,
„ puiſque *Pline* (*a*) les a toutes fai-
„ tes,

(*a*) *Et de aquarum natura complura dicta ſunt : ſed æſtus maris accedere & reciprocari maximo mirum : pluribus quidem modis, verum cauſa in Sole Lunaque : bis inter duos exortus Lunæ affluunt biſque remeant, vicenis quaterniſque ſemper horis, & primum attollente ſe cum ea mundo intumeſcentes, mox a Meridiano Cæli faſtigio ver-*

„ tes, & que nous les trouvons en-
„ core aujourd'hui décrites fort au
„ long dans le quatre-vingt-dix-ſeptiè-
„ me Chapitre du ſecond Livre de ſon
„ *Hiſtoire naturelle* ?

Les Modernes connoiſſent aujour-
„ d'hui que la Lune eſt beaucoup plus
„ petite que la terre ; que c'eſt un
„ corps opâque qui doit ſa lumière au
„ Soleil ; qu'il ne ſeroit pas impoſſible
„ que la Lune fût habitée ; qu'elle a
„ des montagnes, des creux, des val-
„ lées, des endroits qui refléchiſſent
„ peu ou moins la lumière ; qu'elle
„ tourne ſur elle-même. *Plutarque*
„ (*a*), après d'autres Philoſophes qui
„ l'a-

vergente in Occaſum reſidentes : rurſuſque ab Occaſu ſupter Cæli ima, & Meridiano contraria accedente, inundantes : hinc donec iterum exoriatur, ſe ſorbentes ..... multiplex etiamnum lunaris differentia, primumque ſeptenis diebus. Quippe modici nova ad dividuam æſtus, pleniore ab ea exundant, plenaque maxime fervent · inde mitescunt ..... duobus Æquinoctiis maxime tumentes & Autumnali amplius quam Verno. Plin. *Hiſt. Nat.* Lib. 2. Cap. 97.

(*a*) On doit lire, pour ſavoir ce que les Anciens ont penſé de la Lune, le Traité de *Plutarque*, qui eſt intitulé : *De la Face que l'on voit*

„ l'avoient dévancé, a dit toutes ces „ choſes.

„ Les Phyſiciens, qui vivent aujourd'hui, ſe vantent d'avoir rendu „ un grand ſervice aux hommes, en „ les délivrant de la crainte ridicule „ que leur cauſoit l'apparition des „ Cometes, & en leur apprenant que „ ces corps lumineux, qu'ils croioient „ préſager les plus grands malheurs, „ étoient des Aſtres qui avoient leur „ cours réglé dans leurs orbes, comme les Planetes dans les leurs. Mais „ ſi les hommes, qui vivoient du „ tems de *Séneque*, avoient voulu l'écouter, il leur auroit rendu le même ſervice; car il dit expreſſément „ la même choſe que diſent les Philoſophes modernes. *Nous avons vû* „ (*a*), écrit-il dans le ſeptième Livre „ de

dans le rond de la Lune. Ce Traité eſt à la pag. 614. de la Traduction des Oeuvres de *Plutarque* par *Amiot*.

(*a*) *Quare ergo per longum tempus apparet, & non cito exſtinguitur? Sex enim menſibus hic, quem nos* Neronis *Principatu latiſſimo vidimus, ſpectandum ſe præbuit, in diverſum illi* Claudiani *circumactus. Ille enim a ſeptemtrione in verticem ſurgens, Orientem petiit ſemper obſcurior: hic ab ea-*

„ de ſes Queſtions naturelles, *pendant*
„ *le regne de* Néron, *une comete l'eſpace*
„ *de ſix mois, faiſant un tour différent*
„ *de*

eadem parte cæpit, ſed in Occidentem tendens, ad Meridiem flexit, & ibi ſe ſubduxit occulis. Senec. *Quæſt. Nat.* Lib 7. Cap. 21. *Ego noſtris non aſſentior. Non enim exiſtimo cometen ſubitaneum ignem, ſed inter æterna opera naturæ. Primum quæcumque aer creat, brevia ſunt. Naſcuntur enim in re fugaci & mutabili. Quomodo poteſt enim aer aliquid idem diu permanere, cum ipſe aer numquam idem maneat? Fluit ſemper, & brevis illi quies eſt, intra exiguum momentum in alium quam in quo fuerat, ſtatum vertitur. Nunc pluvius, nunc ſerenus, nunc inter utrumque varius: nubeſque illi familiariſſimæ, in quas coit, & ex quibus ſolvitur, modo congregantur, modo digeruntur: numquam immotæ jacent. Fieri non poteſt ut ignis certus in corpore vago ſedeat & ita pertinaciter hæreat, quam quem natura ne umquam excuteretur aptavit.* Id. *ibid.* Cap. 22. *ait cometen non unum ex multis erratices effici, ſed multos cometas erraticos eſſe. Non eſt, inquit, ſpecies falſa, nec duarum ſtellarum confinio ignis extenſus; ſed & proprium ſidus cometes eſt, ſicut ſolis aut lunæ..... cæterum non eſt illi palam curſus: altiora mundi ſecat: & tunc demum apparet cum in imum curſus ſui venit ..... multi variique ſunt, diſpares magnitudine, diſſimiles colore: .... hi minuunt augentque lumen ſuum, quemadmodum alia ſidera: quæ clariora, cum deſcendere ſunt, majora ex loco propiore viſantur; minora cum redeunt, & obſcuriora quia obducunt ſe longius.* Id. *ibid.* Cap. 17.

„ *de celui de celle qui parut ſous* Clau-
„ dius, *montant en haut du côté du Sep-*
„ *tentrion vers l'Orient, & paroiſſant*
„ *toujours plus obſcure ; l'autre partant*
„ *du même endroit, tirant vers l'Occi-*
„ *dent, ſe tournant vers le Midi, où on*
„ *la perdit de vûe. Je ne puis accorder*
„ *aux Stoïciens que les cometes ſoient des*
„ *feux qui s'allument tout à coup : je*
„ *crois au contraire qu'elles ſont des ou-*
„ *vrages éternels de la nature ; car tout*
„ *ce que l'air engendre, eſt de peu de du-*
„ *rée, & comment ſeroit-il poſſible qu'u-*
„ *ne choſe pût durer pendant long tems*
„ *dans l'air, puiſque l'air même ne de-*
„ *meure jamais en un même état ? Il cou-*
„ *le ſans ceſſe, & n'eſt jamais en repos ;*
„ *il ſe change dans un moment en ce qu'il*
„ *n'étoit pas un inſtant auparavant. Tan-*
„ *tôt il eſt pluvieux, tantôt ſerein, ſou-*
„ *vent il eſt variable. Les nuës qu'il for-*
„ *me, s'amaſſent, s'uniſſent, ſe ſépa-*
„ *rent, s'étendent, & ne demeurent ja-*
„ *mais dans un état fixe. Il eſt donc im-*
„ *poſſible qu'un feu puiſſe être aſſûré &*
„ *certain ſur un corps auſſi inconſtant &*
„ *auſſi errant, & qu'il y ſoit attaché*
„ *comme le ſeroit celui que la nature au-*
„ *roit placé dans un lieu fixe. Une come-*

„ *te*

„ *te n'eſt point une image fauſſe, ni un*
„ *feu de deux étoiles qui s'épand ſur ce*
„ *qui leur eſt voiſin; c'eſt proprement u-*
„ *ne étoile, comme l'eſt auſſi le Soleil &*
„ *la Lune. Son cours n'eſt point encore*
„ *connu; elle parcourt les régions les plus*
„ *hautes du ciel, & ne paroît que lorſ-*
„ *qu'elle eſt arrivée au bas de ſa courſe.*
„ *Il y en a pluſieurs de diverſes couleurs*
„ *& de différentes grandeurs. Les unes*
„ *diminuent & augmentent leur lumière,*
„ *comme ſont les étoiles, leſquelles ſont*
„ *plus claires quand elles ſe couchent, &*
„ *ſemblent être plus grandes quand on les*
„ *voit de plus près, & plus petites &*
„ *plus obſcures lorſqu'elles ſe levent, par-*
„ *ce qu'elles s'éloignent de notre vûe.*
„ Mais, diſent ceux qui croient que
„ les hommes n'ont preſque rien ſû
„ que dans ces derniers ſiécles, con-
„ noître que les Cometes ſont des Aſ-
„ tres, c'eſt peu de choſe, eu égard
„ à obſerver le retour de quelques-u-
„ nes; & il y a des Aſtronômes mo-
„ dernes qui ont ôſé le faire. Ils n'ont
„ fait que ce que faiſoient, il y a
„ trois mille ans, les Egyptiens (*a*).
„ Je

(*a*) *Cometarumque ortus tradicebant* (*Aegiptii*) Diod. Sic. Lib. 1. Part. 2.

„ Je pourrois aiſément montrer
„ qu'il en eſt des autres opinions des
„ Philoſophes, ainſi que de celles dont
„ je viens de faire mention. Je con-
„ viens que certains inſtrumens, que
„ nous avons fabriqués dans ces der-
„ niers tems, nous ont fait connoître
„ pluſieurs choſes que les Romains &
„ les Grecs n'ont pû voir; mais qui
„ nous a dit que les Egyptiens, que
„ les Babyloniens, & que d'autres peu-
„ ples plus anciens n'ont pas eu con-
„ noiſſance des mêmes inſtrumens, qui
„ s'eſt perdue dans la durée des tems?
„ Lorſqu'on trouva l'Imprimerie en
„ Europe, on fut perſuadé que cette in-
„ vention avoit été inconnue juſqu'a-
„ lors à tout l'Univers. On a vû dans
„ la ſuite qu'elle étoit connue depuis
„ plus de deux mille ans à la Chine;
„ & qui ſait ſi les Chinois ne l'avoient
„ pas reçue de quelques peuples In-
„ diens, qui l'ont perdue dans la ſuite
„ & n'en ont plus eu aucune con-
„ noiſſance, comme nous du ſecret
„ de peindre ſur le verre, qui eſt en-
„ tiérement perdu en Europe? Les
„ Arts & les Sciences naiſſent & meu-
„ rent par la longueur du tems. Il y

„ a quatre mille ans qu'on calculoit à
„ la Chine (*a*) les éclipſes de Soleil.
„ Si ce païs avoit été totalement dé-
„ vaſté, comme tant d'autres l'ont
„ été, nous ſerions perſuadés que
„ les Babyloniens & les Chaldéens
„ ont été les premiers Aſtronômes,
„ & nous n'aurions aucune connoiſ-
„ ſance que l'Aſtronomie eût pû être
„ cultivée avant eux par d'autres
„ hommes qui l'avoient pouſſée juſ-
„ qu'au point de calculer les éclipſes.
„ Il en eſt de même des microſcopes,
„ des lunettes, & des autres inſtru-
„ mens dont nous croions être les in-
„ venteurs. Il faut néceſſairement
„ que dans l'étendue immenſe des ſié-
„ cles qui ſe ſont écoulés, les hom-
„ mes aient tantôt perdu, & tantôt
„ retrouvé tout ce que nous regardons
„ aujourd'hui comme uniquement dû
„ à notre ſiécle, & je ſuis très con-
„ vaincu que l'Axiôme le plus véri-
„ table, c'eſt que *le Soleil ne voit rien*,
„ &

(*a*) Voy. *l'Hiſtoire de la Chine* du Pere *du Halde*, & les autres Ecrivains qui ont parlé des Chinois. Conſultez ſur-tout ceux qui ont été à la Chine, & qui n'ont parlé des Chinois qu'après les avoir parfaitement connus.

„ *& ne verra plus rien de nouveau pour* „ *lui* ".

Vous avez raiſon, me dit Mercure, *& moi, qui ſuis un Dieu contemporain d'*Apollon, *& approchant du même âge, je puis vous certifier que je n'ai jamais rien connu de nouveau, depuis que j'ai l'âge de raiſon, & que j'ai reçu dans le ciel la robe virile; car dans le tems que j'étois encore dans l'enfance & que ma Mere* Maïa *m'élevoit ſur le mont Cyléne dans l'Arcadie, tout ce qui frappoit mes ſens pour la première fois, me paroiſſoit nouveau dans l'Univers. Le tems & la fréquentation des autres Dieux me guérit de mes préjugés, &* Jupiter *me trouva digne de me donner l'Intendance univerſelle de l'Eloquence & du Commerce. Il ajouta à mes vertus de ſavoir voler très habilement: ainſi n'étant pas moins le Dieu du Vol, de l'Eloquence & du Commerce, pour unir tous mes ſujets & rendre leurs mœurs uniformes, je fis devenir les Avocats & les Marchands auſſi fripons qu'il me fut poſſible. Le grand* Jupin *voulut encore que je fuſſe le négociateur de ſes plaiſirs ſecrets, & pour donner à cet emploi un nom honorable, il me fit expédier le brevet de*

de Messager des Dieux. *Depuis ce tems les Princes, qui sont sur la terre les images des Dieux, ont imité l'exemple de mon Pere* Jupiter, *& ils ne manquent point de décorer de quelques titres pompeux ceux qui occupent auprès d'eux l'emploi que j'exerce dans l'Olympe. Mais j'oublie, en vous parlant, que je dois aller mener dans les Enfers plusieurs ames qui n'attendent que moi pour quitter la prison de leur corps; c'est-là encore un des attributs de ma charge. C'est moi qui conduis les ames chez les morts, & qui les en retire.* „ Apprenez-moi, je vous prie, dis-je à „ *Mercure*, est-ce que vous retirez vé- „ ritablement quelquefois les ames des „ Enfers, & que vous les ramenez à „ la clarté des cieux?" *Mon ami*, me répondit le Dieu, *cela ne m'est jamais arrivé; mais il faut cependant que je tâche de persuader aux hommes que j'en ai le pouvoir: car s'ils savoient que je ne puis leur rendre aucun service après leur mort, les parens, qui leur survivent, ne feroient aucune libation, aucun sacrifice sur leur tombeau. Et de quoi vivroient les Prêtres des Dieux Mânes & de toutes les Divinités qu'on ne prie que pour les rendre favorables aux ames, & pour les empê-*

pêcher de s'oppoſer à leur ſortie de l'Empire de Pluton? *Moi-même je perdrois beaucoup, ſi l'on venoit à ſavoir pareille choſe.* „ Je vous entends, dis-je à „ *Mercure*, la moitié de vos honneurs „ ne ſont fondés que ſur la fauſſe idée „ qu'on a de votre crédit & de votre „ pouvoir. La même choſe, qui détruiroit les revenus des Prêtres des „ Dieux Mânes, diminueroit infiniment l'idée qu'on a de votre puiſſance; ainſi vous faites cauſe commune avec eux. Vous reſſemblez „ à ces Courtiſans, qui ne doivent les „ attentions & les reſpects qu'on leur „ marque, qu'à la prévention où l'on „ eſt qu'ils ont beaucoup de crédit, „ quoique dans le fond ils en aient „ très peu. Si l'on venoit à découvrir ce qu'ils ont l'art de cacher habilement, toute leur grandeur s'évanoüiroit dans un inſtant ".

J'aime beaucoup à vous oüir philoſopher, répondit Mercure; *mais il faut cependant que je vous quitte.* „ Ha! Sei„ gneur *Mercure*, lui dis-je, encore un „ inſtant, je vous prie, & ſouffrez „ que je parcoure un peu la troiſième

„ par-

„ partie du Livre du *Deſtin* ". *Volontiers*, reprit le Dieu de l'Eloquence; *mais dépêchez-vous, car je ſuis preſſé.* Alors pour profiter du tems que me donnoit *Mercure*, je commençai à parcourir le catalogue des Héros deſtinés à vivre éternellement avec les Dieux, & à joüir, comme eux, de l'immortalité. Je vis les noms de tous ces fameux Capitaines Grecs & Romains; enſuite venoient ceux des Chefs des Gots, des Vandales, des Huns, & des autres nations qui détruiſirent l'Empire d'Occident. Je vis auſſi les noms des Généraux Tartares, Scytes & Turcs qui conquirent l'Orient ſur les Grecs. Enfin je trouvai dans ce catalogue les noms de tous les grands hommes, de quelque nation qu'ils fuſſent & dans quelque ſiécle qu'ils euſſent vécu.

Ce qui m'étonna, c'étoit la maniére dont ce catalogue étoit écrit. Le nom de chaque Héros occupoit le haut d'une page, & les principales actions qu'il avoit faites, rempliſſoient le reſte. Le derrière de cette même page ſervoit à l'hiſtoire d'un homme de néant & d'un mérite toujours très médio-

diocre ; ſouvent même il n'en avoit eu aucun, & il avoit été très mépriſable, ou par les crimes qu'il avoit commis, ou par ceux qu'il avoit fait commettre, ou par ſes ſentimens. Surpris d'une choſe qui me paroiſſoit auſſi bizarre, j'en demandai la raiſon à *Mercure*. „ Comment eſt-il poſſible, lui dis-je, „ que le *Deſtin* place dans ſon Livre, „ à côté des plus grands Héros, un „ tas de miſérables fanatiques, de ſcé„ lerats & d'imbécilles ? ".

Le Deſtin, me répondit Mercure, *ne diſtingue point les hommes. Ils ſont tous égaux pour lui, & par conſéquent il met indifféremment dans ſon catalogue tous ceux qui doivent joüir de l'immortalité & être honorés par une grande multitude d'hommes. Ces gens, que vous trouvez ſi mépriſables & qui le ſont véritablement, ont cependant été regardés comme des perſonnes illuſtres, & ont trouvé un grand nombre de partiſans. Leur nom paſſera à la poſtérité la plus reculée, & pluſieurs d'entre eux ont encore aujourd'hui plus de gens qui les admirent & les réverent, qu'il n'y en a qui connoiſſent* Alcibiade, Scipion & Tamerlan. *Ainſi ne condamnez*

nez point l'ordre qui eſt obſervé dans ce catalogue; condamnez plûtôt la folie des hommes, qui ſeule en eſt la cauſe, & qui honore, & ſouvent déïfie ce qui devroit être abhorré & condamné à un éternel oubli.

Je ne répondis rien à *Mercure*; ce qu'il me diſoit me parut trop raiſonnable. Je continuai à parcourir le catalogue & à conſidérer avec une nouvelle ſurpriſe les noms de ceux qui occupoient le derrière de la feuille, où étoient écrites les actions des plus grands Héros. Je vis derrière la feuille de *Pompée* le grand, l'hiſtoire d'un vil gladiateur, appellé *Spartacus*; derrière celle de *Céſar* il y avoit un tailleur qui ſoulevoit les Gaules; derrière celles de *Conſtantin* & de ſes Fils je lûs les noms & les diſputes de quelques Prêtres qui allumerent dans toute l'Europe des diviſions cruelles. Je conſidérai avec étonnement derrière la feuille qui contenoit les actions glorieuſes de *Charles V.* le nom & les actions d'un Moine, qui, ſorti de ſon Couvent, changeoit la face de l'Alle-

magne & du Nord, faiſoit périr des millions d'hommes par des guerres civiles. *François I.* n'étoit pas mieux partagé que *Charles V.* Ce Prince ſi bon, ſi franc, ſi généreux, ſi brave, avoit pour ſon partage un Chanoine de Noyon, ſavant, éloquent; mais bilieux, vain, hypochondre, vindicatif, qui, retiré à Genève, faiſoit bruler ceux qui n'étoient point de ſon ſentiment, tandis qu'il écrivoit avec emportement contre la perſécution, & qu'il plongeoit ſa patrie dans les horreurs d'une diſſenſion fatale. Je vis au derrière de la feuille de pluſieurs autres grands hommes, des fous, des Moines mandians ignorans, des faux Prophétes de Croiſades. *Louïs XIV.* ce Prince dont la mémoire ſera toujours chere à tous les bons François, & qui porta la gloire de ſon nom & de ſon Etat au plus haut point, avoit derrière ſa feuille le fourbe Jéſuite *la Chaiſe* & l'Evêque *Janſenius.* Le premier faiſoit à la France une bleſſure qui ſaigne encore, en occaſionnant l'exil des Proteſtans. Le ſecond préparoit de nouvelles diſputes pour diviſer une ſeconde fois le Roïaume.

Der-

Derrière la feuille de *Louïs XV.* on lisoit le nom de l'Abbé *Paris*. Ce bon Roi, l'amour de ses sujets, qui vainquit ses ennemis, & qui cependant en fut non seulement estimé, mais encore aimé, avoit derrière sa feuille un Fanatique, que des insensés avoient choisi pour leur patron. *Fréderic*, Roi de Prusse, vainqueur dans cinq Batailles de tant d'ennemis unis contre lui; *Fréderic*, dont l'esprit est aussi profond que le courage est grand, avoit pour camarade d'immortalité le Visionnaire *Zinzendorf*, Chef des *Piétistes*, qui défend la guerre sous quelque prétexte que ce soit, & rend les hommes esclaves du premier qui les attaque, en leur imposant pour première loi de ne pas même prendre les armes pour défendre leur patrie.

Après avoir lû les noms des grands Rois, je trouvai ceux de tous les fameux Généraux anciens & modernes. Parmi ces derniers, je remarquai que les noms de *Turenne*, de *Luxembourg*, de *Condé*, de *Villars*, d'*Eugene*, de *Marlbouroug* & de *Saxe*, étoient écrits en très gros caractères. Je vis ceux

de *Belliſle*, de *Cogni*, & de *Schwerin*. Je trouvai celui de *Cumberland*; au-deſſous il y avoit un éloge de la bravoure & de la magnanimité de ce Prince. J'apperçus auſſi le nom de l'infortuné Prince *Edouard*, le jeune Prétendant; je lûs ces mots, qui étoient écrits à côté: *Prince, dont la valeur & les vertus méritoient un meilleur ſort.*

Je parcourus enſuite les noms de pluſieurs perſonnes qui n'avoient point encore commandé des armées en chef; mais qui étoient deſtinées par leur naiſſance & par leur valeur à les commander un jour. Je fus charmé, pour l'honneur des Lettres & des Sciences, de voir que dans les éloges qui étoient placés ſous chacun de leurs noms, pluſieurs étoient loüés également, & pour leur courage, & pour leur génie. Parmi ces noms, deſtinés doublement à l'immortalité, je lûs ceux de *Richelieu*, de d'*Aguein*, de *Bouflers*, de *Nivernois*, de *Souvré*, de *Guerchi*, de *Derouville*. Il y en avoit de toutes les différentes nations; ceux de *Cheſterfield*, de *Stil* & de *Slipenbach* s'y trouvoient. Je vis auſſi

auſſi ceux de quelques-uns qui ſont morts trop tôt pour la gloire de leur patrie & pour l'avancement des Arts. Parmi ceux-là, celui du Duc de *Mortemar* étoit écrit en gros caractères.

Les noms des Grands Miniſtres d'Etat étoient auſſi dans ce Livre; le nombre en étoit moins grand que je n'avois cru: mais parmi ceux qui y étoient, je lûs ceux des *Richelieux*, des *Mazarins*, des *Walpoles*, des d'*Ormea*, des *Chauvelins*, des *Fagels*, des *Tencins*, des d'*Argenſons* & des *Maurepas*.

Je vins enſuite au chapitre des célèbres Ecrivains. Je m'apperçus avec plaiſir que le Public conformoit aſſez ſon goût aux arrêts du *Deſtin*; je ne trouvai, parmi les Auteurs deſtinés à l'immortalité, que ceux à qui le Public l'avoit accordée. Tous ces Ecrivains, ſoutenus par des cabales, protégés par de grands Seigneurs, approuvés par des Auteurs qui ont des raiſons particulières de les loüer; tous ces Ecrivains n'étoient point dans le Livre du *Deſtin*: je n'y vis que ceux

qui avoient un véritable mérite. Il y avoit dans ce Chapitre un article dont le titre étoit, *Les ſept Sages modernes de la République des Lettres.* Curieux de connoître quels étoient ces ſept Sages, & ne doutant pas que ce ne fuſſent ſept Docteurs de Sorbone, ou ſept Académiciens, je fus fort ſurpris, lorſque je connus qu'ils n'étoient ni l'un, ni l'autre, & que je vis que pour faire le nombre de ces ſept Sages, il avoit fallu raſſembler ſept Savans de différentes nations, *Petrarque*, *Eraſme*, *Montagne*, *Gaſſendi*, *Bayle*, *Locke*, & *Grotius.* Je lûs enſuite ces paroles: *Ces ſept grands hommes ont joint à une grande érudition beaucoup d'eſprit, beaucoup de ſageſſe, beaucoup de probité, beaucoup de modeſtie, beaucoup de défiance des leurs lumières, & beaucoup de précaution en diſant leurs ſentimens ſur des matières qu'ils croioient difficiles à éclaircir. Ils ont, chacun dans leur genre, été juſqu'où peut parvenir l'eſprit humain; mais ils n'ont point été aſſez vains pour vouloir aller plus loin. En cela plus ſages que bien d'autres grands hommes anciens & modernes, qui ont voulu ſoumettre*

tre à la raiſon des choſes que cette même raiſon montroit ne pouvoir être connues par de foibles mortels; ils ont douté lorſqu'ils ont cru que le doute étoit plus ſage que l'aſſertion.

Après les noms des gens de Lettres, deſtinés à l'immortalité, venoient ceux des perſonnes célèbres dans les Arts, Je vis à la ſuite des noms de *Raphael*, de *Caraches*, du *Corege*, de *le Brun*, de *le Sueur*, du *Pouſſin*, ceux de *Natoire*, de *Carles Vanlo*, de *Caze* & de *Peine*. Ceux de *Smits* & de *Dreveſt* étoient à côté de ceux des *Edelins* & des *Audrans*. Ceux de *Rameaux* & de *Mondonville* accompagnoient ceux de *Lulli* & de *Campra*. Celui de *Haſſe* étoit avec celui de *Vinci*. L'aimable & célèbre *Salinbeni*, le fameux *Farinelli*, étoient placés auprès d'*Orphée* & d'*Amphion*. Je lûs avec les noms de *Corelli* & de *Tartini* ceux de *le Clerc*, & de *Guinon*.

Après avoir examiné encore quelque tems le Livre du *Deſtin*, un mouvement d'amour propre me porta à voir

ſi

ſi je n'y trouverois point mon nom ; je le cherchai, & il s'offrit à mes yeux : mais je vis, par ce qui étoit écrit au-deſſous, que cette immortalité me couteroit tant de chagrins & d'embarras, que la douleur que j'en reſſentis, m'éveilla. Ainſi mon ſonge & mon immortalité finirent enſemble.

FIN.